Plaisir de France

JANVIER 1959

ALCOVES D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

PLAISIR DE FRANCE

(IMAGES DE FRANCE)

Revue mensuelle

DIRECTEUR GÉNÉRAL-RÉDACTEUR EN CHEF : OLIVIER QUÉANT

JANVIER 1959 — N° 243

SOMMAIRE

Pages

D'un mois à l'autre
De la gauloiserie au « sexy », par Olivier Quéant 1

Paris aujourd'hui
Immeubles-paquebots, par Roger Baschet .. 4

A propos d'un centenaire
Plaidoyer pour Puccini, par André Gauthier 10
Pour ou contre Puccini.. 14

La France méconnue
Saint-Leu-d'Esserent, par René Briat.. .. 16

Lumière sur un chef-d'œuvre
La nef impériale 20

Ballets
Hardiesses et tradition.. 22

Une nouvelle inédite
Le dernier pape, par Geneviève Gennari.. 26

De l'art
Peintres a suivre, par quatre critiques et un amateur 31
Enchères sur les tableaux.. 34

De la décoration
De la ruelle a l'alcove. 36

Chez l'antiquaire
L'écaille en bibelots, par Saint-Sère.. .. 44

Les enchères
Les grandes ventes, par Raymonde Wilhélem 48

Nos chroniques : la sélection du mois
Théatre, par Robert Kemp, *de l'Académie française* 50
Cinéma, par Marcel Lasseaux.. 52
Expositions, par René Barotte 54
Livres, par Yves Gandon.. 56

Plaisir de la maison, par Anne Fourny
Alcoves sur mesures.. 57
Dix plantes a la mode 60
L'Art de vivre en Scandinavie 62
Rallye-Boutique 64

Saviez-vous que?
Les Origines du rasoir 65

La Première Épreuve de notre concours touristique 1959 66

L'Album de mon père 69

Disques de jazz et de variétés

AVIS A NOS LECTEURS :

De fréquentes confusions — révélées par le courrier quotidien — continuant de se produire dans l'esprit du public, nous croyons devoir rappeler que, en plus de nos ouvrages de décoration et de théâtre, nous n'éditons, depuis vingt-cinq ans, *qu'une seule revue « Plaisir de France »*. Notre publication n'a donc avec d'autres revues également mensuelles aucun lien, mais seulement une simple et fortuite similitude d'adresse.

P. de F.

SUR NOTRE COUVERTURE :

Une interprétation actuelle de l'alcôve. Formule pratique pour escamoter un lit dans un appartement d'une seule pièce. Les parois de l'alcôve forment placards camouflés par une toile de Jouy de style Empire (chez Descheemaeker) tendue sur trois côtés, porte comprise. La tenture d'andrinople de la niche à gauche apporte une rupture agréable à l'ensemble camaïeu. On a disposé des opalines aux tons de fleurs sur l'étagère au-dessus du bar. Ainsi placé le lit, large de 1 m. 20, perd de son encombrement. (Décoration de Raoul Guiraud, chez M. Babouhaut. Phot. J. et F. Beyda.)

Droits réservés pour tous les articles de ce numéro (textes et gravures). Copyright by *Plaisir de France* 1959. Les manuscrits non insérés ne sont jamais rendus et ne pourront en aucun cas faire l'objet d'une réclamation.

LE GOLF DU COUDRAY

se construit...

s un parc de 72 hectares
ord de la Seine,
) klm. de PARIS par la R.N. 7
ientôt en 20 minutes par l'AUTOROUTE DU SUD

s y trouverez :

- Un GOLF de 18 trous, de classe internationale, créé par M.C.K. COTTON.
- 217 BUNGALOWS ou APPARTEMENTS luxueux destinés aux week-ends et vacances.
- Des domestiques et jardiniers logés sur place qui seront à la disposition des propriétaires.
- Un CLUB-HOUSE ultra-moderne, entièrement équipé : restaurant, salons de bridge, de lecture.
- Des tennis, basket, voley-ball, etc...
- LA SEINE (1 klm. de rive) qui vous permettra tous les sports nautiques (yachting, ski nautique, pêche).

VE • AUDACIEUSE • ÉTUDIÉE

CI LA FORMULE IDÉALE DE WEEK-END ET DE VACANCES

eignements :

MANERA & C^IE

9 AVENUE MILLERET DE BROU
PARIS-16 • Tél. BAGatelle 95-00

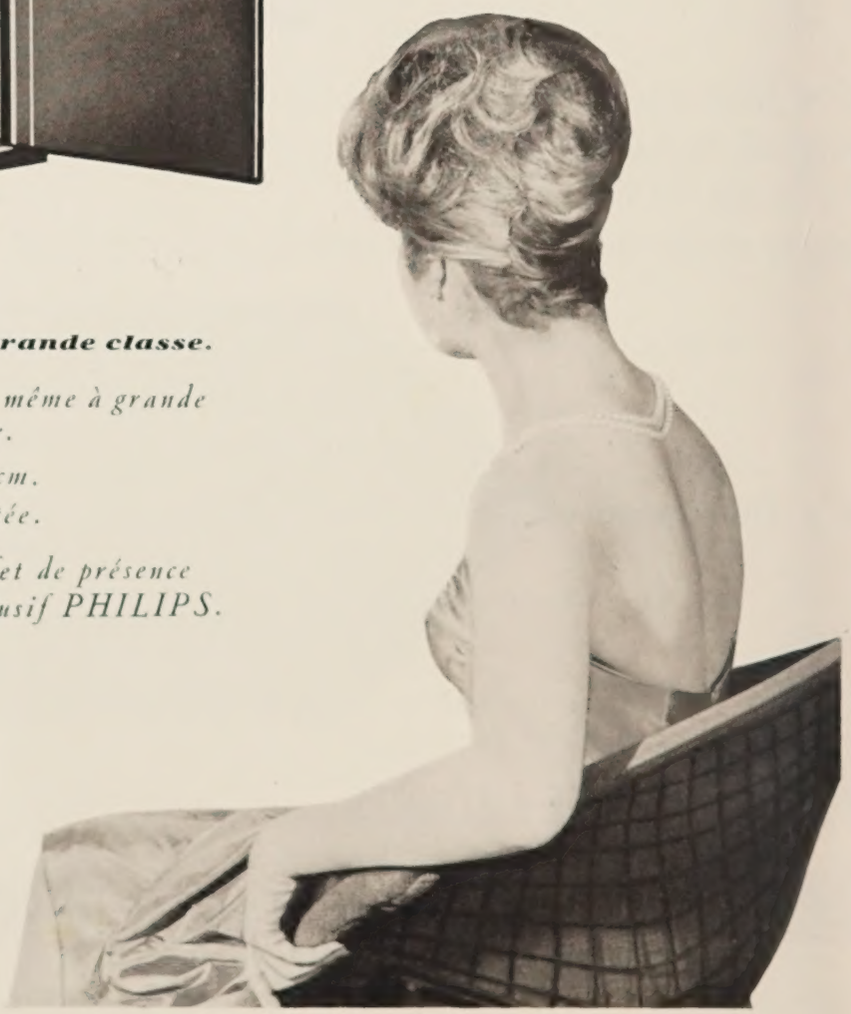
ELVINGER 3.332

Une pure merveille...

la console CF 2188 PHILIPS

Un meuble de grand luxe.

Somptueuse ébénisterie de bois précieux. Lignes sobres s'harmonisant avec tous les styles.



Un téléviseur de grande classe.

Réceptions parfaites même à grande distance de l'émetteur.

Grande image de 54 cm. fine et bien contrastée.

2 haut-parleurs; effet de présence sonore, système exclusif PHILIPS.

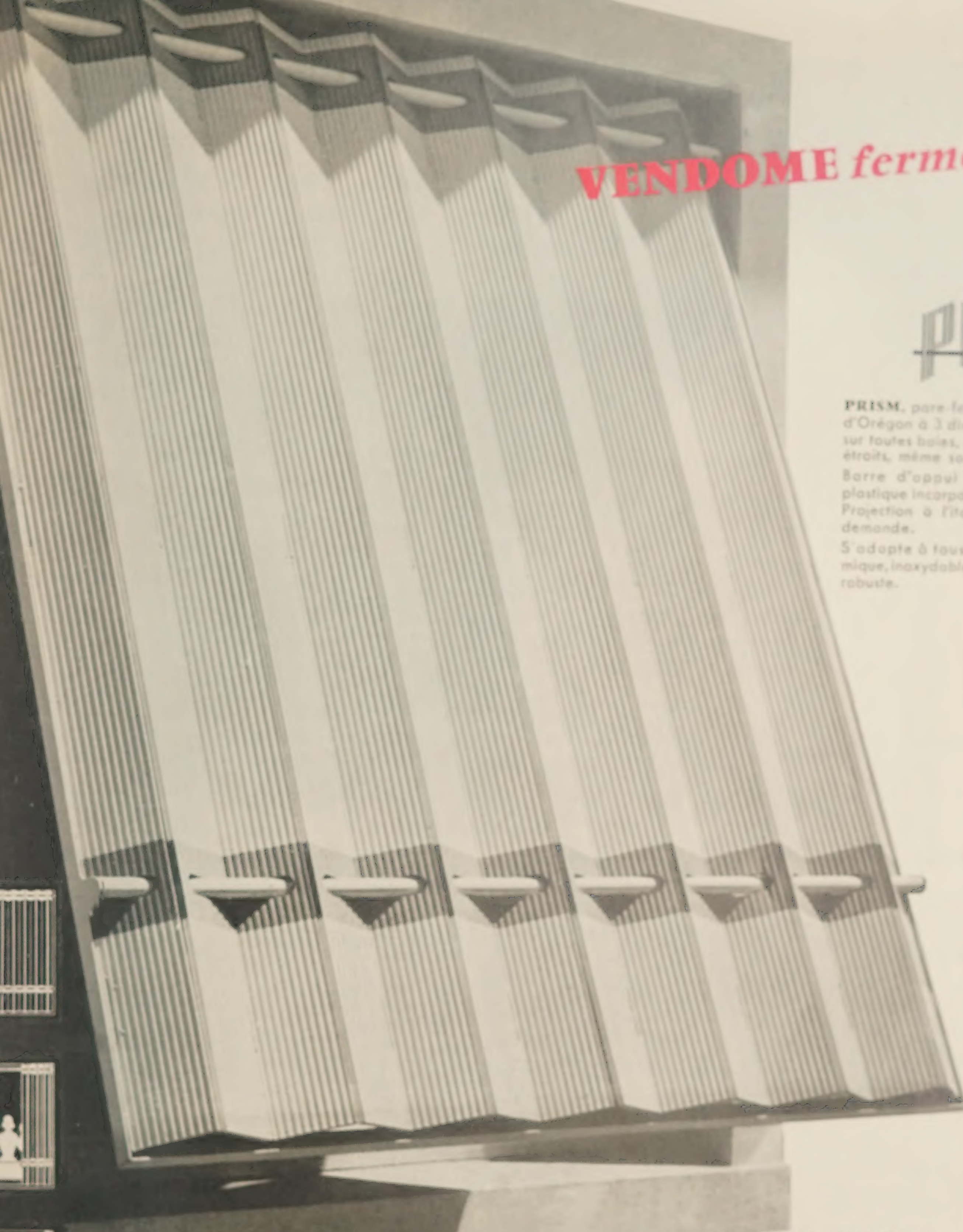
PHILIPS

série ***vidéosonic*** 1959

PHILIPS

c'est plus sûr !...

Demandez à PHILIPS, 50, Avenue Montaigne, PARIS l'adresse du Distributeur Officiel PHILIPS où vous pourrez trouver cette console.



VENDOME *ferme* BIEN

PRISM

PRISM, pare-fenêtre breveté en pin d'Orégon à 3 dimensions. Pose facile sur toutes baies, même avec tableaux étroits, même sans caisson ni tapées.

Barre d'appui solide gainée de plastique incorporée au pare-fenêtre. Projection à l'italienne GAMMA sur demande.

S'adapte à tous les styles. Isothermique, inoxydable, isophonique et très robuste.

Pare-fenêtre **PRISM**. Persiennes **ACEA** et **IRANIENNE**
Persiennes acier et bois **SYLVACIA**. Store vénitien **LUMINEX**
Portes de garages **SESAME**, **TRANSLA**, **TOURAINE**

FERMETURES FMB VENDOME

22, RUE DU 20e CHASSEURS, VENDOME (LOIR & CHER). TÉL. [illegible]
PARIS ET RÉGION PARISIENNE, 34, AVENUE PARMENTIER (PARIS-XIe). TÉL. [illegible]

Pour compléter mon fichier fournisseur

Adressez-moi, sans engagement, votre documentation sur les FERMETURES F. M. B. VENDOME

Nom : ____________________

Profession : ____________________

Adresse : ____________________

Je demande la visite de votre représentant régional [illegible]

AMEUBLEMENT

DÉCORATION

ANCIEN — MODERNE

•

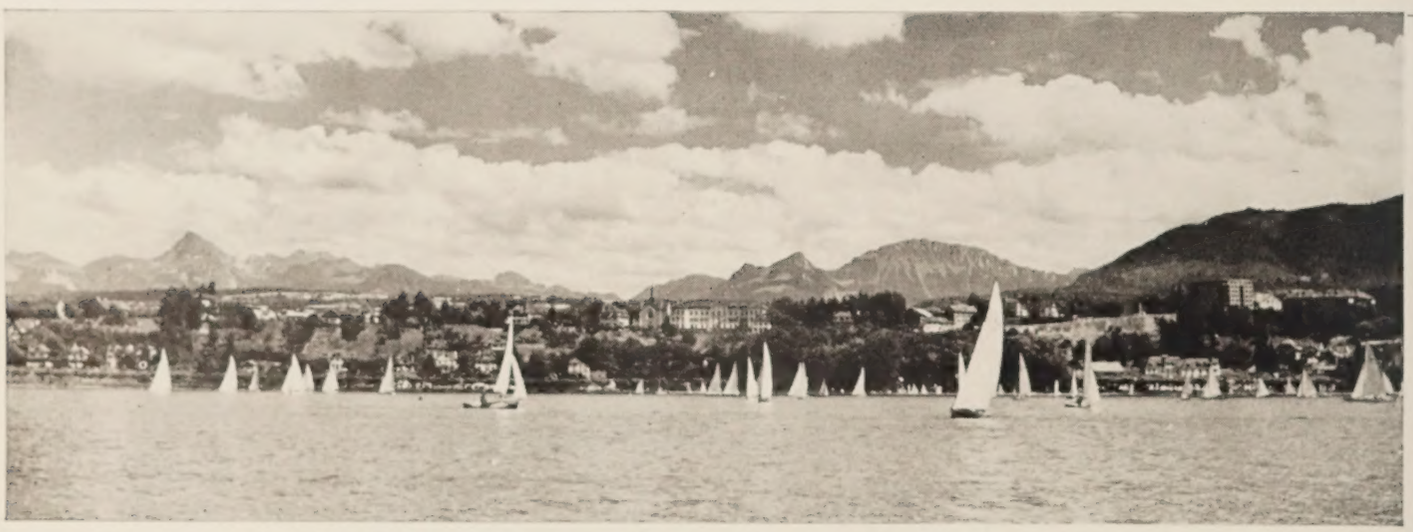
De la tradition
la plus pure aux
conceptions les plus jeunes

100, Fbg SAINT-ANTOINE
PARIS 12e

MERCIER FRÈRES

MAISON FONDÉE EN 1828

Pub. A. Préaux



Au bord du Léman • Entre Genève et Evian-les-Bains.
Au pied de la montagne et des plus pittoresques vallées.

THONON-LES-BAINS

vous offre

- un climat puissamment sédatif.
- des eaux minérales captées par les Romains, si douces aux reins fatigués.
- un établissement thermal absolument neuf et des soins rationnels.
- la plus belle plage du Léman.
- d'incomparables belvédères, parcs et jardins fleuris.
- un stade immense, des courts de tennis, un tir aux pigeons.
- un merveilleux plan d'eau pour jeux nautiques, canotage, pêche et yachting.
- une gamme infinie d'excursions.
- un joyeux repos dans la plus attachante des stations.

REIN — NUTRITION — DÉTENTE : LA STATION OU L'ON REVIENT

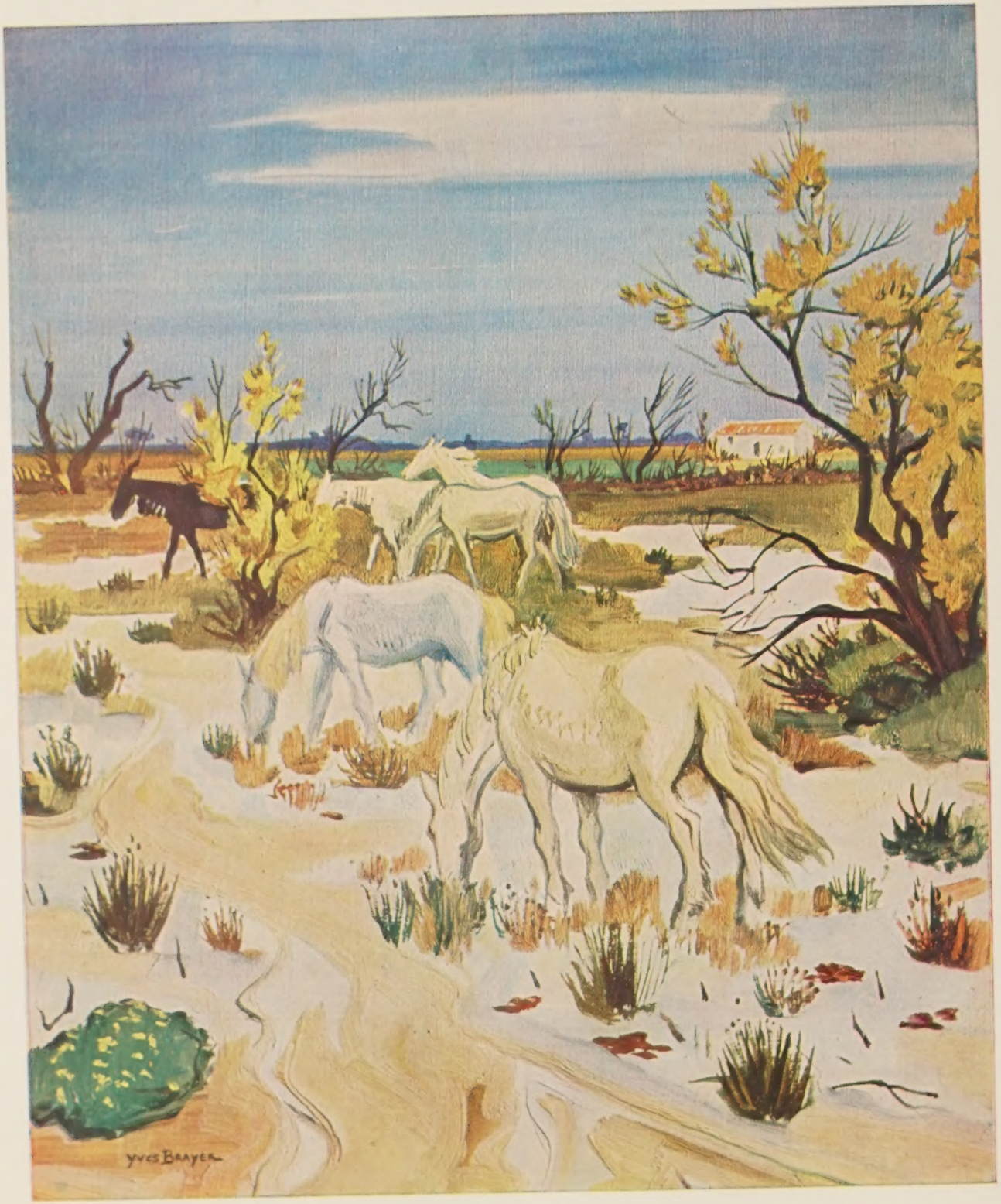
Neige et Soleil...

...en SUISSE

Une centaine de stations bien équipées avec hôtels confortables et nombreux moyens de remontées mécaniques

OFFICE NATIONAL SUISSE DU TOURISME
37, BOULEVARD DES CAPUCINES, PARIS - 11, AVENUE DE LA VICTOIRE, NICE ET AGENCES DE VOYAGES

YVES BRAYER



CHEVAUX DE CAMARGUE (61×50 cm) fera partie de la grande exposition d'YVES BRAYER qui aura lieu au début d'avril.

GALERIE ROMANET

« LA PLUS BELLE GALERIE DE PARIS »

18, AVENUE MATIGNON

ÉLYSÉES 98-11

A TOUS LES ÉCHOS

Le « Demi-Siècle » fête Raoul Nordling.

Le dîner mensuel du « Demi-Siècle » a eu, en octobre, un éclat particulier : les « Jubilaires » — ainsi appelés puisque, pour être admis dans ce club, les membres doivent avoir au moins cinquante ans — fêtèrent ce soir-là plusieurs de leurs camarades récemment nommés ou promus dans l'ordre de la Légion d'honneur. Un hommage chaleureux fut rendu à M. Raoul Nordling qui vient d'être élevé à la dignité de Grand-Croix : jamais les Parisiens n'oublieront que si leur ville

De gauche à droite :
Pasteur Williams, Mme Damien, M. Nordling, Président Labat, M. Damien, Mme Nordling, M. Vallery-Masson, Mme Williams, M. Lapeyre, Mme R. Holtzer.

fut sauvée en 1944 ce fut pour une large part grâce à la pressante intervention du Consul général de Suède. Dans une spirituelle allocution, il rappela qu'il avait pris cette mission d'autant plus à cœur qu'il est né à Paris !

Furent également fêtées au cours de ce dîner les promotions au grade de commandeur de M. René Damien (qui vient d'être nommé président de la Chambre syndicale de la Sidérurgie), du pasteur Clayton Williams, de l'Église américaine de Paris, de M. Guy Lapeyre, directeur général des Nouvelles Messageries de la Presse parisienne ; au grade d'officier, du compositeur Tony Aubin et de M. Jean Louis, industriel ; et les nominations comme chevaliers de MM. René Holtzer et Jean Jacquemond.

Prix de l'Universalité de la langue française (prix Rivarol).

Ce prix fondé en 1949 est, rappelons-le, destiné à couronner une œuvre écrite directement en français par un écrivain de nationalité étrangère n'appartenant pas à un pays où le français est la langue officielle. Les œuvres qui peuvent appartenir à l'un des genres suivants : théâtre, roman, critique, essai, poésie, seront reçues jusqu'au 31 janvier 1959, 31, rue Bonaparte, Paris (6e).

Cours de peinture et d'art décoratif.

Marguerite Jardel, qui est connue de nos lecteurs, est membre de l'Enseignement technique ; à ce titre elle vient de rouvrir ses cours de peinture et d'art décoratif : 11 *bis*, avenue Élysée-Reclus, à Paris.

L'exposition des tapis de Robert de Calatchi.

L'exposition des tapis anciens de la collection Robert de Calatchi qui vient d'avoir lieu à Milan a été, en raison de son succès, transférée à Rome où elle est présentée dans le Palais de Venise. Il est question de lui faire ensuite terminer son périple au Palais Strozzi de Florence.

A Montpellier.

Jean-Marcel Hérault exposera du 22 janvier au 2 février, à la Galerie Mirages à Montpellier, quinze toiles sur le thème de la Hollande, avant-première de l'exposition qu'il présentera à Paris à l'automne, à la Galerie Bernheim Jeune.

A propos de la photo du tombeau du Géant (N° de juillet).

Un de nos lecteurs, intéressé par la région de Bavay, nous signale que celle-ci était le centre druidique des Celtes belges. Le monument druidique qui était la pierre des sacrifices existe toujours à Bellignies et les chaussées romaines qui rayonnent autour de Bavay ne sont que le tracé des anciennes pistes celtiques.

Dans notre numéro de Novembre.

L'article sur Gérard de Nerval était, comme l'a indiqué la signature, de « René Briat avec la collaboration de Marie du Vivier ». L'indication portée au sommaire de ce numéro doit donc, bien entendu, être complétée dans ce sens.

Réouverture du théâtre de Belleville.

Construit par Sevestre en 1816, incendié, rebâti, régulièrement fréquenté puis abandonné, le théâtre de Belleville fut, depuis la Régence le berceau du spectacle populaire. C'est donc sous la forme la plus vraie du music-hall qu'il rouvrait récemment ses portes. Et Pierre Hiégel, son directeur artistique, entend tenir cette gageure d'afficher chaque semaine une vedette de premier plan et d'attirer le grand public grâce à des places qui ne dépassent pas 400 francs. Bordas et Jacques Verrières ont ouvert le feu. On attend Édith Piaf et peut-être Yves Montand, là où Mouret-Sully, Frédéric Lemaître, Grenier, Brasseur et d'autres firent leurs premières armes.

Un appel pour les lépreux.

La VIe Journée mondiale des Lépreux aura lieu le 25 janvier. Son fondateur, Raoul Follereau, lance un appel en faveur de ces douze ou quinze millions d'êtres humains atteints d'une maladie que l'on s'accorde aujourd'hui pour reconnaître « peu contagieuse et parfaitement curable grâce à un traitement facile et peu coûteux ». Il ajoute : « Avant de promener des gens dans la boue, il serait peut-être opportun de les empêcher de mourir de lèpre ou de faim sur la terre. »

Dans l'Édition.

■ De son ambassade en Turquie, M. Jean-Paul Garnier a rapporté un trésor de sagesse : les histoires de Nasreddin Hodja. Leur recueil (édité par Julliard) nous fait connaître le philosophe le plus populaire du Proche-Orient. C'est Ésope, M. de La Palice et Till l'Espiègle sous le même bonnet. La note désabusée ne manquait pas non plus à sa sagesse. « Si tu venais à mourir, lui demanda-t-on un jour qu'on le croyait à l'agonie, comme devrions-nous le pleurer ? » Il retrouva la voix pour répondre : « Comme quelqu'un à qui l'on avait toujours plus à demander qu'il ne pouvait en dire. »

■ Dans la collection de luxe des Prix Goncourt qui en comprendra 55 décernés jusqu'à ce jour, l'Imprimerie Nationale de Monaco vient de faire paraître *la Loi* de Roger Vailland. Ce roman a été édité en un seul volume de 320 pages et comprend une bibliographie de l'œuvre de l'auteur. On sait que *la Loi* fut éditée pour la première fois par les Éditions Gallimard.

■ Les Presses universitaires de France viennent de publier un luxueux ouvrage, *les Tapis d'Orient*, dans lequel l'auteur, Heinrich Hopots, fait un exposé très complet des caractéristiques et de la fabrication des tapis orientaux, en même temps que des abus auxquels leur commerce donne lieu. Traduit de l'allemand par Simone Wallon, ce livre destiné aux amateurs et aux collectionneurs est illustré de 252 reproductions en noir et en couleurs.

■ Notre collaborateur Yves Gandon, président de la Société des Gens de Lettres, a écrit le texte d'un album intitulé *Champagne* (Édit. La Baconnière, Neuchâtel), que Gérald Mayeux a illustré de très belles photographies. Les deux auteurs nous font visiter en tous sens une province qui n'est pas seulement celle des grands vignobles mais qu'enrichissent des monastères, une cathédrale, des paysages pittoresques ou marqués par le souvenir de la guerre.

■ Léon Morvel nous conte la vie du *Maréchal Mortier, duc de Trévise* (les Éditions Internationales), qui fut une des grandes figures de l'Empire. Son livre, préfacé par le général Weygand et comportant un avant-propos du colonel du Casse-Brûlaz, chef du service historique de l'Armée et descendant direct du maréchal Mortier, est un passionnant récit, illustré de documents et souvenirs de famille inédits.

■ Sous le titre *Compagnons d'Italie*, Jean-Louis Vaudoyer, de l'Académie Française, vient de réunir en un ouvrage (Arthème Fayard, édit.) ces *Lettres à Amélie* dont nos lecteurs ont eu la primeur au cours de cinq numéros de *Plaisir de France* de 1956 et 1957 et qu'ils ont particulièrement appréciées. Dans un style pur, dans un esprit précis répondant à nos vœux, l'auteur avait su faire de ces pages un « guide culturel » qui, sans négliger les conseils pratiques, de Venise à Rome, de Florence à Palerme a délicatement conduit leurs pas. Un chapitre sur l'Ombrie complète ce livre attachant.

■ L'étymologie, l'histoire, la mode d'un prénom : charmante idée qui a présidé à la collection « Prénoms », dirigée par François Soulès (Pierre Horay, édit.). Les premiers parus : *Daniel* et *Catherine*, dus à la plume de Jeanine Delpech.

■ *La Sorcière blanche*, par Elizabeth Goudge (Plon, édit.). Il n'était pas facile de traduire ce vaste livre, où le roman épouse l'histoire, dans une Angleterre particulièrement confuse, avant la victoire de Cromwell. Guerre civile, luttes religieuses, amours contraires et la poésie de la romancière anglaise — cette magie blanche — sont passées dans le texte français grâce à la traduction de Sabine Berrès.

LE JAPON, *raffiné, secret, traditionaliste, accueillant, naguère encore terre lointaine, est maintenant tout près de vous : - 43 heures de vol par la classique route du Sud, moins de 30 heures par la ligne polaire, - quelques heures si vite passées à bord d'un avion Air France où vous retrouverez ce que vous aimez : ambiance élégante, confort étudié, repas savoureux, service parfait... Un choix complet de croisières touristiques vous est maintenant offert par les Agences de Voyages. En groupe ou individuellement, vous pourrez découvrir sans souci ni fatigue les mille visages du Japon. Consultez votre Agent de Voyages ou écrivez au Service Touristique Air France, à Paris, 119 Champs-Elysées, (téléphone : Balzac 70-50).*

AIR FRANCE

LE PLUS GRAND RÉSEAU DU MONDE

U&O

DE LA GAULOISERIE *au « sexy »*

Ce renouveau simultané, ce succès égal de *la Vie parisienne* et des *Trente millions de Gladiator* sur deux scènes curieusement limitrophes, quelle conclusion en tirer? Que le public du théâtre, en ce moment, aspire plus que tout à s'ébaudir. Et, comme nos comiques contemporains ne sont pas toujours très drôles, il leur préfère Meilhac-Halévy et Labiche : notre rire a quatre-vingts ans.

Dans la salle du Palais-Royal, il n'y avait pas ce soir-là que des bourgeois d'âge mûr à qui parfois l'on reproche de considérer le théâtre comme une distraction après un bon dîner. Mais non ! J'y ai compté quantité de jeunes appartenant à cette race exigeante et sarcastique des intellectuels, toujours prêts à déchiqueter une pièce ou un livre alors qu'eux-mêmes n'ont rien créé. Eh bien, tout comme les aînés repus qu'ils vitupèrent, je les ai vus, gagnés par la mise en scène endiablée de Barrault, par l'irrésistible entrain de Simone Valère, de Bertin, de Parédès, de Desailly et de Granval — qui visiblement s'amusaient autant que nous — je les ai vus, qu'on me permette à mon tour cette explosion de plume, se taper sur les cuisses. Ces vieux couplets d'Offenbach que fredonnaient nos pères le matin en boutonnant leurs bretelles, j'ai entendu ces garçons et ces filles de vingt-cinq ou trente ans, épris de musique dodécaphonique, au sortir du théâtre, les chanter.

Peut-être n'a-t-on pas assez rendu hommage à l'enchantement des décors et des costumes de Jean-Denis Malclès : il s'affirme comme l'héritier spirituel du cher Christian Bérard, disparu il y aura dix ans le mois prochain. En somme, et ce sera ma seconde conclusion après *la Vie parisienne*, avec des comédiens aussi aimés et des décorateurs de cette richesse, on pourrait remonter de nos jours, en faisant salle pleine, le théâtre d'un Hervieu ou d'un Brieux, quitte à en rire au lieu d'en pleurer.

Mais je reviens à mon propos : la foule française, cet hiver, a besoin de gaieté. Par réaction sans doute. Est-ce contre les exaspérantes menaces de conflit entre les deux blocs qui se partagent le monde? Contre l'incertitude qui pèse sur l'équilibre de tous les budgets publics ou privés? Est-ce contre la vision lointaine de ces mornes troupeaux d'hommes et de femmes dont le « standard » de vie s'améliore, paraît-il, chaque année, mais qui, en attendant, semblent mourir d'ennui?

Un fait est là : le temps n'est plus où un directeur de théâtre savait qu'en montant des pièces élevées comme *Dialogues des Carmélites*, ou *Sur la terre comme au ciel* ou *Procès à Jésus*, ou *le Journal d'Anne Frank*, il ne courait pas de risque pour les dix ou quinze millions engagés. De nouvelles pièces s'appuyant sur des thèmes sérieux constitueraient sans doute le [illegible] comme celles que je viens d'énumérer. Et pourtant aujourd'hui, avant de [illegible], on demande à un ami : « Votre pièce est-elle comique? »

Un journaliste suisse, P.-L. Borel, écrivait dernièrement : « Les Parisiens sont des gens occupés. Ils ne veulent pas le soir qu'on les ennuie avec des pièces qui donnent à penser. C'est désagréable ; c'est fatigant. Ils demandent à se divertir... Évidemment, ce n'est pas là ce qu'il faut demander à Shakespeare, à Racine ou à Montherlant. » Ce journaliste faisait sans doute discrètement allusion à *Don Juan*. Peut-être l'auteur des authentiques chefs-d'œuvre que sont *la Reine morte* et *Port-Royal* aurait-il bien fait de maintenir ce sous-titre par lui envisagé pour sa dernière pièce : « ou la Mort qui fait le trottoir ». Le climat à la Goya s'en fût trouvé éclairé.

Le genre de paillardise dont se repaissaient nos ancêtres était bien du pays de Rabelais et du Vert-Galant : celui-là, vaille que vaille, avait au moins le mérite d'être de chez nous. Il était de la famille de la gauloiserie.

Il est remplacé de nos jours par un érotisme d'importation, anobli du vocable technique et professionnel de « sexy » qui lui sert de certificat d'origine ou, si l'on préfère, d'appellation contrôlée. Disons donc tout net à ces commerçants que les Français n'ont pas besoin d'exhibitions savamment dosées pour se donner — comme il semble nécessaire dans certains pays — un stimulant. La vague du cinéma « osé » déferle en France depuis quelques années, allant de pair avec une extravagante publicité réservée par la presse et la radio aux « vedettes » féminines de cinéma. On répond que le libertinage d'antan avait son hypocrisie. Admettons. Mais qu'il n'y ait pas aussi de l'hypocrisie dans la cuisine à laquelle se livrent certains cinéastes, allons donc ! Leur fameux « réalisme » n'a rien de naturel : il est codifié. Il a ses règles, ses coefficients, ses astuces basées sur la psychologie des foules et spéculant sur d'équivoques instincts.

Pour qui nous prennent ces gens ? Croient-ils donc nous instruire de quelque chose en nous montrant, comme une nouveauté prodigieuse, des couples très rapprochés ? Ils n'apprennent — et encore ! — qu'aux « moins de seize ans », ce slogan qui vaut toutes les réclames. Autre hypocrisie.

Voyez la scène rituelle du bain (un des chapitres du code « sexy »). Une femme est dans sa baignoire. Bon. Mais attention ! On va la voir en sortir. Quelle aubaine ! Dans la salle les respirations s'arrêtent tandis que les amoureux se serrent de plus près. Dix fois, vingt fois, dans le studio, on aura « réglé » le jeu du peignoir et le mouvement des serviettes : pas trop de nu, suffisamment. Un sein, quelques secondes. Les deux, c'est payé plus cher. Intégralement nue durant un éclair ? Le film aura une carrière : voilà de quoi elle dépend. Si vous doutez, demandez donc à un directeur de salle pourquoi, des heures durant, la foule fait la queue sur le trottoir, comme naguère pour avoir du pain. Retirez donc de ce film, qui est, dans son ensemble, de grande qualité, les deux ou trois minutes de très naturelle et expressive pâmoison : il attirera dix fois moins de gens.

Et la douche derrière un rideau de plastique ? Rien qu'une silhouette. Mais un coup de projecteur habile fera tout à coup sensation. Pas d'hypocrisie là-dedans ? Je le répète : pour qui nous prend-on ?

Souvent, je me suis demandé ce que peuvent penser de ces créatures comblées de millions les vingt ou trente ouvriers en cotte bleue — manœuvres ou électriciens — qui, eux, dans le studio, les voient à un mètre sans aucun vêtement. Derrière leur sourire doit sourdre un profond mépris : le jugement populaire est généralement le plus sain.

Des viveurs, parfois, nos aïeux ? On veut faire aujourd'hui, de nous, un monde de voyeurs.

OLIVIER QUÉANT.

Immeubles-paquebots

Il arrive que, dans notre rue [illegible] immeuble entier disparaisse [illegible] defigurant un quartier que [illegible] immuable. Ce que les [illegible] pendant la guerre, une nuee de [illegible] machines, redoutables [illegible] aujourd'hui, d'un coup [illegible] bull-dozers abattent les mur[illegible] vatrices fouillent voracem[illegible] qu'au bord de la fosse les m[illegible] preparent a cracher le beton d[illegible] planes. Et bientot une charpente [illegible] prendra son elan vers le ciel. Il [illegible] effet aller vite : la main-d'[illegible] couteuse. Le chantier se peuple d[illegible] qui ne sont plus des maçons ; la [illegible] est remplacee par l'arc electrique [illegible] inevitablement a la coque [illegible] navire jaillie de la cale. A [illegible] qu'avancent les travaux, la ress[illegible] ne fait bien souvent que croitre car [illegible] des raisons techniques, l'archi[illegible] rejoint la construction navale [illegible] l'ocean de pierres grises qu[illegible] encore le decor parisien surgiss[illegible] d'etranges batiments qui sembl[illegible] d'ailleurs ; leurs superstruct[illegible] ponts-promenades, leurs [illegible] partout leurs mats depassent [illegible] environnants, et l'on devine der[illegible] rangees de fenetres les bureaux [illegible] comme des cabines le long [illegible]

L'un de ces « transat[illegible] amarre a l'angle des rues de la V[illegible] Saint-Georges. Son etrave sur[illegible] trottoir — j'allais dire le qu[illegible] sont d'aluminium et de verre se [illegible] en courbes, epousant la forme d'[illegible] s'echelonnent jusqu'au sommet. S[illegible] superieur est battu par le vent [illegible] n'est d'autre houle que ce[illegible] de Paris qui deferlent sur [illegible] Montmartre toute proche. Au [illegible] mat des fauteuils seront dis[illegible] beaux jours, pour que le pers[illegible] Caisse Centrale de Reass[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

possibles, sans aucune difficulté, tous les changements de disposition intérieure. »

... et une esthétique nouvelle.

Cet immeuble confirme un vieux principe d'esthétique architecturale selon lequel tout élément, s'il remplit exactement son rôle, doit satisfaire l'œil. Effectivement, on n'a fait appel à aucun artifice pour masquer ou étoffer le squelette de l'édifice ; on n'a point eu honte d'une maigreur qui n'était pas un signe de faiblesse. Les montants métalliques n'ont été ni camouflés derrière des décors de stuc, ni enrobés dans des colonnes inutiles ; sur les façades, ils apparaissent en verticales, soutenant ce qu'il est maintenant convenu d'appeler un « mur-rideau », mince et léger, puisqu'il n'a plus à supporter de poids : rideau de verre fait d'éléments alternativement transparents et émaillés en bleu sombre, conférant à la construction cette unité de matière qui fut un des grands principes de l'architecture classique.

A l'intérieur, la charpente n'est pas moins visible ; comme jadis les poutres et les solives de chêne, les fermes d'acier deviennent éléments du décor ; les escaliers ne doivent leur style qu'à des torsions logiques du métal, qu'à des formes simples, précises comme des épures. Les lignes enfin ne sont brisées par aucun rivet, car, pour la première fois en France dans un bâtiment de cet ordre, toutes les pièces maîtresses sont assemblées par soudure suivant les procédés appliqués dans les chantiers de constructions navales.

Quant aux meubles, ils répondent aux mêmes impératifs dont le principal est l'utilisation rationnelle de la matière : le métal donne la possibilité de créer des structures vides et légères mais parfaitement rigides, où se trouvent comme suspendus des éléments réalisés en bois. Celui-ci apporte à l'ensemble sa souplesse de façonnage, sa facilité d'entretien, sa grande résistance grâce aux traitements modernes par vernis polymérisés, enfin, sa merveilleuse chaleur de matériau « naturel ». Les modèles, créés en grande série, sont néanmoins facilement adaptables aux besoins multiples des différents services administratifs : c'est ainsi que les mêmes meubles d'appui deviennent, à volonté, sans changer de volume, biblio-

équipement. Les éléments purement mobiliers sont eux-mêmes, pour la plupart, nés sur la table à dessin de l'architecte.

« C'est grâce à ce travail en commun, déclare M. Pierre, que chaque élément, du plus grand au plus petit, put être prévu avec précision et commandé en temps voulu pour que gros œuvre, appareillage technique et mobilier fussent prêts simultanément. Ce qui est, je crois, assez rare. »

Disposant alors de matériaux fabriqués en série, les ouvriers du bâtiment ne furent astreints qu'à un travail d'assemblage qui se fit rapidement : condition essentielle d'économie. « Ce jeu de construction, déclare à son tour M. Balladur, n'était possible que si nous adoptions une unité de mesure à laquelle serait soumise chaque pièce : aussi bien la charpente que les fenêtres, les cloisons mobiles, les éléments de chauffage et même les meubles. Le module choisi fut 1,74 m. Son adoption rigoureuse dans tous les domaines rendait

Avec ses huit étages le bâtiment bleu surplombe les immeubles voisins et semble prêt à partir pour quelque lointaine traversée. A droite, le grand escalier intérieur : des dalles de marbre posées sur une charpente d'acier laissée nue. Le style de l'ensemble naît de l'emploi logique de matériaux nouveaux que l'architecte n'a jamais essayé de cacher.

Bureaux et salons d'attente sont séparés par des cloisons mobiles en verre dépoli et ondulé qui laissent passer la lumière et sont assemblés, à la manière des glaces d'automobiles, avec des joints en matière plastique facilitant le montage.

Tous les services ont été très logiquement organisés. Les dactylographes sont réunies dans une salle insonorisée où leur parviennent tous les textes et le courrier enregistrés sur bandes sonores. Chacune d'elles dispose donc d'un magnétophone. On a aussi prévu leur confort : un emplacement pour leur sac à main et un miroir qui évite de poser une glace sur la machine et de l'encrasser de poudre.

thèques, fichiers, classeurs horizontaux ou verticaux, et que les mêmes tables de bureau, à peine modifiées dans leur matière, servent aux directeurs et à l'ensemble du personnel. « La recherche des «formes utiles» a été notre seul souci et si, dans le hall, la table dont l'hôtesse d'accueil dispose vous surprend par sa forme étrange, sachez qu'elle fut dessinée de manière à satisfaire certaines exigences très précises. »

Dans le décor dépouillé, les couleurs sont réparties par taches de formes géométriques : l'architecte a ainsi réalisé une composition de style abstrait, qu'il déclare inspirée des tableaux de Mondrian, mais qui a sur l'œuvre du peintre l'immense avantage d'être l'expression même de la logique.

Comment furent corrigés les inconvénients d'une mauvaise orientation.

Il ne faudrait cependant pas croire que rien d'humain ne se cache sous tant de rigueur mathématique et que cette réalisation type de la technique moderne puisse être reproduite n'importe où et pour quelque usage que ce soit. Elle a été créée pour un lieu déterminé et pour une fonction définie.

L'orientation du terrain a joué un rôle primordial dans l'élaboration de son plan et dans son équipement intérieur : sa façade principale étant exposée au nord, il importait de pallier par tous les moyens les inconvénients qui en résultaient.

« L'exposition sud donne sur une cour trop étroite pour que cette face puisse être utilisée autrement qu'en couloir. Pour ne pas intercepter la lumière, nous n'avons dressé que des cloisons de verre ondulé translucides qui laissent largement pénétrer la lumière et permettent ainsi un éclairement naturel intense des bureaux ouverts sur le nord et sur une rue relativement étroite. »

Cette recherche d'un équilibre lumineux fut complétée par la répartition et le choix des couleurs : des panneaux des portes ou pans de murs furent peints en tons chauds au nord et froids au sud : d'un côté l'orange ou le rouge, de l'autre le gris bleu ou le vert. Enfin, deux réseaux de chauffage, l'un alimentant la partie nord, l'autre la partie sud, maintiennent, par des thermostats, tout l'immeuble à une même température.

Ainsi ont été résolus d'innombrables problèmes trop souvent négligés par les constructeurs : celui de l'insonorisation, entre autres. Alors que la plupart des immeubles modernes sont de vastes boîtes de résonance, ici le silence est presque total : les bruits venant de l'extérieur comme de l'intérieur sont réduits au minimum par des couches de laine de verre, par des revêtements de tôle perforée et par des doubles vitres distantes de quelques millimètres et fixées aux mêmes châssis. Dans la salle de dactylographie, en particulier, le martèlement des machines est considérablement assourdi.

Nous ne pouvons énumérer toutes les solutions trouvées tant dans les domaines technique que pratique et humain. L'immeuble-paquebot de la rue de la Victoire est fait pour affronter les temps nouveaux... Un bel exemple qui lui vaudrait plutôt le titre de « bateau-pilote ».

ROGER BASCHET

SON PORTRAIT. — Issu d'une vieille famille de musiciens, Giacomo Puccini est né à Lucques. Turin lui offrit son premier triomphe, avec « Manon Lescaut ». Rome vit naître « la Tosca ». « La Fanciulla del West » et le « Trittico » furent créés à New York. La dernière œuvre, « Turandot », terminée par Franco Alfano, fut représentée à la Scala de Milan après la mort du compositeur, survenue à Bruxelles. (Photo B.F.F.)

A PROPOS D'UN CENTENAIRE

La gloire de Puccini reposait, hier encore, sur un malentendu. Elle se réduisait à trois titres, *la Bohème*, *la Tosca* et *Madame Butterfly*, qui faisaient et font les beaux soirs de tous les théâtres du monde : elle s'attachait exclusivement à la couleur de ses mélodies et à cet art d'amener la musique à parler la langue de l'émotion. Le grand public, ce « tout le monde » auquel pensait Mozart en écrivant *les Noces*, n'hésitait pas à placer ces trois opéras auprès des succès les plus chevronnés du répertoire, parce que les sensibilités s'y trouvent secouées d'une façon plus directe et que la lyrique s'y dépouille de ses oripeaux pour illustrer des « tranches de vie » à la mesure de l'humanité moyenne.

Le mélodrame où Margot pleure semblait revivre dans l'aventure de ces créatures de rêve que sont Mimi, Floria Tosca ou Cio-Cio-San. La générosité bruyante et le panache, vieilles branches du génie latin, ébranlaient les réticences et refoulaient les feintes pudeurs. Dernier grand seigneur du *bel canto*, Puccini avait spontanément conquis une audience universelle dont les éléments se renouvelaient sans provoquer de « retour à... » ni d'amende honorable. Comme Bizet, Wagner ou Verdi, il avait même ses ennemis, spécialement dans le clan des critiques, et, plus qu'ailleurs, en France. Mais, dès ses « premières » parisiennes, Massenet lui avait témoigné son amitié, Messager mettait son prestigieux talent de chef d'orchestre au service de ses opéras, Gabriel Fauré saluait la musique « ardente, passionnée, impérieuse » de *la Tosca* et Maurice Ravel, qui relevait des fautes d'orchestration chez Debussy lui-même, ne cachait pas son admiration pour *la Bohème*.

Un demi-siècle d'une popularité aussi incontestée n'empêche que tout, ou presque tout, reste à découvrir chez Puccini, et que la ferveur qu'on lui porte garde, par ailleurs, de nouvelles et constantes possibilités de se justifier. Se trouvant à Venise en septembre 1957, Igor Stravinsky déclarait à Aldo Camerino : « Plus je prends de l'âge, plus je suis convaincu que *la Bohème* est un chef-d'œuvre. Et la musique de Puccini me semble toujours plus belle.

Au fond de cet art apparemment « populaire » et méprisé comme tel par un bon nombre de puristes), est-il donc une vertu à laquelle les musiciens eux-mêmes puissent être attentifs, et qui justifierait le « crescendo puccinien », en marge d'un amour inconsidéré pour le contre-*ut* et les ficelles du théâtre lyrique ? C'est ce que l'examen de ses partitions nous amène à conclure.

Il nous faut d'abord considérer la volonté d'ascèse que trahit sa démarche, des *Villi* (1884) à *Turandot* (1924), et admettre que ce Toscan, né à Lucques le 22 décembre 1858, s'exprime dans un idiome musical qui demeure, depuis des siècles, la langue diplomatique de l'art lyrique. Ses études au Conservatoire de Milan et ses premières compositions sont contemporaines du dernier message verdien (*Edgar* est créé deux ans après *Otello ; Manon Lescaut*, huit jours avant *Fasltaff*). Les problèmes qui se posent à lui à ce moment se mettent aisément en équation : d'un côté, une réaction anti-wagnérienne ; de l'autre, une invitation à intégrer l'expression musicale au mouvement littéraire et poétique du « vérisme » dont la grande période s'étend de 1875 à 1885. Quand Puccini et ses amis entrent dans la carrière, il est fatal que la musique, « fruit tardif de toute civilisation », soit, elle aussi, « vériste ».

Cependant le futur auteur de *la Bohème* laissera à Mascagni et à Leoncavallo l'exclusivité de ces personnages apparentés aux mineurs de Zola, aux tisserands de Gerhart Hauptmann, et de ce privilège que s'octroie la musique de tutoyer les mystères de l'homme. Héritier de quatre générations d'organistes et maîtres de chapelle à ce même dôme de Lucques où il entre, à dix ans, comme sopraniste, il a, dès son jeune âge, une trop haute idée de la dignité de son art pour s'associer au courant démagogique qui aboutira à *Cavalleria* et à *Paillasse*. Il restera un vériste occasionnel et c'est presque paradoxalement qu'il fera de *la Tosca* son œuvre la plus « engagée » dans ce sens en même temps que la plus wagnérienne. C'est non moins paradoxalement que cet opéra, l'un des plus populaires du *bel canto*, est devenu l'un de ceux dont se réclame aujourd'hui l'écriture dodécaphoniste au titre d'une paternité manifeste...

A cette ambition d'un art populiste et quotidien, dont *la Traviata* pouvait être une sorte d'ancêtre,

PLAIDOYER POUR
PUCCINI

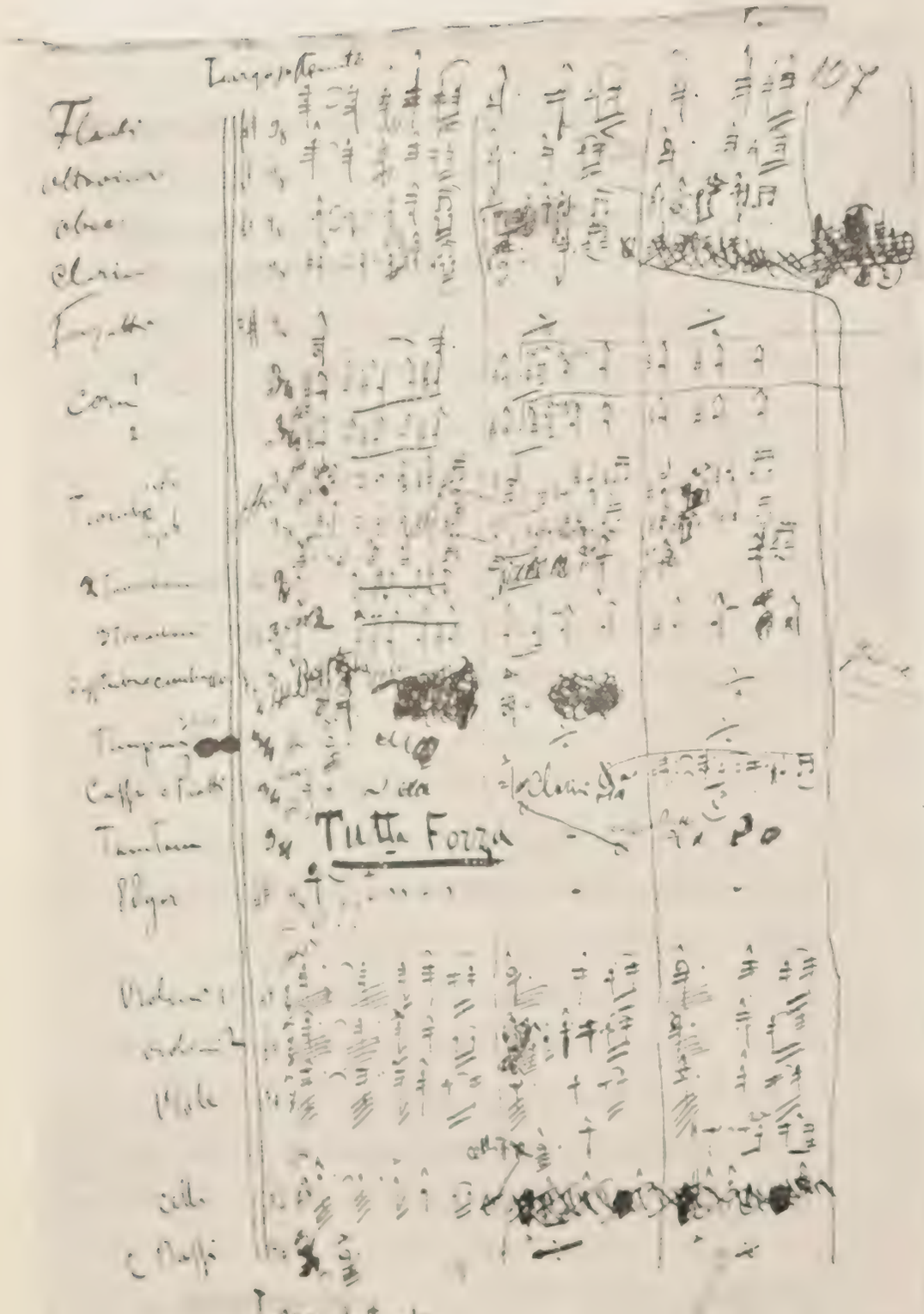
1858 1924

Si heureux
si charmé
de votre visite,
de votre pensée !

Sur chère admiration.

Massenet

Paris 31 mai 1913



SON RIVAL. — Six ans après Massenet, Puccini ne craignit point de s'attaquer à « Manon Lescaut ». Non seulement le maître français n'en conçut aucune jalousie, mais sa nature généreuse et son amour du théâtre encouragèrent dès le début les représentations de l'œuvre italienne à Paris.

SON ÉCRITURE. — Le « Villi », son premier opéra, fut représenté à Milan en 1884. Cinq ans plus tard, encore à Milan, il donnait « Edgar », dont on peut déchiffrer ici le finale du troisième acte et qui fut un échec sans appel.

sein d'un orchestre plus important et plus actif que celui de *la Bohème*. Et c'est enfin, avec le prélude entant le thème de Scarpia, l'éclatement de l'axe tonal et l'une des premières manifestations de musique sérielle.

Madame Butterfly marque un retour au lyrisme tendre qui semble plus conforme aux inclinations de Puccini et atteste encore un pas en avant par sa personnalité harmonique et orchestrale : c'est ainsi que la gamme par tons entiers y fait son entrée au cœur d'un discours musical assez diaphane pour s'attirer l'étiquette « impressionniste ».

Avec *la Fanciulla del West* (1910), l'économie des moyens et des effets est encore plus manifeste, au dépit de la véhémence dramatique du scénario. Sans que la voix cesse d'être la voix, l'orchestre est devenu l'instrument principal du spectacle et, manifestement, le compositeur s'achemine vers le traditionnel grand opéra. *Turandot* (1924) cristallisera cet idéal. La concentration de l'intensité créatrice, la simplification grandiose et le perfectionnement intérieur du sens dramatique en font un chef-d'œuvre d'une telle portée que de nombreux conservatoires, notamment en U.R.S.S., l'ont inscrit au programme de leurs classes de composition.

Mais avant ce testament où le genre de Puccini

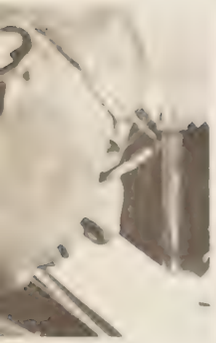
POUR OU CONTRE PUCCINI

L'opinion française, longtemps partagée sur la musique de Puccini, lui serait-elle devenue entièrement favorable ? Ses partisans sont de qualité, mais les réfractaires, moins nombreux, le condamnent toujours avec violence.

1

2

3



4

5

6

7

8

9

10

1. Maurice Le Roux nous écrit :

— J'estime qu'il est aussi stupide de négliger l'importance de Puccini, musicien lyrique, que celle de Massenet ou de Saint-Saëns. Toutefois, dans les perspectives actuelles de l'art musical, et de la pensée contemporaine en général, alors que tant d'autres domaines restent à découvrir et à défricher, je comprends mal l'intérêt et l'urgence d'une « réhabilitation » de ce compositeur. D'autant plus que Puccini semble avoir trouvé déjà une sorte de réincarnation en la personne de musiciens comme Liebermann ou Menotti. —

2. Georges Auric aime

et a toujours beaucoup aimé Puccini « dont l'empreinte, dit-il, sur nombre de jeunes compositeurs italiens est indiscutable. Les compositeurs français n'en sont pas marqués directement, mais ceux qui sont attirés par l'opéra sont néanmoins influencés par lui, qu'ils le reconnaissent ou non ». De temps à autre, Georges Auric prend plaisir à placer sur son électrophone un disque de Puccini.

3. Pierre Boulez s'étonne :

— Qui est Puccini? Pas d'influence. Pas d'opinion. —

4. Émile Vuillermoz affirme :

Comme Ravel et Debussy, j'ai la plus grande estime pour la musique de Puccini. Nous nous sommes toujours indignés de le voir assimiler à des compositeurs véristes comme Mascagni et Leoncavallo. Puccini est un musicien racé dont l'écriture harmonique et orchestrale émerveille les techniciens les plus exigeants. Comme tous les Italiens, il a, parfois, le goût des effusions mélodiques faciles, mais il n'est jamais vulgaire. *La Bohème* est un des chefs-d'œuvre du théâtre lyrique international et, si notre public connaissait mieux *Turandot*, le testament musical de ce grand artiste, il ne jugerait pas son auteur avec tant de désinvolture. En ce qui concerne son influence sur les musiciens d'aujourd'hui, elle a été nulle, la curiosité des compositeurs actuels étant orientée dans une tout autre direction.

5. Francis Poulenc est du même avis :

Mais oui, j'aime beaucoup l'auteur de *la Bohème*, et je l'ai toujours aimé. Ayant été élevé dans sa musique, je suis heureux de voir que des jeunes même lui rendent aujourd'hui hommage. D'ailleurs, lorsqu'on écrit pour le théâtre, on ne peut pas ne pas penser à Puccini. Si *la Bohème* demeure son œuvre parfaite, *Turandot* témoigne de recherches intéressantes. On sait que les travaux de Debussy l'intéressaient au plus haut point, comme l'intriguait l'orchestration moderne d'un Stravinsky, par exemple. Si tant de nos contemporains ne l'aiment pas, c'est en partie du fait des interprétations médiocres qu'on en donne, avec des orchestres insuffisants. Le disque, qui joint la qualité d'exécution à la perfection de l'enregistrement, révèle heureusement des œuvres du compositeur dont on ne soupçonnait pas la valeur. Enfin, il ne faut pas oublier que Puccini vivait à une époque où l'on se méfiait beaucoup de tout ce qui était « populaire ». Nous avons dépassé cette crainte. Verdi bénéficie lui aussi de ce nouvel état d'esprit. —

6. Jacques Feschotte ne le compare à personne :

En écrivant *Manon Lescaut*, *la Bohème*, puis *la Tosca*, Puccini a pris tout de suite une place de premier ordre dans le monde du théâtre lyrique. Dire que je l'aime n'est pas suffisant, je l'ai toujours aimé, contrairement à tant d'autres qui le découvrent aujourd'hui. Il est dans la grande tradition de l'art vocal italien, qui mieux que tous a donné aux chanteurs de magnifiques occasions de briller ; et il a le génie de l'orchestration. L'erreur de beaucoup a été de le comparer à d'autres, sans raison, au lieu de le prendre pour ce qu'il est. Tout jeune, j'étais déjà éclectique : ainsi à seize ans, tout en m'enivrant de Wagner et en aimant passionnément Puccini, je me battais pour *le Sacre du Printemps*. —

7. Roland Manuel précise :

— Puccini a dit de lui-même, avec la plus lucide modestie : « Je suis un petit bourgeois qui compose de la musique de petit bourgeois. Or, dans les théâtres du monde entier, les petits bourgeois forment la majorité du public. Je ne vois pas de meilleure explication à ma réussite ».

Reste que Giacomo Puccini est un musicien authentique, dans la grande lignée « vériste » ouverte avant lui par Verdi. Au lendemain du triomphe de *Il Ballo in maschera* sur la scène de

SES PLUS GRANDS INTERPRÈTES ACTUELS

l'Opéra, on aime à constater que le temps n'est plus où cette épithète de « vériste » valait une injure dans la bouche des wagnériens patentés qui régentaient le goût musical des Français. Auprès de Ravel et d'André Messager, j'ai toujours tenu *la Vie de Bohème*, *Gianni Schicchi* et *Turandot* pour des œuvres marquantes du répertoire lyrique. Quant à l'influence de Puccini sur la musique d'aujourd'hui, je la crois nulle en France. A l'étranger, on pourrait en retrouver trace dans les opéras de Gian-Carlo Menotti. »

8. Gustave Samazeuilh constate

que nous souffrons actuellement d'une « [illegible] » excessive. « Après avoir vomi Puccini, certains Français l'exaltent aujourd'hui. Je l'ai, pour ma part, toujours considéré comme un homme de théâtre plein de dons. Si son style est parfois appuyé, cela tient à sa formation, n'oublions pas, aussi bien qu'à son époque, aux sujets qu'il traitait, à son origine italienne [illegible]. Mais dans *la Tosca*, dans *la Vie de Bohème*, *Turandot* et *Gianni Schicchi*, il a [illegible] le succès qu'il méritait. Puisqu'on le cite [illegible] à propos du « vérisme », précisons que le [illegible] moins sommaire que d'autres. Vous voyez que mon opinion est nuancée. Comment retrouver sa trace dans la musique actuelle électronique ou non ? Ces essais « d'atelier de chimie » [illegible] propres à repérer certains effets, sont à [illegible] de la manière de Puccini, faite de [illegible] d'expansion directe. »

9. Emmanuel Bondeville pèse ses mots

« Il est toujours difficile de répondre par une comparaison, surtout quand une question [illegible] à l'œuvre entière d'un compositeur. Le [illegible] chez Puccini, son habileté à mettre [illegible] les éléments dont il dispose et sa faculté [illegible] de s'adapter totalement au sujet qu'il [illegible] expliquent ses réussites. Pour moi, *Gianni Schicchi* et *la Bohème* sont les plus [illegible]

10. Jean Françaix attaque

« Si nous profitions de cette affaire Puccini pour vivre avec les lecteurs de [illegible] quelques minutes de vérité ? La [illegible] comme tout le reste, vit sous la [illegible] publicité. Nous sommes d'éclectisme [illegible] de mettre dans le même panier [illegible] et le pire, par exemple Ravel et [illegible] par Hector Berlioz que « le public est un égout qui absorbe tout ce qu'on lui donne ». [illegible] va prochainement nous révéler [illegible]. Pourquoi pas, au point où nous en sommes !

« Un peu de courage, que diable ! Nos [illegible] Ravel, etc. Nos autres [illegible] ou adoptés des étrangers, le Français [illegible]

EN 1944, les Allemands avaient installé dans les environs immédiats de Saint-Leu une rampe de lancement de V 1. La réaction des Alliés fut brutale. Aujourd'hui, les ravages des bombardements sont réparés. Des soins attentifs ont rendu à la magnifique église sa jeunesse éternelle, qui est celle de l'architecture gothique.

SAINT-LEU

C'est en expiation de quelque forfait, dont le souvenir s'est perdu dans la nuit des temps, que fut fondé le prieuré bénédictin de Saint-Leu. L'événement se place en l'an de grâce 1081. La société féodale, déjà puissamment organisée, avait couvert le pays de châteaux forts et de donjons. Violences et rapines n'étaient pas exclues, hélas ! de ses expéditions incessantes. Se sentant mourir et désirant racheter « ses innombrables péchés », Hugues de Dammartin, très haut et très puissant seigneur d'Esserent, fit vœu, s'il guérissait, de se rendre en terre sainte. Il déclara auparavant, dans une charte dûment authentifiée, *rendre à Gui, évêque de Beauvais, l'église de Hescerent, avec l'autel, le titre et la dîme, afin qu'il les donne à l'abbaye de Cluny et y établisse des religieux de ce monastère pour le service divin.*

La miséricorde divine s'étendit sur le pécheur. Hugues se trouva guéri, sinon relevé du poids de ses fautes. Il accomplit son pèlerinage de terre sainte, mais les Sarrasins le retinrent prisonnier. Un bien fait n'est jamais perdu : on dit que les moines s'empressèrent de porter eux-mêmes en Orient le prix de sa rançon.

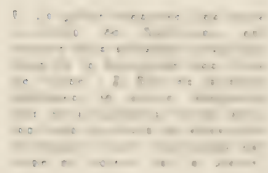
A l'aube de l'architecture gothique.

Voici donc les moines de l'illustre abbaye de Cluny, ce phare de la chrétienté, installés à Saint-Leu-d'Esserent, alors modeste église de campagne, bâtie sur l'emplacement d'une sépulture mérovingienne. Cette chapelle romane, lourde et mal éclairée, fut jugée par les Bénédictins mesquine et peu adaptée aux pompes liturgiques, si fort en honneur dans l'abbaye mère. Ils commencèrent par

D'ESSERENT

élever, contre la façade primitive, un porche destiné à abriter les fidèles les jours d'affluence. Sur ce « narthex », ils aménagèrent une vaste tribune, ouverte à la fois sur le parvis et sur la nef principale. Pour voûter narthex et tribune, les architectes firent appel à un nouveau procédé de construction, l'ogive, qui avait fait son apparition à Morienval et qui cheminait depuis, avec la superbe vigueur de l'adolescence, dans les églises des alentours, datant ainsi l'Ile-de-France du style qui lui sera propre. Un clocher fut élevé, sans atteindre les proportions du « clocher vieux » de Chartres, dont la perfection souligne les progrès réalisés à peu d'années de distance, il se détache bien, avec ses 45 mètres, sur le ciel ouaté. La flèche octogonale, en pierre, est couverte d'imbrications imitant les « essentes », ces bardeaux de bois dont on revêtait les toitures primitives. Lorsque s'éleva cette construction classée, si éclatante dans sa nouveauté, la chronique affirme que les dons affluèrent au couvent, en argent et en nature, muids de blé et de vin, pièces de lin, coupes de bois et jusqu'à des barriques, par milliers, destinés sans doute à des carêmes qu'on imagine sévères.

Le porche et le clocher une fois terminés, on s'attaqua à l'abside, sans qu'on ait touché trop du reste de l'édifice. Ce procédé empirique était fréquent au moyen âge. L'élévation intérieure du chœur, digne d'une cathédrale, fut littéralement copiée sur Notre-Dame de Paris, alors dans sa prime jeunesse. Un déambulatoire, surmonté de tribunes, permettait aux processions de se dérouler avec toute la pompe désirable. Les coutumes du temps



Par le glaive et par le feu.

en tiers-point décore à l'archivolte du motif roman des bâtons brisés. Géométrique d'aspect, ce portail, qui fut l'entrée principale du prieuré, évoque l'art mozarabe. Mais ses piédroits s'effritent, et il a fallu parer à la désagrégation des pierres, qu'on dirait ravagées par le feu. Quel cataclysme s'est-il abattu sur cette puissante architecture

En 1358, les paysans du Beauvaisis, excédés par les exactions des compagnies de routiers qui s'étaient égaillés dans le pays après le désastre de Poitiers, ces gueux et ces manants qui supportaient seuls, au surplus, le poids de la rançon de leurs maîtres retenus prisonniers à Londres avec le roi de France en personne, ces « Jacques Bonhomme » enragés de privations et de misère, abandonnèrent la charrue pour empoigner fourches et gourdins. Le 28 mai, ils massacraient à Saint-Leu un groupe de gentilshommes qui pillaient les campagnes et interceptaient les convois se dirigeant sur Paris. On tint conseil, car on avait peur d'un retour offensif des nobles. L'un des émeutiers prêcha la destruction des châteaux et le massacre de leurs habitants. Ce fut le signal de la Jacquerie, dont un paysan d'un village voisin, Guillaume Cale, prit la direction. On sait ce qu'il advint des « Jacques », qu'Étienne Marcel ne put secourir à temps. Mais les ruines s'étaient ajoutées aux ruines et Saint-Leu, placé à l'avant-poste de ce mouvement populaire, fut mis à feu et à sang.

La recrudescence de la guerre de Cent Ans allait accroître le désastre. Le traité de Troyes livrait la France au roi anglais. Mais le patriotisme était né et opposait ses forces, encore débiles, à l'envahisseur. C'est alors que les Bénédictins décidèrent de se retrancher derrière un système de fortifications dont il demeure d'imposants vestiges. D'énormes murs de soutènement se raccordèrent aux infrastructures cyclopéennes de l'église, supportant une terrasse qui évoque je ne sais quelle Babylone et ses jardins suspendus. L'église était redevenue militante et le fracas des armes battait ses murs.

Pendant les troubles de la Ligue, le monastère fut occupé par Mayenne, puis repris par les troupes du Béarnais. De nouveaux pillages le laissèrent pantelant, jusqu'à celui, ultime, de la Révolution, qui dispersa les religieux et transforma les bâtiments en fermes, sinon en carrière de pierre, à l'usage de la commune.

Des ruines romantiques.

Dans les premières années du siècle, un architecte de talent, homme de goût par surcroît, racheta tout ce qui pouvait encore être sauvé. Entrons donc dans l'enclos du prieuré. Une partie du cloître, deux salles souterraines où conduisent de mystérieux couloirs coupés de marches bancales sont à l'heure actuelle les seuls

5.

vestiges des bâtiments [illegible] galerie nord du cloître subsiste [illegible] attache, avec, en encorbellement, [illegible] l'aile ouest. Une [illegible] s'est emparée de cette ruine [illegible] la couvrant d'un manteau [illegible]

La plus grande [illegible] devait servir de cellier [illegible] voûte d'ogives est soutenue par [illegible] colonnes axiales dont les chapiteaux [illegible] décor floral indiquent le [illegible] De vastes souterrains [illegible] se réfugiant en période de [illegible] prolongent cette cave [illegible] dernière fois son rôle protecteur [illegible]

Un charmant manoir se dresse [illegible] nant au milieu de l'enclos. Le [illegible] jardin de curé attenant [illegible] reliques — bases de colonnes et [illegible] ments — du palais des [illegible] ancien grenier, converti en [illegible] suite. Des collections qu'il renferme [illegible] retiendrons cette émouvante madone [illegible] bois polychrome qui a été découverte [illegible] dos de mulet, d'un village pyrénéen.

De la terrasse plantée de tilleuls [illegible] peut d'un magnifique panorama. En amont, la vue s'étend jusqu'à l'horizon par-dessus le château et l'église de Montataire. Dans la direction de Saint-Maximin, de l'autre côté de l'Oise, [illegible] calme et si verte, se silhouette [illegible] cathédrale de Senlis.

Louis Dimier.

Lumière sur un chef-d'œuvre

Parmi les présents historiques, en voici un, très rare : l'une des deux « nefs » offertes à Napoléon, par la Ville de Paris, à l'occasion du Sacre. On sait que la cérémonie fabuleuse devait poser l'ancien lieutenant d'artillerie en héritier d'une longue lignée de monarques. En commandant à l'orfèvre Henry Auguste un surtout de table en vermeil comprenant nefs et cadenas, la municipalité parisienne entendait faire revivre une des traditions de l'ancien régime.

LA NEF IMPÉRIALE

L'ORIGINE de la nef et sa fonction remontent au moyen âge. On la trouvait dans toute maison royale ou princière. C'était une pièce d'orfèvrerie, boîte ou coffret, simulant un château fort, un dressoir, et, le plus souvent, un vaisseau, d'où son nom. On connaît le célèbre navire qui flotte, sans jamais sombrer, aux armes de la Ville de Paris. La capitale prit ainsi l'habitude d'offrir à ses souverains, en don de joyeux avènement, une « nef » rappelant les origines de Lutèce.

La nef royale, quelle que fût sa forme, avait toujours une destination utile : y étaient serrés tous les objets indispensables au service de la table, couteaux à découper ou « tranchants », cuiller, serviettes, sel, boîtes à épices — ces denrées si précieuses — et aussi les « essais », substances propres à déceler le poison, telles que corne de licorne, qui avait la vertu, tant elle était sensible à l'impureté, d'épandre le sang au contact de toute matière nocive, ou encore crapaudine, agate, langues de serpent, qui passaient pour colorer les boissons suspectes. La nef était fermée à clef et reposait, dans les intervalles de son utilisation, sur une crédence. Au XVI[e] siècle, elle se dédoubla ; apparut alors le « cadenas », sorte de coffret plat, en or ou en vermeil, plus maniable, où l'on disposait, avec les épices, le couvert proprement dit, couteau, cuiller et cette nouveauté : la fourchette.

Sous Louis XIV, la nef participe à la majesté royale. Elle trône au Grand Couvert. On la transporte, en cérémonie, de l'office du Gobelet à la salle où dîne le roi. Des gardes du corps escortent la petite procession, qu'ouvre un huissier à baguette suivi d'un maître d'hôtel brandissant lui-même un bâton fleurdelysé, insigne de ses fonctions. On se découvre, on s'incline respectueusement devant la Nef, comme on le fait devant le Lit, la Viande, le Vin du plus puissant monarque de la terre. Un gentilhomme de confiance a toujours la charge de l'essai, précaution pas tout à fait superflue au temps des intrigues de M[me] de Montespan, des poudres à hériter de la Brinvilliers, de la grande terreur de 1670-1671, où la plupart de ceux qui se confessaient s'accusaient d'avoir empoisonné leur prochain !

Pensant faire table rase de la Révolution, et renouer avec le passé, la Ville de Paris n'eut garde d'oublier dans le surtout commandé pour l'empereur la fameuse nef et le cadenas. On prit même la précaution d'en faire exécuter, pour Joséphine, une seconde version. La nef impériale affecte la forme traditionnelle d'un vaisseau. Deux figures adossées, la Seine et la Marne, la supportent, assises sur un socle d'où se détache, à défaut d'un soleil, l'initiale « N » dans une gloire. A la proue, une victoire ailée ; assises à la poupe, deux femmes aux traits sévères, drapées à l'antique comme il se doit, ont mission de symboliser la Justice et la Prudence. Elles tiennent d'une main le gouvernail et supportent de l'autre la couronne impériale. Aux flancs du navire sont figurées les scènes du couronnement et de la présentation du surtout à l'empereur par le préfet et les maires de Paris. La capitale comptait alors douze arrondissements. Les voici personnifiés, à la poupe, par un cortège de vestales. Au bas du socle se lit l'inscription : « Henry Auguste, l'an I[er] du règne de Napoléon. »

Les cadenas sont de simples plateaux gravés d'un semis d'abeilles entourant les armoiries impériales. A l'une des extrémités s'allonge, en surélévation, une boîte à trois compartiments pour le sel, le poivre et autres épices. Chacune des boîtes possède son ornementation particulière. L'empereur a droit à des renommées qui couronnent son chiffre.

Malgré les dispositions prises par le vainqueur de Marengo pour réacclimater à sa cour les traditions et l'étiquette de l'ancien régime, il semble que ce fastueux cadeau n'ait pas rempli un rôle tombé en désuétude. Nefs et cadenas figurèrent bien, le 5 décembre 1804, au banquet de l'hôtel de ville. Sans doute rangeait-on, dans les premières, quelques serviettes. Mais il n'était plus besoin d'enfermer à clef les épices et il y avait beau temps qu'on ne fabriquait plus de corne de licorne ; l'examen, à la faveur des pillages, de celle que conservait le trésor de Saint-Denis avait démontré au surplus qu'il s'agissait d'une défense de narval. Ainsi s'évanouissent les légendes. Quant aux « langues de serpent », si propices aux « essais », c'étaient de simples dents de requin.

R. L. B.

Photographies Albane.

Plusieurs pièces nous sont parvenues intactes du surtout commandé en 1804 à l'orfèvre Henry Auguste. Ci-dessus : un des cadenas où l'on disposait le couvert et les épices. A droite, la nef impériale qui affecte la forme du vaisseau flottant dans les armoiries de la Ville de Paris (Musée de Malmaison).

HARDIESSES ET TRADITION

LE BALLET TCHÉRINA

L'Antinéa [illegible] *diamanté.* [illegible] Tchérina *aurait donné* [illegible] *héroïne.*

Après les incidents qui lui ont fait abandonner le rôle d'Antinéa dans *l'Atlantide,* Ludmilla Tchérina a pris le parti de l'indépendance en constituant son propre ballet. Au moment où nous écrivons ces lignes, les projets de la belle danseuse ne sont pas encore entrés dans la voie des réalisations. Tout ce qu'on en peut dire, c'est qu'elle veut réagir contre les tendances abstraites ou psychanalytiques qui ont inspiré tant d'arguments absurdes et de pas indigents. L'exemple de Roland Petit porte ses fruits : on nous promet des spectacles complets, d'une présentation audacieuse, où le mime retrouvera la place qu'il occupait dans le ballet romantique, et où la parole même pourrait intervenir.

Les noms de Jean Renoir, de Marcel Aymé et de Raymond Rouleau s'inscrivent dans ces réalisations. Le premier a conçu un divertissement satirique, *le Feu aux poudres.* Le second a tiré un ballet d'un de ses romans, *la Vouivre.* Le troisième animera une légende espagnole, *les Amants de Teruel,* où le fils et la fille de deux familles ennemies recommencent le duo de Roméo et Juliette. Enfin, Roger-Pierre et Jean-Marc Thibault montent un ballet à surprises, *Atout cœur.*

La nouvelle troupe est-elle au complet ? Pas encore. Si les danseurs déjà engagés sont nombreux — on cite plusieurs étoiles : Vassili Sulich, Milko

PHOT. PIC.

LE BALLET BÉJART

Il est d'usage de régler la chorégraphie d'un ballet sur une musique écrite au préalable, qu'elle soit connue ou inédite. Maurice Béjart, dont on connait l'audace et l'esprit résolument moderne, a voulu aller à l'encontre de ce processus en demandant au compositeur Pierre Henry d'écrire une musique sur une chorégraphie. C'est pourquoi il veut que l'on considère *Orphée* non comme un « ballet », mais comme un « spectacle », où le visuel et l'auditif ont une même importance, les moyens plastiques et sonores étant intimement fondus dans une même recherche d'expression.

Pierre Henry a en effet travaillé en étroite collaboration avec Maurice Béjart : la musique concrète qu'il a écrite et en quelque sorte « forgée » pour accompagner les huit tableaux d'*Orphée* ne fait que renforcer le pouvoir expressif de la danse par un effet d'envoûtement comparable à l'incantation magique qu'un Antonin Artaud cherchait, il y a vingt ans, à traduire au théâtre en montant *Les Cenci*. C'est ainsi qu'on entend battre pendant dix minutes le cœur d'Eurydice et que son enterrement est accompagné d'étranges grognements — qui ne sont autres d'ailleurs que la voix d'Ima Sumac déformée par un artifice technique.

Il semble que les spectateurs du Théâtre Royal de Liége, où *Orphée* fut présenté pour la Télévision Belge, aient été assez déconcertés par ce spectacle d'intransigeante avant-garde ; du moins l'applaudirent-ils avec respect et admiration en tant que manifestation d'art contemporain présentée dans le cadre de l'Exposition de Bruxelles. Quel accueil lui sera réservé au Théâtre des Champs Elysées ? On peut augurer qu'au double sens du terme cet *Orphée* fera du bruit.

LE BALLET | CUEVAS

MICHEL CIRY

LE DERNIER PAPE

[illegible]

L[illegible]

[illegible]

que dans l'autre. Mais les pôles étaient une des seules régions du globe moins peuplée que les autres. On comptait les hommes par milliards, maintenant, et chaque pouce de terre, chaque abîme de mer, chaque île artificielle étaient numérotés. A proximité des pôles, on laissait vivre les derniers parias du régime universel, pour ne pas avoir à les tuer : quelques chrétiens, quelques bouddhistes, quelques musulmans, quelques insoumis, quelques incurables. « Avec l'enfer aussi, il y a des accommodements », se dit le vieillard. Ainsi, il n'avait jamais accepté de porter, inscrit sur un bracelet, son numéro matricule de citoyen de la terre libérée et unifiée et, comme la fiction de la liberté était respectée par le gouvernement, on ne le lui avait pas imposé. Théoriquement, il avait le droit de vivre sans numéro matricule, de se proclamer pape (mais pape pour qui ?) et de voyager à travers la terre unifiée. Pratiquement, il aurait fallu qu'il eût un numéro pour obtenir une carte d'alimentation, et même la carte d'[illegible]. Ainsi le vieillard ne pouvait-il ni travailler, ni manger, ni mendier. Cela faisait trente ans qu'il ne faisait rien, et mangeait les aignes des autres. Son billet, il avait dû vendre ce qui lui restait du trésor des précédentes églises pour le payer. Il ne possédait rien, qu'une carte d'[illegible] sur laquelle on avait écrit : pape.

G ÉNÉRALEMENT, quand il était forcé de montrer ses papiers ou de déclarer comme il venait de le faire : « Je suis le pape », on le prenait pour un fou et on le laissait tranquille. Il fallait reconnaître que les gens se laissaient facilement tranquilles les uns les autres. Ils avaient trop de soucis pour avoir le temps de s'inquiéter d'un vieux [illegible] aux allures étranges. La famine menaçait une humanité dix fois trop nombreuse. La dernière guerre de tous les temps se préparait entre les deux blocs de puissances qui se disputaient l'empire de la terre soi-disant unifiée : le bloc [illegible] et le bloc [illegible]. Les hommes avaient tant de soucis. Mais ils avaient aussi [illegible] [illegible] ne les regardait pas [illegible] [illegible]

[illegible]

[illegible]

L[illegible]

cause des yeux. Cela attendrit le vieillard parce que le Christ, au temps lointain où il s'était incarné, avait choisi de naître blanc. L'enfant se tenait immobile, les bras croisés sur sa chemise, le bracelet agitait doucement le numéro matricule. Il avait l'air de dormir les yeux ouverts : son regard fixe semblait absorbé dans un rêve, tourné vers l'intérieur. Le vieillard se demanda si cet enfant savait sourire. Il ouvrit la bouche pour poser une question à sa mère, mais il n'osa pas.

« Il a la nouvelle maladie », dit la femme d'une voix brusque et basse.

Cela avait été si inattendu que le vieillard se crut le jouet d'une hallucination auditive. Mais la femme le regardait, l'air dur ; elle répéta dans ce *basic-english* qui servait de langue à la moitié de la terre :

« Il a la nouvelle maladie.

— Je ne savais pas que les enfants pouvaient l'avoir », dit prudemment le vieillard.

Mais son cœur saignait pour la mère et l'enfant. Il avait entendu parler de cette maladie. Il n'y avait plus de cancer depuis longtemps. Mais il y avait, depuis peu, ce mal mystérieux qui attaquait jeunes et vieux, des villes entières, des milliards d'hommes... La maladie frappait tant les imaginations que le gouvernement défendait qu'on en parlât dans la presse ; mais il avait fondé un centre d'études spécialisé, et qui n'avait encore rien trouvé. Aucun microbe, aucune analyse ne rendait compte de cette maladie. C'était une dépression brusque et totale. Tout d'un coup, un être parfaitement normal jusqu'alors se désintéressait de son travail, se détournait de ses proches. Il sombrait dans l'indifférence puis dans une tristesse intolérable. Les aliments lui paraissaient tous semblables, à goût d'algue. Peu à peu la tristesse grandissait, l'envahissait, de pire en pire, de plus en plus intolérable ; elle devenait douleur de l'âme, angoisse fixe, indéfinissable horreur. On le voyait s'enfermer dans une folie de tristesse, un noir cauchemar, sans images, sans visages. On attendait patiemment le moment de lui faire la piqûre euthanasique : il suffisait que ses deux plus proches parents le demandent.

« Ne peut-on rien faire pour lui ? », demanda le vieillard.

Il savait qu'il avait tort : il ne fallait pas attirer l'attention sur lui. Il avait le droit d'aller de Town Two à New York, naturellement. Mais il n'avait pas de numéro matricule. A la moindre imprudence, il pouvait être arrêté. Aucune loi ne protégeait un insoumis. Qu'un fonctionnaire pris d'un zèle subit exigeât de lui le serment d'allégeance au gouvernement de la terre libérée, et il était perdu. Mais les trois autres voyageurs ne semblaient pas s'intéresser à eux.

« On ne peut rien faire », dit la femme.

BRUSQUEMENT, elle se pencha, toucha de ses lèvres les cheveux de l'enfant. Il la regarda du fond de son affreux rêve et dit, sans sourire

« Mère. »

Comme s'il eût simplement constaté sa présence.

La jeune fille ocre avait fini le traité anticonceptionnel et lisait maintenant un livre d'aspect exactement semblable : les perspectives du développement des insectes pour les vingt prochaines années. Les deux chimistes s'étaient levés et, dans le couloir, regardaient défiler les carreaux noirs et blancs du tunnel de céramique. Ils fumaient, ce qui était un grand luxe : il y avait longtemps que la plupart des plants de tabac avaient disparu, faute de place. Le vieillard sentit ses lèvres s'humecter de désir. Il y avait bien trente ans qu'il n'avait pas fumé.

« Monsieur », appela la femme, « pourquoi avez-vous dit que vous étiez le pape ?

— Parce que je le suis », dit-il très bas. Son cœur battait à grands coups.

« Je sais ce que c'est qu'un pape », dit-elle sans le regarder. « Ma grand-mère est morte très vieille. Elle avait connu l'ancien Ordre. Le pape, c'est ce qu'on appelait autrefois... Dieu. »

Le mot défendu résonna comme le nom d'une nouvelle étoile ou d'une bête monstrueuse, ou encore comme un bruit incongru, un sifflement dans la nuit, une note solitaire dans l'espace... Le vieillard serra ses mains l'une contre l'autre, la sueur coulait de ses oreilles, de ses yeux, lui semblait-il. « Dieu ! Oh ! Dieu ! », appela-t-il en lui-même. Mais il savait que Dieu ne lui répondrait plus, plus jamais, avant le dernier jour.

« Ainsi, vous êtes le pape des chrétiens », dit-elle.

— Taisez-vous », murmura le vieillard, « mais taisez-vous donc !

— Pourquoi ? » dit-elle. « La terre est libre. »

Il n'y avait ni ironie ni défi dans sa voix. Ses yeux ne regardaient rien. Sa main, grande et masculine, était toujours posée sur le genou de l'enfant. Le vieillard tremblait de tous ses membres. Que lui voulait cette femme ? Il avait envie de pleurer.

UN fonctionnaire passa un grand plateau dans le compartiment, chargé de verres d'eau fraîche et de biscuits fourrés aux algues. Le vieillard ne voulait rien dépenser avant d'être arrivé. Il ne prit qu'un verre d'eau.

« Si vous êtes indigent, vous avez droit à un sandwich gratuit », lui dit le fonctionnaire. « Etes-vous indigent ?

— Oui », dit le vieillard.

— Montrez-moi votre carte d'indigent », dit le fonctionnaire. Mais...

Il venait de s'apercevoir que le vieillard ne portait pas de bracelet matricule. Il le regardait avec un étonnement pétrifié. Il n'avait jamais dû voir un homme privé de numéro matricule.

« Trois algues », commanda la femme.

Elle tendit un des sandwiches au vieillard.

Mais il tremblait tellement qu'il ne pouvait plus tenir son verre d'une seule main. Pourquoi la femme lui faisait-elle cette charité ?. Ainsi ce serait cette blanche inconnue qui aurait été la dernière Samaritaine de tous les temps ? Quand il était enfant, lui, petit noir de Town Two, il avait été élevé dans le mépris des blancs, puis, jeune prêtre des florissantes villes chrétiennes de l'Asiafrique, il avait appris ce que le monde chrétien devait aux blancs, et qu'il y avait eu des papes blancs, et que le Christ n'avait pas le teint coloré que les jaunes et les noirs lui prêtaient. Maintenant, les hommes étaient égaux, confondus dans une uniformité qui eût paru incroyable au temps de sa jeunesse. Il était sans doute le seul à se rappeler qu'il y avait une centaine d'années les noirs et les jaunes opprimaient les blancs, et à savoir qu'encore auparavant, dans un passé fabuleux, les blancs avaient été les maîtres du monde.

La jeune fille s'était levée, avait rejoint les deux ingénieurs dans le couloir. Ils se mirent tous les trois à bavarder avec insouciance.

« Guérissez mon petit garçon », dit la femme d'un ton de commandement.

Le vieillard la regarda avec stupeur. Elle lui avait dit tout à l'heure que le pape était Dieu, elle devait le croire nanti d'une puissance infinie. C'était à la fois ridicule et bouleversant. Il n'aurait jamais cru qu'une foi pût encore exister, assez naïve et assez forte pour relier l'idée de la puissance à celle, grotesque, qu'il présentait. Il y avait un siècle que plus personne ne croyait à l'existence de l'esprit, le cas de cette femme devait être unique.

« Je n'ai aucun pouvoir pour guérir personne », dit-il fermement. « Je suis le dernier représentant de Dieu sur la terre, c'est tout. Priez Dieu, si vous le pouvez.

— Je ne peux pas », dit-elle plus doucement. « Je ne sais pas très bien ce qu'est Dieu. Mais je sais que c'est un... Esprit (elle hésita sur le mot) et je sais aussi que ce n'est pas le corps de mon enfant qui est malade.

— Depuis combien de temps est-il malade ? » demanda le vieillard.

Elle eut un regard soupçonneux. Elle devait se douter que le vieillard ne cherchait qu'à gagner du temps, à lui faire perdre la piste.

« Six mois », dit-elle. Elle eut un frisson qui ressemblait aux terribles frissons du vieillard.

« Comment s'appelle-t-il ? »

Elle désigna du menton la plaque du numéro matricule suspendue au bras de l'enfant.

« Vous le voyez bien », dit-elle rageusement. Cinq milliard sept cent millions dix-huit mille trois. »

Quelque chose fléchit dans sa voix :

« Mais il s'appelle aussi Peter », dit-elle.

L'ENFANT répondit à son nom, et, du ton dont il avait dit : mère, tout à l'heure, il répéta à la suite de la femme :

« Peter.

— Avez-vous d'autres enfants ?

— Non. Et il n'a pas de père. Il n'est qu'à moi et je ne suis qu'à lui », dit-elle.

« Je vois », dit le vieillard.

Il regarda l'enfant plus intensément. C'était la première fois qu'il rencontrait un enfant né par parthénogénèse. De très loin, de l'autre côté de sa vie, un souvenir lui revenait. Les dernières attaques contre sa religion, le ridicule attaché au nom de Marie, qu'il était interdit de donner aux nouveau-

[illegible]

« Je peux le baptiser », dit timidement le vieillard.

« Oui », dit la femme.

Elle avait des yeux de [illegible], maintenant. Le vieillard eut l'impression que s'il lui avait ordonné de se jeter par la fenêtre (mais les vitres étaient scellées), elle l'aurait fait. Il fallait agir vite : il se pouvait que le film n'intéressât pas longtemps l'un des voyageurs du compartiment. Alors tout deviendrait impossible. Le moindre geste qui n'était pas le salut [illegible] de la terre [illegible] était proscrit. On n'avait même plus le droit de se serrer la main. Il baptisa l'enfant avec les gouttes d'eau qui demeuraient dans le fond de son verre. L'enfant le [illegible] sans surprise, peut-être ne voyait-il, ne sentait-il plus rien. Le vieillard plaça sa tête entre ses mains. Il ne savait plus prier. Trente ans sans sacrements, trente ans à errer de ville en village, à voir déserter les derniers prêtres dans les îles artificielles flottant sur la mer, et mourir les derniers chrétiens... Il n'avait pu garder que sa petite bible et ne pouvait plus la lire. Sa prière, depuis trente ans, c'était sa faim, sa misère et sa peur.

Il fit un effort. Il y avait le danger imminent. Et l'enfant. Deux raisons pour lutter contre lui-même. Il se mit à prier : « Mon Dieu », dit-il, « tu m'as abandonné et tu as abandonné le monde. Tu es remonté si haut dans l'espace que tu n'entends plus ma voix. Et ma voix est peut-être la seule sur cette planète qui s'élève encore vers toi. Pourtant cette femme a cru en toi. En moi. Pour elle tu existes, en ce moment. Je ne t'ai jamais demandé de miracles, je sais que tu n'en feras plus jusqu'à ton retour sur les ailes de la fusée flamboyante venue du fond de l'espace. Mais si tu voulais, si tu voulais... »

Il n'avait plus la force. Il savait que Dieu ne voudrait pas. Il aurait voulu mourir. Il abaissa ses mains, regarda l'enfant. L'affreuse tristesse n'avait pas [illegible], elle [illegible] le nez court, le menton [illegible], elle [illegible] les yeux. [illegible] d'[illegible], avait dit Jérémie... Voilà, cet enfant était saoulé d'amertume, son sang charriait l'amertume des algues, la [illegible] des océans, [illegible] du vide interstellaire.

« Vous ne l'avez pas guéri », dit la femme. « Oh ! comme il souffre. Il a l'air de souffrir plus qu'avant. Que lui avez-vous fait ?

— Mais il s'est endormi », dit le vieillard.

C'était vrai. Seuls les yeux fermés l'attestaient, l'enfant avait changé de [illegible]. Il avait gardé les bras croisés et, sur le visage, le désespoir [illegible] comme un masque.

« Il dort », dit-elle. « Il y a [illegible] ne s'est pas endormi sans pleurer. Peut-être l'avez-vous tout de même guéri ? »

L'espoir faisait trembler sa voix. Elle [illegible] la main [illegible] sur les genoux de l'enfant et [illegible] ses doigts. Elle avait l'air de prier.

« Tâchez de dormir aussi », dit le vieillard. « Le sommeil est un don de Dieu. »

L[illegible]

[illegible]

à l'extrémité de chaque wagon. Mais la première chose que perçut le vieillard ce fut le regard d'acier de la femme, en face de lui. Il aurait pu croire qu'elle ne l'avait pas quitté des yeux pendant toute la nuit. Il se leva, mal à l'aise, lui tourna le dos pour chercher quelque chose dans sa valise de carton et se faufila derrière un des voyageurs pour aller faire la queue, enfin, devant une des salles d'eau.

Quand il revint, longtemps après, les haut-parleurs annonçaient l'arrivée, le train s'élevait lentement le long d'une rampe tournante. La femme achevait de coiffer Peter, qui se laissait faire sans un sourire, sans un mot. Et ce fut l'éclat du jour. Le vieillard respira profondément, comme si l'air du dehors avait déjà pénétré dans le train hermétique, qui roulait maintenant le long des quais interminables de la gare extérieure. Il lui semblait de bon augure que la femme ne lui eût pas adressé la parole. Il évitait soigneusement de la regarder.

Le train s'arrêta. Les portières s'ouvrirent. Le flot en jaillit : mille voyageurs, titubants à l'air libre, grisés de fatigue mais tous impeccables dans leurs pantalons infroissables et leurs chemises de nylon. Le vieillard se retrouva sur le quai, sa valise de carton bouilli à la main, poussé, traîné, écrasé. Il sentait sur sa nuque le regard de la femme, laquelle le suivait obstinément, il avait l'impression qu'un rayon mortel en émanait. Il fuyait, il aurait voulu fuir. Mais aussi vite qu'il avançât, dans cette foule de jugement dernier, la femme avançait au même rythme.

Il tendit son billet au fonctionnaire de la gare. Au delà, c'était New York, une des plus vieilles villes du globe, où il était encore possible de trouver quelques survivances de l'ancien Ordre, quelques traditions, quelques croyants ! Brusquement l'espoir gonfla le cœur du vieux pape. « Je suis en Panamérique, se dit-il, en Panamérique ! » Et c'était comme si la dernière Jérusalem se fût levée dans le désert pour l'accueillir...

« Cet homme n'a pas de numéro matricule, dit une voix grave, masculine, derrière lui. Où est le fonctionnaire de la police ? Cet homme dit qu'il est le dernier pape des chrétiens, cette nuit il a fait des signes interdits sur mon fils, des gestes auxquels je n'ai rien compris. Et l'enfant est devenu malade. Regardez-le... Où est le bureau du fonctionnaire de la police ? »

Le fonctionnaire de la gare, ennuyé, gardait le billet du vieillard entre les doigts. Le vieillard venait de comprendre que c'était la femme qui parlait, et qu'elle parlait de lui. Il haletait, avec de grands soupirs de chien. Il avait beau se faire tout petit, tendre la main vers son billet d'un geste antique de suppliant, et espérer, envers et contre tout, que l'indifférence du fonctionnaire l'emporterait sur la rage de la mère, il sentait à chaque seconde que le danger grandissait. La foule accumulée derrière lui, retardée par lui, grossissait. La femme répétait implacablement : « Où est le fonctionnaire de la police ? Où est le bureau du fonctionnaire de la police ? » Le fonctionnaire de la gare hésitait. Bientôt il lui serait impossible d'hésiter... Les gens grondaient. On entendit une voix claire appeler : « Police ! Police ! »

Le vieillard jeta sa valise, poussa violemment le tourniquet et se mit à louvoyer dans la foule, les yeux aveuglés, le cœur dans la bouche. La voix inconnue appela encore quelques instants : « Police ! Police ! », puis fut étouffée par le bruit de la rue où le vieillard, poussé par la foule, tiré par la peur, se retrouva tout d'un coup. Il faillit s'évanouir en sentant sur sa peau la chaleur humaine du soleil. Puis il recommença à marcher, à courir. Il était décidé à prendre une voiture pour se rendre dans la dixmillième rue chez l'autre vieillard : cela lui coûterait ses dernières pièces. Mais qu'importait qu'il n'eût plus d'argent s'il ne trouvait pas celui-ci ? Il n'aurait plus qu'à mourir.

« Pardon, dit la femme. Monsieur, je vous demande pardon de ce que je viens de faire. »

C'était elle. Il allait monter dans un taxi quand elle lui avait posé la main sur le bras. Il n'avait plus besoin de se retourner pour la reconnaître, désormais. Il aurait discerné sa voix entre mille voix, cette voix qui n'était pas tout à fait celle d'un homme, en tout cas pas du tout une voix de femme. Cette voix gutturale, animale, cette voix qui était... mais oui, une plainte de bête.

Il se retourna. Elle tenait son fils par la main.

« Bonjour », dit l'enfant sans sourire.

« Bonjour, Peter », dit le vieillard.

Et, comme chaque fois que son regard rencontrait celui de l'enfant blanc, il se sentit affreusement ému. C'était, dans les yeux de Peter, la même parfaite tristesse que la veille. Le soleil ne rapetissait pas ses pupilles bleu de nuit. L'enfant aurait pu regarder en face n'importe quelle lumière ! toutes étaient noires. La femme avait dû pleurer. Son visage était encore couvert de larmes, mais ses yeux étaient secs.

« Ne me demandez pas pardon », dit-il, « je suis au delà de l'offense et du pardon. J'ai pitié de vous, j'ai pitié de cet enfant, plus que vous ne pouvez l'imaginer. Si ma vie pouvait suffire à sauver le monde... Si j'avais dix mille vies et qu'en souffrant dix mille fois la mort je puisse sauver votre enfant ! Mais je ne peux plus rien pour personne. Pourquoi vous acharnez-vous contre moi ? Laissez-moi aller, madame. Laissez-moi, je vous en supplie ! Mon voyage ne fait que commencer, et je suis si vieux et si fatigué... Madame... »

Il ouvrait ses mains vides. (La pensée de sa valise le traversa une seconde : il avait vraiment tout perdu, cette fois.) Il la regardait fixement, agrandissant ses vieux yeux derrière ses lunettes, comme font les enfants quand ils supplient. Mais elle poussa Peter vers lui :

« Prenez-le avec vous ! » dit-elle de sa voix autoritaire. « Emmenez-le ! Si quelqu'un au monde peut quelque chose pour lui, c'est vous. Il vous a dit bonjour tout à l'heure, il vous a reconnu ! Et cette nuit il a dormi... Ecoutez, savez-vous pourquoi je vous ai dénoncé tout à l'heure, pourquoi je voulais vous faire arrêter ? Oh non ! Ce n'était pas une vengeance. Je ne voulais pas vous perdre, monsieur. Je ne voulais pas que vous disparaissiez dans cette foule, dans cette ville. J'étais folle à la pensée de vous perdre. Prenez l'enfant, monsieur, je vous le donne... Je ne vous suivrai pas, je ne chercherai pas à le revoir. Il connaît par cœur mon numéro matricule et il a de l'argent. Il pourra m'écrire s'il le veut... si vous le voulez », corrigea-t-elle presque humblement.

« Êtes-vous folle ? » s'écria le vieillard. « Vous ne savez pas où je vais, vous ne savez pas quels dangers j'ai à courir. Hélas ! je ne le sais pas moi-même ! Je suis un insoumis, madame, un vieillard plus que centenaire, un chrétien et un noir, tout ce que vous pouvez imaginer de pire. Je risque de mourir de faim, et votre enfant aussi. Je risque d'être déporté dans les îles de la mer, avec lui. Je ne peux pas prendre une telle responsabilité, je ne veux pas, je...

— Il ne risque rien de pire que ce qu'il souffre en ce moment, dit-elle avec une implacable certitude.

— Mais vous ne le verrez plus, comment supporterez-vous de ne plus le voir ?

— Je ne peux plus supporter de le voir souffrir, répondit-elle sauvagement.

— Mais il ne voudrait pas venir avec moi », cria le vieillard qui perdait la tête, « pourquoi le voudrait-il ? Il ne me connaît pas, il...

— Il fera ce que je voudrai. Vous savez bien que tout lui est égal. Ah ! regardez, monsieur, il vous regarde ! »

C'était vrai. Une ombre émergeait des yeux vides, comme un nuage, né de rien, apparaît brusquement dans le ciel.

« Je vais être obligé de charger quelqu'un d'autre », dit le fonctionnaire de la voiture, qui jusqu'alors avait attendu dans la plus complète indifférence, les deux mains posées sur le volant, que le client voulût bien monter.

« Vous voyez », dit le vieillard. « Adieu, madame, adieu. »

Mais elle s'était mise devant lui, barrant la porte de la voiture, l'enfant près d'elle. Avec leurs pantalons, leurs chemises blanches, leurs têtes claires, ils étaient tous les deux exactement semblables, lui plus petit seulement... Si petit que le vieillard se raccrocha à cette dernière pensée qu'il eût été criminel de les séparer. Il répéta : « Adieu. »

« Monsieur », dit-elle fermement, « si vous le voulez, vous pouvez le guérir. »

Une pareille foi..., pensa le vieillard, une pareille foi ! Où avait-il déjà entendu ces mots ? Qui avait dit un jour : « Je n'ai pas rencontré une semblable foi chez les miens ? » Mais il le savait bien. Oh ! oui, il le savait. Il savait aussi que la foi obscure de cette femme était plus grande que la sienne. Voilà qu'elle lui donnait son fils sans rien demander en échange, sans poser ni condition ni question, comme une autre femme, une vierge mère aussi, avait... Il frissonna des pieds à la tête.

Le fonctionnaire de la voiture s'impatientait. La femme poussait doucement l'enfant vers le vieillard. Le vieillard hésitait encore. Et soudain :

« Père », dit l'enfant.

G. G.

Parmi les jeunes peintres qui montent, la bonne volonté de l'amateur hésite et risque de s'égarer. C'est pour fixer l'attention sur des œuvres de valeur que cinq personnes autorisées nous indiquent ici leurs préférences, de l'art figuratif à l'art abstrait.

D'APRÈS QUATRE CRITIQUES
ET UN AMATEUR D'ART

PEINTRES
A SUIVRE

HENRI CUECO

HÉLÈNE NEVEUR

Recevoir d'une main inconnue une brusque révélation, pénétrer immédiatement dans un merveilleux neuf, quelle grâce, et combien exceptionnelle !

Si, pour répondre au vœu de « Plaisir de France », prié de révéler une découverte personnelle, j'ai choisi parmi tant d'espoirs Hélène Neveur, c'est que, de plus en plus, je crois en ceux, en celles dont le dessin — expression d'un don irrésistible — les définit avant même qu'ils aient fait appel aux séductions de la couleur.

Aussi simplement que Suzanne Valadon ou que Louise Hervieu, mais animée par un sentiment tout autre, fidèle au blanc et noir, Hélène Neveur capte dans des réseaux arachnéens tissés avec de minuscules plumes un monde palpitant de formes et de lumières. Monde si personnel qu'à sa précise irréalité, à sa pudique ardeur, à sa qualité de silence, nous reconnaîtrons désormais, sans avoir besoin de signature, les yeux, les mains, le cœur qui l'ont formé.

Claude Roger-Marx

GERMAIN

Germain incarne la plus belle chance de la peinture française. Cet artiste qui bannit les images n'est ni un peintre abstrait ni un peintre « aformel ». Si l'on cherche en vain dans ses ouvrages des projections de la réalité, ses valeurs chromatiques sont évocatrices de la substance des choses. Sa lumière froide et ses tons pigmentaires, son dessin et sa composition restituent le rythme des paysages qu'il s'interdit pourtant d'interpréter, mais qu'il regarde longuement et dont il tente de forcer le secret. Germain met fin ainsi à un dilemme. Sans copier les motifs qu'il a devant les yeux, il en exprime par des équivalences la beauté essentielle dans un langage rigoureusement plastique, mais vibrant et sensible. Le caractère français de ce créateur de volumes colorés réside dans l'attitude qu'il adopte et affirme devant le milieu naturel qui l'entoure. Germain communie avec les forces du monde, mais refuse d'abdiquer. C'est un spectateur actif et vigilant. Il organise l'espace de ses tableaux et le scande comme une phrase poétique ou une architecture. Si ses perspectives ne sont pas soumises aux lois et aux principes de l'enseignement classique, si leur objet n'est pas de tromper l'œil, sa stéréographie révèle cette volonté de maîtriser l'étendue et de l'équilibrer qui fut le souci majeur des maîtres français, de Poussin à Corot et de Paul Cézanne à Jacques Villon, en passant par [illegible] de La Fresnaye. L'œuvre de Germain est d'une qualité très rare et de ce promoteur [illegible] peinture post-abstraite marque [illegible] le retour de la France qui oppose aux faux [illegible]

MAÏCE LE BARON

Nous avons voulu demander egal[illegible] son avis à un amateur d'art eclaire . [illegible] Renault. Fils du boulanger d'un v[illegible] Vexin, il fut formé à l'art par [illegible] oncles qui habitait rue Clauzel, tout pr[illegible] de la maison du pere Tanguy. « [illegible] dit-il, un veritable climat pictural. » Cu[illegible] de Lyautey, il installa dès 1926 un rest[illegible] à Puteaux, qu'il a d'ailleurs conserve. [illegible] fut tout de suite en contact avec [illegible] Villon, son voisin, qu'il aima et qui lui a beaucoup appris. Il avait environ 25 [illegible] quand il commença à lancer des p[illegible]. Avant la deuxième guerre [illegible], il s'est particulierement interesse à [illegible] Esteve, Bazaine, Manessier et [illegible] plus tard à ceux de la « releve », en [illegible] Marzelle, Sarthou, Perre, [illegible], Chovelleau et Maice Le Baron. Les jeunes artistes ont multiplie les portraits de ce curieux personnage qui ne pese pas moins de 175 kg. Reynold Arnould a fait d'après lui environ 300 toiles ou dessins. Pour notre referendum, il a choisi Maice Le Baron, dont il dit : « J'aime son art parce que je trouve toujours en elle un support solide avec le monde réel malgré son audace plastique. Elle a su recreer selon son coeur sa Bretagne natale. Il y a chez elle une infinie distinction et d'extraordinaires raffinements de palette. Malgré la solitude dans laquelle elle s'enferme, je pense qu'elle a trop besoin [illegible]

ROGER-FRANÇOIS THÉPOT

ENCHÈRES SUR LES TABLEAUX

LE MARCHÉ INTERNATIONAL DE LA PEINTURE FRANÇAISE A LA FIÈVRE

La peinture moderne a toujours fait l'objet d'une spéculation intense, mais cette spéculation semble avoir débordé le cercle des collectionneurs et des marchands depuis que la *Nature morte aux pommes* de Gauguin a été adjugée 104 millions de francs (vente de la collection Thompson-Biddle, juin 1957).

Vinrent ensuite les ventes des collections Wilhelm Weinberg (Londres) et Georges Lurcy (New York), uniquement composées d'œuvres françaises. Le 15 octobre dernier, la fièvre devait monter encore avec les tableaux de Jakob Goldschmidt mis aux enchères à Londres (916 millions pour deux Cézanne, deux Monet, un Van Gogh et un Renoir).

Là-dessus, New York annonça la dispersion des vingt-neuf tableaux de la collection Arnold Kirkely. La vente eut lieu chez Parke-Bernet, le 19 novembre dernier, totalisant 1.548.500 dollars, soit environ 650 millions de francs. Si ces chiffres ont déçu l'attente générale, une dizaine de records pourtant furent obtenus, et Picasso, Signac, Berthe Morisot, Bonnard, Rouault, Matisse, Vlaminck, Utrillo, Segonzac atteignirent des enchères très supérieures à celles qu'on avait enregistrées jusqu'ici.

Dans l'intervalle, l'attention du gouvernement français était attirée sur les taxes qui éloignent du marché parisien les collections venues de l'étranger. Nos commissaires-priseurs ont obtenu en partie gain de cause : la taxe à l'importation, supprimée, refait de Paris le marché mondial de la curiosité.

Voici les plus intéressantes toiles de la collection A. Kirkely.

Auguste Renoir : « La Couseuse », toile signée (63 cm. 5 53 cm. 5).

Prix : 87.000 dollars, soit 36.540.000 francs. Ce portrait exécuté par Renoir en 1877 représente sa nièce, fille d'Ernest Renoir, à qui le tableau appartint. On peut comparer ce blond modèle à « La Pensée », peinte l'année précédente et vendue à Londres, le 15 octobre dernier, avec la collection Goldschmidt. Mais « La Pensée » a été payée 72.000 livres, soit 84.600.000 francs, par un marchand anglais. L'enchère newyorkaise n'est donc pas un succès. La collection Kirkely comptait d'autres Renoir, dont un « Jardin à Sorrente » qui atteignit 44.100.000 francs. Prix inférieur à celui de la vente Georges Lurcy où « La Serre » fut le tableau le plus cher de la soirée : 82 millions de francs.

Prix obtenus :

En 1952, « Fleurs des Champs » : 22.500.000 francs, « Les Deux Sœurs » : 19 millions de francs.

En 1957, « Jeune femme au corsage rouge » : 22 millions.

Berthe Morisot : « La Mare aux oies », toile signée, peinte aux environs de 1890 (63 cm 52 cm). Prix : 31.000 dollars, soit 13.020.000 francs. Si la vente Kirkely n'a pas été favorable aux Impressionnistes, elle a mis en vedette Berthe Morisot, qui vécut et travailla parmi eux. Belle-sœur et élève de Manet, effacée par la gloire de son beau-frère, on ne lui a pas toujours rendu justice, tout en reconnaissant ses qualités de délicatesse et son sens poétique. Berthe Morisot est désormais placée parmi les maîtres.

Claude Monet : « Jean Monet dans son berceau », toile peinte en 1867 (1 m 12 87 cm. 5). Prix : 85.000 dollars, soit 35.700.000 francs.

Ce très beau tableau où Monet a représenté son fils aîné Jean dans son berceau, ayant à côté de lui sa mère Camille, marque une nette influence de Manet. Il n'a pas été payé à son prix. A la vente Lurcy, l'ambassadeur Douglas Dillon avait payé 92.500 dollars le tableau du même peintre représentant Mme Hoschede dans le jardin de Vetheuil, soit près de 39 millions de francs.

Prix obtenus à Londres en 1957 :

« La Maison bleue à Zaadam » : 22.000, soit 22 millions de francs.

A New York, « Le Bassin aux nymphéas à Giverny » : 35.000, soit 14.350.000 de francs.

A Paris, « Antibes, vue des jardins de la Salis » : 58.000 francs.

Paul Cézanne : « Garçon couché », toile (53 cm 64 cm).

Prix : 125.000 dollars, soit : 52.500.000 fr. Ce jeune garçon de ferme couché dans un pré au bord de l'eau, c'est, si l'on en croit Vollard, le fils de Cézanne. La toile a été peinte entre 1882 et 1887. On se demandait le prix qu'elle pourrait atteindre après les 258 millions donnés pour le « Garçon au gilet rouge » de la collection Goldschmidt. Mais cette extravagante enchère risquait bien de ne pas se renouveler. Les Américains, puisque ce sont eux qui ont acheté six sur sept des tableaux de Jakob Goldschmidt, ont eu sans doute à cœur de posséder ces chefs-d'œuvre partis d'Amérique pour Londres dont le marché fut préféré à celui de New York. Plus de 200 millions d'écart entre le petit jardinier et le jeune garçon de ferme. Incroyable, mais vrai.

Prix obtenus précédemment par Cézanne :

A Paris, en 1952, « Pommes et biscuits » : 33 millions de francs, « Paysage provençal » : 20 millions de francs. En 1956, « Cinq baigneuses » : 19.100.000 francs.

En 1957, à Londres, Portrait de Mme Cézanne, toile non signée : 14 millions de francs.

« Le Jardinier Vallier » (aquarelle) : plus de 24 millions de francs.

[illegible]

Maurice Utrillo, « Le Lapin agile à Montmartre », [illegible] cm × 76 cm) signée datée 1913. Prix : 26.000 dollars, soit 11 [illegible] francs. Cette peinture appartient à l'époque blanche (1909-1914), la plus recherchée. Utrillo a quitté [illegible] et celle de Mlle [illegible] « le Lapin Agile » et ses petites [illegible] de la banlieue. [illegible] qu'il avait acheté son premier Utrillo pour [illegible] francs.

Enchère la plus élevée dans une vente publique à Paris : en 195[illegible] pour une toile de 1909 « Rue à Sannois » : [illegible] francs.

A Londres « Aubervilliers » [illegible] entre 1907 et 1910 : [illegible]

[illegible]

Décoration

de la RUELLE...

LA RUELLE

... à l'ALCÔVE

LEURS ORIGINES ★ LEUR ÉVOLUTION ★ [illegible]

VENELLES du Moyen Age ou ruelles de la Renaissance [illegible] *dans l'intérieur des maisons? Par analogie* [illegible] *appliqué aux passages, non moins tortueux* [illegible] *de Chastel du roi Charles VI, pour l'année 1381* [illegible] *ruelle du palais. Une fois dans le couloir, la ruelle* [illegible] *le fit au siècle suivant, quand les Français, nos laquais et* [illegible] *puisse aller coucher ou lever sans* [illegible] *connaître une si grande fortune, alimenter les* [illegible]

La caractéristique de la ruelle était la position du lit, [illegible] adossé au mur. Quelques sièges à haut dossier le flanquaient des deux côtés, où les rois et les princes [illegible] leurs conseillers, dès le réveil. Les dames suivirent l'exemple, heureuses de rester sous la courte-pointe à l'heure des visites. On voit ainsi Anne de Bretagne en son château d'Amboise, accueillant sa petite cour dans sa ruelle tendue de drap d'or. Marguerite de Valois fait habiller la sienne de damas blanc [illegible] de luth et reçoit au lit l'hommage du parlement de Toulouse.

En dépit de ces nobles audiences, les accidents scabreux ont tôt fait de flétrir la réputation des ruelles. Elles appartiennent au champ clos. Car les pièces trop spacieuses et l'absence de chauffage, sinon la recherche de l'intimité, ont motivé la création d'un cabinet dans la chambre. Les courtines mêmes s'étant détachées du lit pour fermer le cabinet, il était fatal que l'amour légitime fit place à l'amour coupable. Henri IV, étant à Saint-Denis, recevait en sa ruelle des bourgeoises « toutes masquées [illegible] de Paris ». Mme d'Olonne, selon Bussy-Rabutin, [illegible]

[illegible]

[illegible]

LES ALCOVES-LITS

1.

Dans un château du Gard, chez le comte A. de Bernis Calvière, vraie alcôve d'époque Louis XV conservée dans son style premier. Seuls les rideaux ont été refaits au siècle dernier. Ils sont en satin avec broderies d'époque réincrustées. Remarquez le drapé des courtines ornées de passementerie (1).

Alcôve type dans une propriété du XVIII^e s. Elle est tendue de moire tilleul. Le dessus de lit, les rideaux et la grecque qui orne le cadre de la niche sont en imberline de soie s'accordant avec les meubles d'époque Directoire. La porte est celle d'un cabinet de toilette (2).

Dans une propriété des environs de Paris, chez M^me Massonaud, alcôve du XIX^e siècle conservée telle qu'elle était avec son décor de lambris. Le lit se tire et l'on peut le faire aisément en passant par la petite porte que l'on aperçoit à gauche. Pour rendre l'alcôve plus douillette on l'a tendue d'une toile imprimée à fond blanc assortie à la parure du lit, très élégante avec ses doubles volants : l'un cache le sommier, l'autre le matelas (3).

2.

balustrade qui ne s'ouvre qu'aux intimes et qu'aux égaux, l'alcôve du Grand Siècle est un pompeux édifice, où le prie-Dieu, les sièges, le marchepied sont de même parure que le lit à baldaquin. Ensemble lieu de réception et de recueillement, de confidence et d'audience, elle sert à tous les usages. Les belles de la Fronde y trament leurs complots, les précieuses y tiennent bureau d'esprit, M^lle de Lenclos y réunit les libertins, M^me de Sévigné y installe un pupitre, M^me de Maintenon y prend son souper, Louis XIV y reçoit les ambassadeurs et s'y retire pour prier.

Fauteuils de ruelle, chaises, tabourets, on lui affecte un mobilier spécial. Telle tapisserie d'alcôve est estimée à 25.000 écus. Plus d'une balustrade est en argent ciselé. La main de Le Sueur peint les neuf Muses pour enchanter les rêves du président Lambert de Thorigny. L'alcôve de Fouquet est tendue de satin cramoisi, relevé de broderies d'or. La présidente Tubeuf, en deuil de ses illusions, choisit des bandes de velours noir, alternant avec des bandes de point d'Angleterre. Même Molière dort entre trois parois de taffetas rouge garni de franges de soie jaune...

3.

DES NICHES POUR L'INFIDÉLITÉ

La balustrade demeure sous Louis XV, réglant toujours la cérémonie du lever royal. Un matin que M. de Créquy s'y était appuyé sans y prendre garde, il s'entendit rappeler à l'ordre par un huissier de la Chambre : « Je vous ferai observer, monsieur le marquis, que vous *profanisez* le lit du Roi. » Avec son aplomb, Créquy reprit sa vivacité naturelle : « Je ne manquerai pas, monsieur, de *préconer* votre zèle ! »

Peu à peu, les réductions de l'époque abattront panaches et pilastres. Entre les murs rapprochés et sous les plafonds abaissés, un simple renfoncement de la chambre recevra le lit, placé en sa longueur et non plus face aux visiteurs. Il faut bien accuser la douce, la résignée Marie Leczinska de cette décision, qui fit scandale en 1740 et parut « comme un divorce d'ostentation », lorsqu'elle résolut de faire tourner son lit de façon à supprimer la ruelle, pour que Louis XV ne se crût plus obligé de lui rendre visite.

La nouvelle embrasure est tapissée exactement comme

la chambre, quand elle n'est pas revêtue d'une boiserie ivoire ou grise. Le petit meuble de chevet, les fauteuils légers, les tabourets de pied se trouvent hors de l'encadrement. Ailleurs, l'alcôve n'est plus qu'un boudoir, orné de glaces, protégé par d'amples draperies, où le sopha, d'un emploi douteux, remplace le lit. C'est le réduit galant des estampes de Moreau le Jeune, inlassablement chanté par Bernis

Dans une alcôve parfumée,
Impénétrable au dieu du jour,
La Pudeur, sans être alarmée,
Dort sur les genoux de l'Amour...

Revenue au temps léger des ruelles, l'alcôve prendra même le nom de « niche », sans abriter pour autant la tutélite.

LA COQUILLE DE VÉNUS

Certes, et les reconstitutions récentes de Versailles en témoignent, le sopha bleu étoilé de la reine Marie-Antoinette, le canapé fleuri de la Du Barry ont reçu des cadres enchanteurs. Mais ce n'est pas une reine, même de la main gauche, qui eut la « niche » la plus riche et la plus convoitée.

Auprès de Rosalie Duthé, que protégeaient à la fois le duc de Durfort, le marquis de Genlis, le jeune duc de Chartres et le comte d'Artois, les Hébés, les Grâces et les Flores n'étaient que des coureuses de rue. Avait-elle su, par l'un de ces seigneurs, l'accusation que Suétone jette sur la litière d'Agrippine? Connut-elle les aventures de Casanova, qui se vantait de transporter dans sa berline un matelas? M^lle^ Duthé s'avisa de confier le sien à quatre roues et à huit chevaux blancs.

Longchamp vit ce scandaleux équipage. Un élève de Boucher avait peint les panneaux du carrosse « d'allégories riantes » ; les glaces étaient protégées de ... la grêle par un grillage mauresque en bronze doré ; tout l'intérieur n'était qu'une coquille de nacre, où les coussins amoncelés, bourrés d'herbes aromatiques, mariaient les gris de perle au céladon le plus tendre ; et « la dépouille inestimable de certains oiseaux du Tropique », assemblée en tapis, n'était plus bonne qu'à fouler aux pieds.

APOTHÉOSE, DÉCLIN ET RETOUR

Après ces folies, qui devaient aboutir au couperet, il faudra attendre les fastes de l'Empire pour retrouver la dignité. Au passage, la campagne d'Égypte ramènera l'alcôve à son origine arabe, puisque les lits de la citoyenne Tallien et de la générale Bonaparte sont drapés en forme de tente. Bref caprice. Le retour à l'antique, qui impose le style monumental, donne de nouveau à l'alcôve l'importance d'un portique, avec colonnes et entablement. Les rideaux de velours vert, criblés d'abeilles ou jonchés de palmettes, achèveront l'apothéose.

Vint l'insalubre Restauration pour enfermer le lit dans un cabinet aux portes de placard. Ce fut l'étouffement et la raison d'un long discrédit. Mais l'alcôve reparaît de nos jours, aérée, dégagée de toute fermeture, tantôt rustique, tantôt citadine, et quelquefois seigneuriale. C'est dire qu'elle emprunte au passé les différents styles qui ont fait sa gloire, en employant des matériaux modernes. Nos tissus, nos bois, nos cuirs et les substances plastiques qui se multiplient autour de nous rajeunissent jusqu'à le rendre nouveau ce cadre des anciennes amours.

Documentation de Marguerite Jardel.

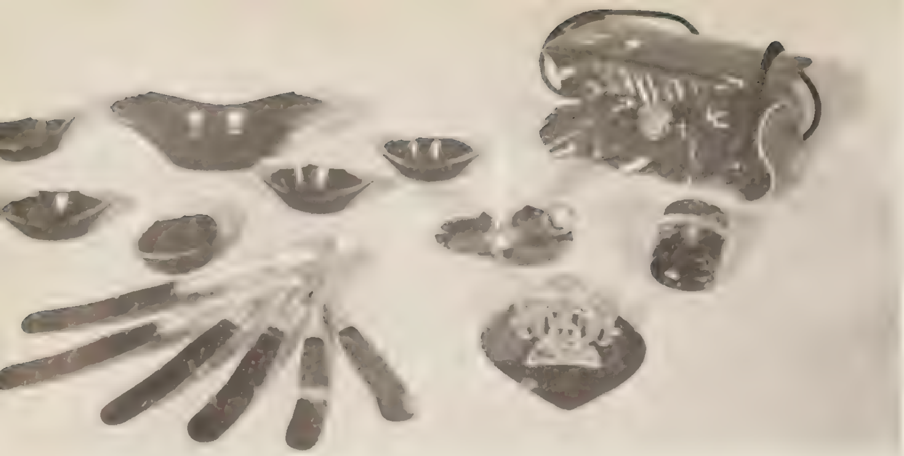
1.

2.

CHEZ L'ANTIQUAIRE

l'Ecaille

en bibelots



2

1

Chez N.-E. Landau.

1. Miroir à glissière du XVIII^{e} s. portugais provenant probablement d'un nécessaire semainier, semblable à celui qui figure sur la page couleurs (n° 5).

Chez Dona Carlotta.

2. Ces couteaux à lame d'écaille et manche en argent ainsi que les godets étaient destinés à la dégustation du caviar en Angleterre au début du XIX^{e} s. A côté : bougeoir, briquet et pince du XIX^{e} siècle. **2 bis**. Boîte contenant cire, cachets et bougeoir en écaille nue.

3

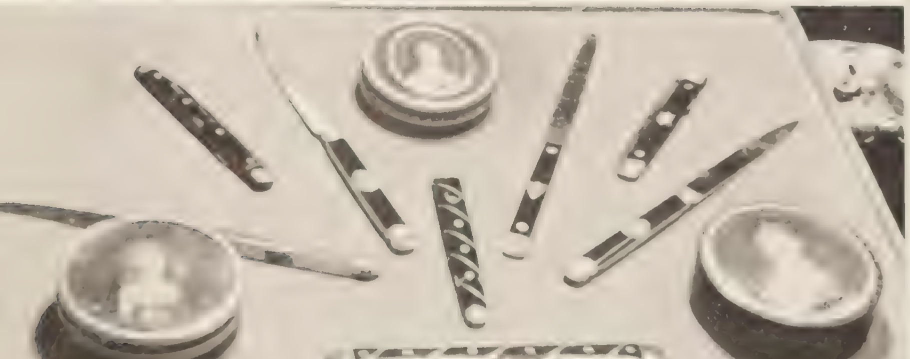
A l'air de chasse.

3. Un ensemble d'objets du XIX^{e} siècle : coffret, éventail, cadre incrustés d'argent, boîtes, jumelles, pommeaux de canne, etc. **3 bis**. Deux paysages de Vernet, reproduits en médaillons par Compigné au XVIII^{e} siècle et représentant deux vues de Marseille, encadrent une boîte avec miniature du début du XIX^{e} siècle.

A la Vieille Russie.

4. [illegible] Louis XVI [illegible] Louis XVI [illegible] Paris, [illegible] **4 bis**. [illegible] Louis XV [illegible] XVIII [illegible] Louis XV

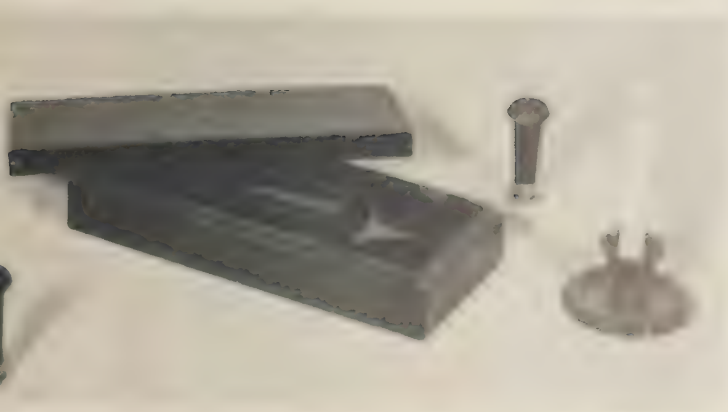
5



4

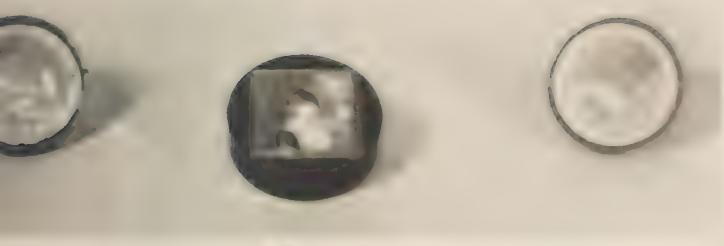
6

4 bis



Chez Denieu

6 Coffret à bijoux



Chez Raoul Guiraud

7 Bols

LES GRANDES VENTES

PAR RAYMONDE WILHÉLEM

Une collection de pierres dures de la Chine vendue aux chandelles.

La très belle collection de Mme S..., composée de 38 pierres dures de la Chine, des XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles, a bien failli ne pas passer aux enchères. Quelques jours avant la vente, des cambrioleurs devaient s'introduire chez l'expert où elles étaient exposées, mais ils négligèrent ces pièces d'un très gros prix pour s'emparer d'objets n'ayant pas le dixième de leur valeur. La vente « aux chandelles » eut lieu à l'Hôtel Drouot. Les nouveaux projecteurs de la salle 12 firent jouer les rares couleurs des coupes laiteuses, des brûle-parfums, des corbeilles en jade, des statuettes en corail ou en turquoise. Un public élégant et nombreux donna de très belles enchères pour cet ensemble qui atteignit 23 millions.

La pièce maîtresse de la collection, deux ornements formant pendants, en jade vert clair taché de vert émeraude, représentant deux corbeilles garnies de fleurs, a été adjugée 6.100.000 fr. Sur les fleurs des corbeilles était placé un oiseau mobile retenu à la patte par une chaîne prise dans la masse ; des socles en ivoire sculpté supportaient le tout. Ces œuvres, bien que modernes, furent payées ce prix à cause de l'extrême finesse de leur exécution. Parmi les autres enchères millionnaires, il y avait deux bols formant paire, en jade céladonné, entièrement évidés et ajourés d'une floraison de lotus stylisés, cachet Kien Long (XVIIIe siècle), vendus 1.595.000 fr. Un vase couvert, suspendu, jade blanc en forme de gourde sculptée en léger relief avec un couvercle orné de deux fleurs (pièce faite pour la Perse), fut payé 1.010.000 fr. Un très beau vase couvert, jade céladonné en forme de canard posé au milieu de lotus en fleurs, une tige dans le bec (XVIIIe siècle), a atteint 830.000 fr. et un important groupe en turquoise représentant une corbeille en sparterie garnie de branches de fleurs et de grappes de fruits : 810.000 fr. (Me Ader - MM. Portier, experts.)

Une collection de monnaies télévisée.

La Télévision avait installé le 17 novembre ses projecteurs à l'Hôtel Drouot pour filmer la vente de la collection de monnaies dont nous parlions dans notre numéro de novembre : les cent monnaies gauloises en or, en électrum, en argent et en billon, les 90 monnaies romaines, royales françaises et étrangères en or, ont été payées 8.505.000 francs.

On se demandait les cours qu'atteindraient les monnaies gauloises (il n'en passe pour ainsi dire jamais à l'Hôtel Drouot).

Les statères d'argent se sont payés entre 12.000 et 25.000 fr., les statères d'or entre 30.000 fr. et 100.000 fr.

Le statère d'or des Arvernes (8 gr. 52), région de Clermont-Ferrand, tête d'Apollon lauré, a fait 45.500 fr. ; le statère d'or des Bellovaques (7 gr. 45), région de Beauvais, tête laurée à droite, les cheveux traversés par un trait : 78.000 fr. ; le statère d'or des Parisii (7 gr. 20), Paris, tête luniforme à droite, la joue tatouée d'une croix, les cheveux recourbés : 85.000 fr. ; le statère d'or des Osismii (6 gr. 85), région de Brest, Saint-Brieuc, tête à gauche, l'œil en triangle, les cheveux bouclés : 102.000 fr.

Parmi les monnaies romaines, l'Aureus de l'empereur Pertinax a été adjugé 258.000 fr. Parmi les monnaies des rois d'Égypte, le tridrachme d'or de Bérénice II, reine de Cyrénaïque : 172.000 fr. Parmi les monnaies royales françaises, le louis de Noailles avec la tête enfantine de Louis XV portant une couronne d'orfèvrerie : 122.000 fr. Et parmi les monnaies étrangères de grand module, le thaler d'or d'Éthiopie pesant 43 gr., à l'effigie de Ménélik II : 220.000 fr. (Me Ader, M. Vinchon.)

Beaux sièges à l'Hôtel Drouot et à Versailles.

La première belle vente d'objets d'art, sièges et meubles a eu lieu à la fin d'octobre. Dirigée par Me Philippe Couturier, elle était particulièrement riche en beaux sièges. Paire de fauteuils Régence, à dossier plat, en bois naturel sculpté de rocailles, pieds cambrés réunis par un croisillon à fond de canne : 340.000 francs. Paire de chaises, coin de feu, d'époque Louis XV, ravissantes, en bois laqué, mouluré et sculpté de fleurettes, pieds cambrés à réserves, fond de canne, estampille de Bonnemain : 410.000 fr. Suite de quatre fauteuils Louis XV, à dossier plat, en bois naturel mouluré et sculpté de fleurettes, pieds et bras cambrés, garnis en ancienne tapisserie fine à sujet d'animaux d'après Oudry, sur fond crème et contrefond fleuri : 960.000 fr. Quatre fauteuils Louis XVI, à dossier chapeau en bois redoré, pieds fuselés et cannelés, estampille de Jiroussens, garniture en ancienne tapisserie d'Aubusson : 280.000 fr. Bergère à dossier Louis XVI, chapeau en bois repeint, pieds fuselés à cannelures rudentées, estampille de J.-B. Sené : 140.000 fr. (M. Dillée, expert.)

Dans cette même vente, Me Delorme, avec M. Subert comme expert, présenta un ensemble de sièges d'époque Louis XV, très remarquables, mais malheureusement trop redorés. Cet ensemble comprenait un lit de repos à crosse en bois sculpté de guirlandes de fleurs et d'une coquille, estampillé Tilliard : 2 millions 900.000 fr. Quatre fauteuils sculptés de fleurs et de cartouches, estampillés Saint-Georges : 2 millions de francs, et quatre chaises à dossier étroit : 280.000 fr.

Ce jour encore, dans une salle voisine, Me Ader obtenait 610.000 fr. pour une suite de six fauteuils d'époque Louis XVI à dossier rectangulaire, repeints et cannés, estampillés J.-B. Boulard (MM. Damidot et Lacoste, experts). La semaine suivante (le 5 novembre), Me Bellier, avec M. Prost, expert, présentait une bergère à oreilles Louis XV, en bois naturel mouluré et sculpté, de forme profonde, posant sur quatre pieds galbés et recouverte de damas rouge, estampille de Mayeux : 420.000 fr. Un mobilier de salon Louis XVI, en bois sculpté et doré, estampillé de J.-B. Boulard, comprenant un canapé corbeille et six fauteuils à châssis, décor sculpté de raies de cœur, d'enroulements de rubans et de feuillages stylisés, pieds fuselés, garniture en tapisserie d'Aubusson : 1.680.000 fr.

A Versailles, Mes Chapelle et Martin mettaient en vente à la même époque une suite de quatre importants fauteuils Louis XVI, à dossier rectangulaire, en bois doré sculpté d'entrelacs et rubans, pieds fuselés et cannelés : 1 million de fr. Un fauteuil de bureau Louis XV, en bois naturel mouluré et sculpté de fleurettes, pieds cambrés, estampillé Nadal : 200.000 fr.

Les autres meubles n'atteignaient pas la qualité des sièges. Il y eut pourtant chez Me Bellier un bureau plat en marqueterie d'époque Louis XV, de forme mouvementée, ouvrant à trois tiroirs dans la ceinture, posant sur pieds cambrés, avec garniture de bronzes dorés : 1.300.000 fr. Et, chez Me Philippe Couturier, une commode en très mauvais état mais d'époque Louis XV, en marqueterie à fleurs, à deux tiroirs, sans traverse : 900.000 fr.

A Versailles, inauguration de l'hôtel des Ventes de la rue Rameau.

Versailles possède maintenant ce que Paris n'a pas, c'est-à-dire un hôtel des ventes ultra-moderne. Me Blache, qui l'a fait construire dans le quartier Notre-Dame, y donnera désormais toutes ses ventes. Celle de l'inauguration, le 30 novembre, fut un très grand succès. Succès de public : on s'écrasait dans les deux salles pourtant très vastes du rez-de-chaussée. Succès d'argent : 72 millions de chiffre d'affaires. Les amateurs purent apprécier, en même temps que des innovations d'éclairage et de chauffage, la création d'une banquette en ciment dans le fond de la salle, qui permet une présentation en hauteur des objets et des meubles. Neuf experts parisiens ont offert tour à tour des objets d'Extrême-Orient, des tableaux anciens et modernes, de merveilleux bijoux, de l'argenterie ancienne, des boîtes en or, des meubles, des tapisseries et des tapis d'Orient.

Parmi les tableaux modernes, une toile de Boldini, *Nu debout*, et un pastel de Degas, *Femme s'essuyant le bras*, furent adjugés 1.500.000 et 4.600.000 fr.

Parmi les bijoux, une collerette en brillants, monture platine : 8.250.000 fr., et un bracelet joaillerie : 3 millions de francs.

Parmi les objets d'art, un petit cartel en bronze et tôle peinte à décor de branchages ornés de fleurettes en ancienne porcelaine polychrome, avec le cadran signé de Balthazar, à Paris, surmonté d'une statuette d'oiseau en ancienne porcelaine (XVIIIe siècle) : 500.000 fr.

Parmi les meubles, une paire d'encoignures Louis XV, de forme mouvementée, en bois de placage et marqueterie de feuillages en bois de bout, estampille de Delorme : 3.600.000 fr. Un mobilier de salon Louis XVI, en bois sculpté et doré, dossier rectangulaire, accotoirs à cannelures torses, pieds cannelés et rudentés, le canapé et 4 fauteuils : 1.580.000 fr. Une table coiffeuse et à jeu d'époque Louis XVI, en bois plaqué d'acajou, reposant sur pieds cannelés, estampille d'Avril : 500.000 fr. Enfin des tapis d'Orient, dont un grand Sparta (450 - 350), fond crème à décor de médaillons, adjugé 365.000 fr.

(MM. Catroux, Portier, Pacitti, Reinach et de Fommervault, Damidot, Lacoste, Bertheol, experts.)

R. W.

1

2

1. L'une des deux corbeilles en jade surmontée d'un oiseau mobile - 2. Bureau plat Louis XV, en marqueterie, avec garniture de bronzes dorés. - 3. Cartel du XVIIIe siècle, en bronze, tôle peinte et porcelaine polychrome - 4. Bergère à oreilles Louis XV en bois naturel - 5. Chaise « coin de feu » Louis XV - 6. Encoignure en bois de placage et marqueterie de feuillages - 7. Fauteuil Louis XVI en bois doré

3

4

5

7

6

la sélection du mois

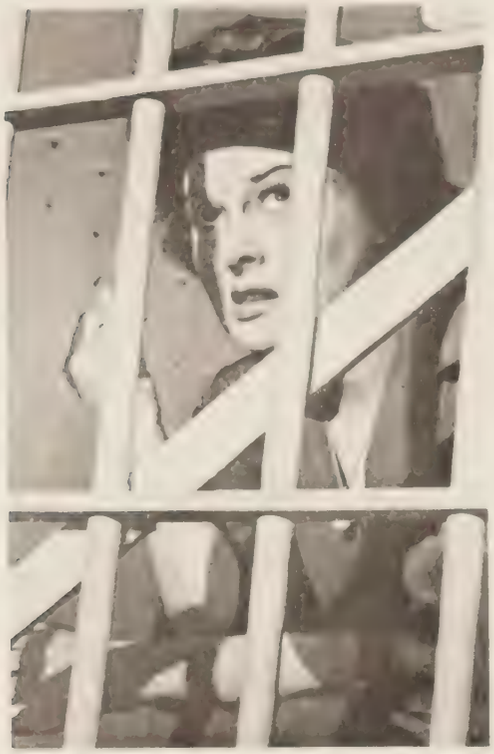
« L'HOMME DE GUERRE » ET « DEUX SUR UNE BALANÇOIRE »

[illegible] accomplie contre une bande de fellaghas [illegible] les habitants d'une ferme. Mais il y a des actions [illegible] Vasseur a exposé à la mort, presque comme [illegible] jeune sous-lieutenant qui voyait le feu pour la première fois [illegible] soupçonné de lâcheté. Le lieutenant, pour se laver de [illegible] danger inutile. Or, c'était le fils d'un général [illegible] l'amant de Mme Vasseur avant qu'elle épousât le commandant [illegible] ce qu'on peut penser : jalousie rétrospective et vengeance [illegible] le fils contre le père. Deuxième action répréhensible [illegible] aussi farouche guerrier que Vasseur lui-même [illegible] et a déserté pour servir les fellaghas contre [illegible] Vasseur l'a laissé tirer le premier, tuer le [illegible] au lieu de le livrer à la justice militaire, lui avoir [illegible]

[illegible] par Françoise Delille dans le rôle [illegible] Buch, le protagoniste ; par Jean Davy [illegible] Nat, parfait général, justicier modéré ; et enfin [illegible] qui joue le rôle d'un camarade du lieutenant [illegible] mort, et qui, sur son lit de blessé, a ému toute la salle. (A la Comédie de Paris.)

[illegible] la pièce américaine de W. Gibson [illegible] et adaptée (sur ce point l'accord s'est fait) par Mme [illegible] en scène pendant deux heures [illegible] Mais le sujet [illegible] On y voit un homme qui est en train de divorcer [illegible] encore. Elle l'a humilié parce qu'elle [illegible] qui protégeait son mari. Je crois [illegible] chercher à New York l'indépendance [illegible] possible. Sur quoi il rencontre une [illegible] voisine de logis, qui lui cédera et qui deviendra sa [illegible] consolatrice. Il essaye de l'aimer, il croit qu'il [illegible] la promesse. Mais l'épouse [illegible] Nous ne la verrons pas bien qu'elle soit [illegible] Finalement, pour la retrouver, il abandonnera [illegible] qui se voyait déjà sa compagne.

[illegible] persistant dans le cœur blessé [illegible] [illegible]



Dans la cellule des condamnés à mort, Barbara Grahamme (Suzan Hayward) trompe l'interminable attente de la dernière nuit en fumant.

Don Matteo (Antonio Vilar) aux prises avec Eva (Brigitte Bardot) et son reflet. Comme si l'un ou l'autre ne suffisait pas à son malheur!

(A) *Adultes seulement*
(B) *Toutes personnes*
(*) *Fasquelle, éditeur*

Photos : Artistes Associés, Cinédis, Pathé Cinéma

JE VEUX VIVRE - Film américain (A) de Robert Wise

Une terrible histoire : celle du procès et de l'exécution d'une femme accusée d'assassinat. Histoire d'autant plus impressionnante qu'elle repose sur des faits vrais ; qu'elle conclut formellement à l'erreur judiciaire ; que cette conclusion est basée sur la conviction de gens ayant suivi l'affaire et sagaces par métier : journaliste et psychologue professionnel ; que l'on nous fait assister dans les moindres détails à l'exécution en chambre à gaz, exécution assortie de *suspenses* inhumains et cependant douloureusement authentiques, paraît-il ; qu'elle est enfin jouée de façon bouleversante par Suzan Hayward. Tous ces facteurs font qu'il convient d'avoir les nerfs solides pour aller jusqu'au bout de ce drame vécu.

Tel qu'il est, ce film très remarquable pose un problème qui m'embarrasse. Si ses mobiles sont respectables — courir sus à l'erreur judiciaire et à la peine de mort — l'effet produit n'en est pas moins profondément démoralisant. En effet, déjà pénible en soi, cette affaire inspire une honte profonde, une honte humaine, par certains à-côté auxquels on ne peut rien, hélas ! Ce sont d'affreuses manifestations de curiosités morbides, cyniques, indifférentes autour de la mort : journalistes se bousculant pour arracher une déclaration à la condamnée égarée de désespoir ; hordes de jeunes se ruant indécemment sur la voiture arrivant au lieu de l'exécution ; spectateurs se pressant avidement aux baies de la chambre à gaz, obligeant la femme à demander de mourir les yeux bandés pour ne pas voir cette meute écœurante. D'autre part, et quant au fond du problème, ces choses doivent être dites et vues, selon la préface d'Albert Camus, car le manteau de Noé n'est pas une solution. Alors ?...

LE BOURGEOIS GENTILHOMME - Comédie de Molière (B) enregistrée par Jean Meyer

Si je parle de cette représentation théâtrale enregistrée, qui n'est pas un film et d'ailleurs n'y prétend pas, c'est que j'approuve entièrement cette intelligente formule de diffusion. Grâce à elle, des millions de femmes et d'hommes, tant chez nous qu'à l'étranger, connaîtront autrement que par ouï-dire nos classiques, tout au moins avec le lustre que leur donnent les Comédiens-Français. Je souhaite donc que Corneille, Racine, Marivaux, Musset rejoignent au plus tôt Molière au générique, le Molière du *Misanthrope*, de *l'Ecole des femmes*, du *Malade imaginaire*, de *l'Avare* et non pas seulement du *Bourgeois*. Cette cinémathèque-là sera précieuse à nos Facultés de Lettres de province. Elle sera aussi une merveilleuse propagande dans le monde entier, notamment lorsque les puissantes universités américaines, où se façonnent les élites nationales, pourront assister autant de fois qu'elles le voudront à d'authentiques représentations de la Comédie-Française. Contrepoids infiniment précieux à tant de nos films à scandale, qui font peut-être courir les foules américaines mais font sûrement douter du goût français. L'enjeu me paraît de telle importance que je terminerais volontiers ce propos en souhaitant que les pouvoirs publics prennent en main une réalisation rapide de ce programme, si je ne savais que l'Etat souffre chroniquement chez nous de ce que Panurge nomme si joliment « faulte d'argent ».

L'aisance et la rapidité du rythme, l'intelligence du texte et l'admirable diction d'une troupe impeccable ne laissent perdre ni une intention ni un mot d'un spectacle de haute qualité.

LA FEMME ET LE PANTIN - Film franco-espagnol (A) de Duvivier, d'après le roman (*) de Pierre Louys

Pauvre Pierre Louys ! Quelle méchante affaire n'a-t-on pas machinée sous son nom, avec cette histoire laborieusement indigeste, dans un pittoresque usé ; avec ces lamentables Français, pantins imprévus plantés là pour cause de coproduction ! Que dire aussi de cette aberration douloureuse : faire danser Brigitte Bardot dans un encadrement d'authentiques danseuses sévillanes ? Ah ! on a dû bien rire au studio !

Côté réalisation, il faut remonter à *l'Affaire Maurizius* pour trouver aussi mauvais Duvivier. Style confus, décousu, invention indigente : j'en passe. Une bonne scène, brève : celle qu'anime avec force Daniel Ivernel. Virtuose au jeu habituellement brillant mais toujours sec, Duvivier n'était pas fait, en tout état de cause, pour traduire la sensualité du livre, muée ici en exhibitionnisme, en touches polissonnes, égrillardes : personnage de Dario Moreno ; déshabillage gratuit dans l'autocar ; danse au châle devant un cénacle de... « voyants » aux yeux exorbités, etc.

Comme dans les pires *Bijoutiers du clair de lune*, Mlle Bardot continue de compter sur ses complaisances anti-vestimentaires pour se dispenser de jouer la comédie. De film en film, elle est naturellement obligée de forcer la dose, suivant un processus que connaissent bien tous les intoxiqués : les spectateurs en l'occurrence. Ceux-ci peuvent faire confiance, à l'étranger notamment, au label de qualité *Made in France* délivré par la censure française à ce bon film.

A voir Mlle Bardot courir ici pieds nus, crinière léonine lui voilant le visage ; à entendre sa voix sourde, qui semble avoir tant de peine à sortir, il m'est soudain venu une vision, assurément saugrenue : celle de l'admirable Miss Tarzan qu'elle pourrait être, un lambeau de peau de léopard en sautoir. Idée ridicule, car je conviens volontiers que ce lambeau de léopard l'engoncerait trop.

M. L.

M. Jourdain (Louis Seigner), en grand arroi, chapeau à plumes et habit brodé, fait la roue devant l'escalier que Suzanne Lalique dessina pour la Comédie-Française.

EXPOSITIONS

CAILLARD

Le Petit Enfant mexicain (1958)

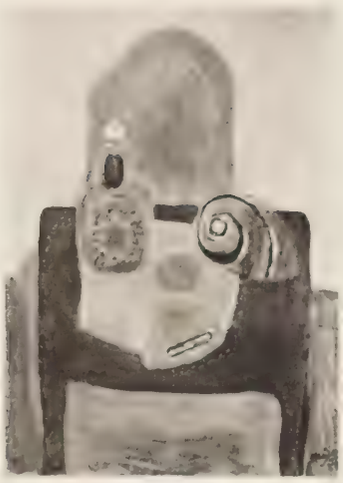
Pour bien montrer leur évolution, Hayden et Caillard ont présenté leurs toiles d'hier et d'aujourd'hui sur deux cimaises différentes.

Afin de permettre aux amateurs de mieux suivre le chemin parcouru par quelques artistes dont l'œuvre est déjà bien mûrie, certaines galeries, sans souci apparent de concurrence commerciale, exposent simultanément les tableaux anciens et récents d'un même peintre. L'idée est bonne. En dépit du dérangement qu'elle cause aux critiques, cette double présentation permet de bien comprendre des recherches depuis longtemps poursuivies. Si, dans certains cas, la confrontation peut être redoutable, elle nous est apparue très intéressante pour Henri Hayden, pionnier un peu oublié de l'École de Paris, et pour Christian Caillard, vedette de la « Réalité poétique ».

Sur sa cimaise de la rue de Miromesnil, Henri Bénézit avait réuni des Hayden dont quelques-uns avaient tout près de quarante ans. Ces tableaux restés très jeunes nous ont rappelé le temps où le Polonais, vers 1915, devint un des partisans du cubisme par instinct, soucieux de reconstruire, d'exalter l'objet-roi, sans imiter l'équipe du Bateau-Lavoir, dont il ignorait les trouvailles. Quelle que soit la beauté des natures mortes ainsi obtenues, Hayden sentit bientôt que cette technique pouvait le reléguer dans une impasse. Il se lança dans des paysages d'abord réalistes, qui, avec les années, allaient devenir de plus en plus subjectifs. Du même peintre, ce sont surtout les récentes visions d'Ile-de-France que, à la galerie d'Argenson, Suillerot a montrées. Il est difficile d'imaginer, devant une telle fraîcheur de palette, l'âge de leur auteur. Celui-ci est pourtant né en 1883. Toute sa vie il a cherché à transposer un arbre dans la structure de la composition sans en faire un objet mort. Il y est enfin parvenu. Il joue sans cesse avec la perspective en renversant les « valeurs » traditionnelles. Chez lui la nature est toujours présente et chaque élément bien à sa place parce que, dans son lyrisme actuel, le cubiste d'autrefois demeure plus ou moins consciemment.

Une station prolongée chez André Bernier, qui a groupé des œuvres de 1932 à 1953, une autre à la galerie Romanet, tapissée de plus de 30 tableaux récents de Caillard, nous ont permis de faire très exactement le point sur un chercheur passionné qui depuis vingt-cinq ans est resté inlassablement fidèle à la transposition picturale des émotions éprouvées devant la nature. Avec quelle joie avons-nous revu ici cette *Martiniquaise*, datée de 1931, que Caillard exposa à Paris à côté de compositions et de figures rapportées d'un premier tour du monde !

Si plusieurs de ses toiles anciennes ont vu le jour sous le même ciel que la *Vahiné au gardénia* de Gauguin, leur interprète a su aimer son grand prédécesseur sans en être le plagiaire. Il se méfia de ce que le « Symbolisme » peut comporter d'arbitraire. Sa *Moïsson marocaine* de 1935-1936 dénote plus de réalisme. Très vite, que ce soit en Corse, à Saint-Tropez ou en Bretagne, sur cette terre de Penmarch où les maisons toutes blanches sont si belles, Caillard, à mesure qu'il crée, cherche à traduire l'exquise poésie que prennent êtres et choses dans la lumière. Ses œuvres récentes : visages d'enfants, natures mortes, paysages du Mexique ou d'Espagne, sont marquées par un impérieux besoin à la fois de simplifier la forme et de monter la couleur. Cette intensité des tons n'est jamais signe de mauvais goût, car l'artiste a le sens de la mesure et ses plus grandes audaces conservent toujours un caractère humain.



Phot. Cauvin.

HAYDEN

Nature morte (1958).

HAYDEN

Nature morte (1917)

CAILLARD

La Martiniquaise (1931).

PAR RENÉ BERTELÉ

QUELQUES CHEFS-D'ŒUVRE AVEC DES CRAYONS DE COULEUR

La galerie du Bateau-Lavoir nous offre une exposition-surprise. Quelle heureuse idée d'avoir vu découvrir ces pages blanches que de grands artistes, un peu à la manière des enfants, pour se détendre de leurs plus durs travaux, ont décorées à l'aide de crayons de couleur! Cette technique a tenté aussi bien Steer, charmant paysagiste, Berthe Morisot, représentant deux Petites Filles dans la campagne, Odilon Redon, amateur de fantastique, Picasso et Miro, inventeurs de formes volontairement « loufoques », Rouault, toujours admirablement religieux dans une Pêche miraculeuse. Le plus attachant de tous demeure pour nous Maurice Utrillo, qui, en quelques traits à peine rehaussés de [illegible], exprime la beauté d'un vieux mur...

OISEAUX, FLEURS ET JARDINS DU JAPON (Galerie Janette Ostier)

Au moment où le joli jardin japonais remporte parmi les visiteurs privilégiés du nouvel Unesco une victoire beaucoup moins discutable que la fresque de Picasso, une fois encore, dans sa galerie de la place des Vosges, Janette Ostier présente un ensemble ravissant de ces maîtres d'Extrême-Orient, du XVII^e^ au XIX^e^ siècle, qui se sont appelés Korin, Nicho-Kouan, Tanyu-Kano, Hokusai, Utamaro, Hiroshige, entre autres, et que nos impressionnistes ont tant aimés. Ces thèmes choisis ont joué un rôle très important dans l'inspiration artistique japonaise et dans certaines légendes qui subsistent encore dans ce pays. L'Aigle de Nicho-Kouan, les Cailles de Hokusai sont d'un réalisme impressionnant. Les fleurs, souvent stylisées, ont un caractère très moderne. De beaux objets, peignes, éventails, boîtes à médecine, écritoires, ajoutent une note vivante à cette manifestation.

SEJAD (Galerie de la Cour d'Ingres)

Il est vraisemblable que, si cet artiste, comme Nicolas de Staël qu'il a bien connu, sans l'imiter, n'avait fait une pause dans l'abstraction, sa reprise de contact avec le monde réel aurait un caractère beaucoup moins audacieux. Très éclectique, il passe avec aisance des violences colorées d'Istanbul ou de Baccalan aux délicatesses grises d'Ile-de-France, en s'arrêtant un instant devant les vertes prairies du Royaume-Uni.

C'est dans la même galerie que J.-C. Beard a présenté ses dernières créations, beaucoup mieux sélectionnées que quand il exposa, pour la première fois, au cercle Volnes. Sa palette s'est enrichie, ses formes se sont assouplies. Il y a dans ses visages, ses personnages de rêve, ses corps humains, ses oiseaux, un [illegible] très attachant.

BERNARD LIGNON (Galerie P. Petridès)

Comme Van Gogh, son père spirituel, Bernard Lignon, marqué par l'ambiance de la Provence, aime d'une pâte riche où les jaunes et les bleus dominent. Si le côté sentimental d'un thème comme le Cyprès atteint sa sensibilité, ce n'est jamais au détriment de la structure, qui demeure chez lui au premier plan.

BERNADETTE DE MEAUX (Gal. St-Placide)

Que ce soit à Prague, récemment, ou à Paris, cette artiste est un dessinateur né qui, représente les mouvements d'un trait dont la force n'exclut pas l'esprit de finesse. Sa peinture, inégale, tantôt un peu [illegible], tantôt heureusement plus chaude, dénote d'indéniables progrès.

R. B.

LIVRES

PAR YVES GANDON

LES PRIX LITTÉRAIRES

Le tumulte dont a été accompagnée l'attribution du Prix Nobel à Boris Pasternak, moins pour l'ensemble de son œuvre que pour son monumental roman, *Le Docteur Jivago* (Gallimard, édit.), a peut-être rendu la critique un peu incertaine sur le jugement à porter sur cet ouvrage qui passe, de toute façon, la commune mesure. Dix-sept parties, six cent quarante-six pages de grand format, voilà qui, au premier chef, appelle autant d'attention que de respect. Pourquoi pense-t-on tout de suite à *Guerre et Paix?* C'est d'abord que le sujet même du livre impose la comparaison. C'est ensuite — on l'a dit à juste titre — qu'il se développe dans un esprit proprement tolstoïen. L'action se déroule de 1913-1914 à 1943. La métamorphose de la Russie tsariste en République socialiste fédérative des Soviets y est relatée avec un foisonnement de détails qui ne concernent nullement les grands premiers rôles de la Révolution d'octobre, mais ceux qui, dans leurs conditions respectives, devaient la subir avec plus ou moins de résignation ou en être les victimes.

Le docteur Jivago, issu d'une riche famille moscovite, polarise en quelque sorte cette immense matière. Autour de lui s'agitent, tous fortement caractérisés, de nombreux personnages que je n'ai pas la place de citer ici. Médecin et poète, il a l'esprit généreux, il ne manque pas de sens social et comprend que le régime autocratique de Nicolas II a fait son temps. Mais la révolution le dépasse. Il n'est plus à sa place dans un monde nouveau qui ne s'imposera que dans les larmes et le sang. Après la guerre de 1914-1918, qu'il a faite comme médecin, il tentera vainement de s'adapter. Il a épousé une femme qu'il aime, Antonia, avec laquelle il gagnera un ancien domaine de sa famille, vers les monts Oural. Capturé par les partisans qui luttent contre l'armée de Koltchak, il vivra longtemps avec eux, s'évadera et, sa famille ayant fui en Europe, connaîtra un second amour avec l'extraordinaire Lara, qu'il devra quitter malgré lui. De retour à Moscou, une troisième femme, Marina, l'aidera à vivre et à mourir.

C'est trahir un livre de cette envergure que d'en faire un résumé aussi sommaire. *Le Docteur Jivago* n'est pas un livre construit selon les canons du roman français. Il va dans toutes les directions, diverge et prolifère comme la vie même. Pasternak évoque puissamment un monde inhumain qui en fera naître un autre. Il ne dissimule pas les atrocités d'un bouleversement dont il entrevoit la grandeur, et s'interroge sur leur nécessité. Il juge et se défend de condamner, dans toute la mesure où la condamnation n'est pas prononcée par les événements mêmes. Il ne veut être qu'un de ces témoins dont la déposition suffit à accabler le prévenu.

Que *le Docteur Jivago* soit un des romans-clefs de notre temps, il n'est pas un lecteur de bonne foi pour le mettre en doute. Le drame y est plus fréquent que l'idylle. Certaines pages — je pense surtout au séjour d'Iouri Andréievitch (alias Jivago) et de son amante Lara à Varykino — n'en sont pas moins parmi les plus chargées de tendresse de la littérature contemporaine. Pasternak ne laisse jamais oublier qu'il est un poète. Il a la fibre, tour à tour, épique, lyrique et intimiste. Je ne vois pas aujourd'hui d'écrivain qui, avec tant de simplicité dans la manière, ait avec une égale maîtrise exactement rempli la mission qu'il s'était assignée.

Du *Docteur Jivago* de Pasternak nous tombons de haut avec *Saint-Germain ou la négociation* (Gallimard, édit.) de Francis Walder, lauréat du prix Goncourt, et l'on est tenté de se demander si les Dix n'ont pas voulu jouer un tour à leur façon aux naïfs lecteurs qui, chaque année, se précipitent de confiance sur le roman ceint de la bande fatidique. Ce n'est pas que l'auteur, colonel et diplomate belge, manque de distinction. Il est même extrêmement distingué. L'argument de son livret — car il ne s'agit guère d'un livre — est simple. En 1570, Henri de Malassise et le baron de Biron, gentilshommes catholiques, négocient la paix de Saint-Germain avec MM. d'Ublé et de Mélynes, gentilshommes huguenots. Il s'agit de mettre fin à la guerre de religion et de concéder à la faction protestante l'occupation de quatre places fortes. Deux cent deux pages, composées en gros caractères, nous relatent tout au long les étapes de cette négociation. Le roi Charles IX, la reine mère Catherine de Médicis et une jolie huguenote, M^lle^ de Mesmes, sont très épisodiquement mêlés aux débats.

Je veux bien que ce divertissement de diplomate soit mené avec une aisance de bon ton, voire une élégante froideur, et cela dans un style compassé, çà et là émaillé de « belgicismes » qui pourraient être simplement des impropriétés de termes. Que *Saint-Germain ou la négociation* puisse être tenu pour un roman où éclate, selon la volonté d'Edmond de Goncourt, « la jeunesse et l'originalité du talent », il est évidemment impossible de l'accorder. Je pense même qu'il n'y a pas là de roman du tout. On a dit que les dispensateurs du prix Goncourt avaient été très embarrassés par la médiocrité de la production romanesque de 1958. Puis-je me permettre de leur signaler deux romans qui, par la jeunesse et l'originalité de leurs auteurs, dépassent de très loin la pâle dissertation du colonel Francis Walder? Les voici : *la Vie de château*, de Jean Fougère, et *une Curieuse solitude*, de Philippe Sollers.

Qui dira pourquoi le jury du prix Théophraste Renaudot a couronné *la Lézarde*? Est-ce un roman? Assurément non, puisque les personnages n'y sont que des fantômes impossibles à appréhender. Un poème? Pas davantage, quoique, çà et là, une image insolite se dégage de l'innommable fatras où se complaît l'auteur, d'origine martiniquaise, M. Édouard Glissant. Une note, publiée au verso de la couverture, nous apprend le sujet du livre. « Dans une île des Antilles, de jeunes révolutionnaires décident de supprimer l'homme chargé de réprimer les soulèvements populaires. » Sans cette explication, je défie bien le lecteur de découvrir les intentions de l'auteur. Et quelle écriture ! Car le style de M. Glissant est aussi confus que son propos. A quoi bon parler de pathos et de galimatias? Les vrais coupables sont ceux qui ont pris la responsabilité de décerner la palme à un livre sur qui Alceste porterait le seul jugement qui convienne. Je les renverrai donc à la scène II du *Misanthrope*. (Le Seuil.)

Le cas de M^me^ Françoise Mallet-Joris, lauréate du prix Femina pour *l'Empire céleste* (René Julliard, éditeur), n'accuse pas moins le caractère néfaste des prix littéraires de fin d'année et leur incidence désastreuse sur le travail des jeunes écrivains. Voilà une romancière de vingt-huit ans à son cinquième volume. Elle avait fait de brillants débuts avec *le Rempart des béguines*, roman au sujet scabreux et qui prêtait à certaines réserves, mais qui donnait de belles promesses. Deux autres ouvrages parus depuis semblaient confirmer cet intéressant début, si l'originalité n'en paraissait pas la qualité principale. Mais on avait, à plusieurs reprises, parlé de Françoise Mallet-Joris à l'occasion du prix Femina. Il fallait, de toute nécessité, que cette lauréate possible apportât encore une fois son petit dernier, bien pomponné, apprêté en temps voulu. Son sujet n'est pas mûr? Elle n'a rien de nouveau à dire? N'importe ! Elle se met fiévreusement à la tâche et vous sert en quelques mois *l'Empire céleste*, le type même du livre gratuit, soufflé, bien plus apte à provoquer le bâillement que l'admiration. Beau titre, mais ce n'est que l'enseigne d'un ancien restaurant chinois. Les personnages, qu'il s'agisse du musicien raté Stéphane Morani ou de sa confidente Martine, une laideron passionnée, de M^me^ Prêtre, la mère proxénète, ou de l'ardente Lou, etc., auraient pu prendre place dans un roman qui donnât l'impression de la vie. Ce ne sont que d'ennuyeux fantoches. Comment en irait-il autrement? *L'Empire céleste* n'est qu'un pensum.

Seize études critiques, toutes écrites sur commande pour servir de préfaces à des réimpressions d'ouvrages plus ou moins classiques, composent *Lecture pour tous* de M^me^ Dominique Aury. Le Grand Prix de la Critique lui a été décerné : c'est une couronne bien placée. De Fénelon à Benjamin Constant, de Chrétien de Troyes à Colette, en passant par Maurice Scève, Proust et la religieuse portugaise, le clavier est vaste. Le talent particulier de Dominique Aury ressortit au mimétisme. Pour comprendre un auteur, elle s'efforce de s'incorporer à lui. C'est la méthode de Sainte-Beuve, mais délivrée de son appareil documentaire. On ne sent pas chez elle le poids de l'érudition qui étouffe tant de commentateurs. Elle possède parfaitement son personnage et n'a plus qu'à le restituer après l'avoir assimilé. Son Chateaubriand, à cet égard, est presque un modèle. Il confine au pastiche. Mais lisez aussi son Fénelon, d'une intelligence aiguë, son Balzac, son Vigny, tous enfin. Le vrai critique est celui dont le jugement sans complaisance donne le goût de la lecture. M^me^ Dominique Aury répond exactement à cette définition. (Gallimard, édit.)

Y. G.

Plaisir de la maison

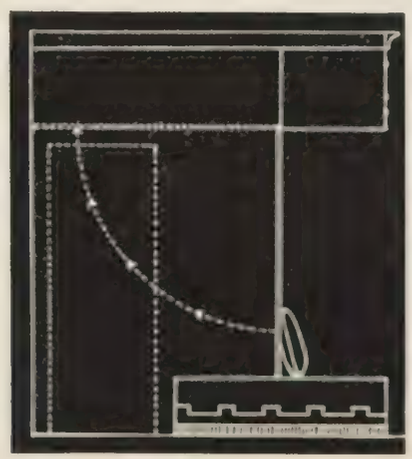
L'alcôve sur mesures

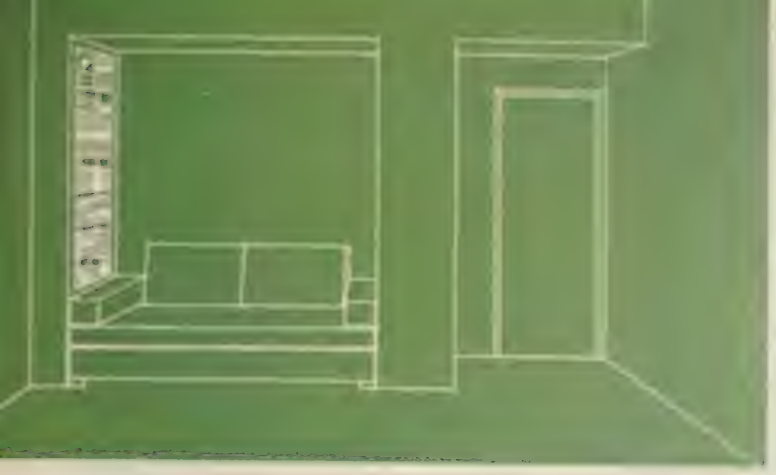
PLAN

Plaisir de la maison

Pour atténuer l'aspect de chambre que donne un divan-lit inclus dans un petit salon, une alcôve a été créée de toutes pièces, sans que l'architecture le nécessite. Un coffrage de bois de 2 m. 10 (largeur de la pièce) sur deux portants de 10 cm d'épaisseur contient : oreillers, couvertures supplémentaires, linge de maison, valises. Un volet scié en trois morceaux égaux tient lieu de portes ; les charnières sont, en réalité, des paumelles posées à plat, passées au noir mat et cirées : elles se détachent sur la peinture blanc mat du bois. L'intérieur de l'alcôve est tapissé d'un papier peint à dessins imitant les veines du bois (Nobilis). Une échelle de fer peint, accrochée à une tringle fixe, permet d'accéder aux placards. Noter que des niches peuvent être prévues dans l'épaisseur des portants pour recevoir lampes, objets usuels, livres ou bibelots. (Alain Demachy, décorateur.)

PLAN N° 2





PLAN N° 1

10 PLANTES

E plus en plus belles et variées, vertes fleuries et de couleurs inattendues les plantes d'appartement sont pour maison un élément vivant de décoration. Si certaines atteignent rapidement un développement maximum exposées sont celles qui grimpent, croissent volume et en beauté, en juste récompense des soins qui leur sont dispensés. Un fleuriste par en nous dit que chacun croit connaître le caoutchouc et le philodendron, la fougère et le cissus. Il est bon néanmoins de répéter les consignes de base bles aussi bien pour les plantes nouvelles que présentons aujourd'hui. Il est inutile de baigner es plantes : l'arrosage, entre le niveau de la terre et haut du pot, est suffisant, si l'on pense (deux fois par mois) à nettoyer les feuilles au moyen d'une éponge humide ou d'un pulvérisateur ; elles peuvent alors respirer. En ce qui concerne la fréquence des arrosages, c'est l'aspect de la terre elle doit être noire et bien homogène — qui est la meilleure indication, car les dimensions de la pièce, ération, le mode de chauffage, etc., produisent tant de cas particuliers. Dépoter les plantes parce qu'elles grandissent est souvent une erreur ; elles poussent alors en racines, au détriment du feuillage. Les plantes d'appartement ayant débuté en serre doivent être traitées comme des plantes de serre ns de soleil direct, mais un maximum de lumière, mais à l'extérieur au-dessous de 20 degrés. Les pires ennemis des plantes sont : l'heure du ménage, se traduit pour elles par un brassage d'air et de poussière ; les courants d'air de portes et les « coulis » de fenêtres ; les coins de pièce, les cheminées et les endroits retirés, qu'on est tenté de leur attribuer, mais la lumière est pauvre. Déplacer une plante le moins possible, lui donner eau, chaleur et lumière en étudiant ses réactions — presque aussi visibles et sensibles que celles d'une bête familière — c'est mettre toutes les chances de conservation de son côté et transformer agréablement l'aspect du salon, de la salle à manger, du vestibule et même de la salle de bains (si celle-ci est suffisamment grande et claire, sa chaleur et son humidité constantes en font une petite serre idéale).

Réussir avec une première plante, c'est vite souhaiter en posséder plusieurs. Viennent alors les compositions : garnir tout le panneau d'une pièce ; installer un bac en longueur devant une baie, animer une cloison à mi-hauteur. Il faudra dans ce cas varier les plantes grimpantes et descendantes, celles qui poussent verticalement et celles qui, au contraire, s'élargissent, en faisant également attention aux accords de tons. Plus simplement, on peut mélanger plusieurs espèces dans une même coupe spacieuse, en veillant toutefois à assortir des variétés qui [illegible] d'une même fréquence d'arrosage. [illegible] la mousse et le gravier de surface décoratifs ; les plantes doivent être régulièrement tournées sur elles-mêmes afin de ne pas recevoir la lumière toujours du même côté. Et elles détestent la fumée du tabac.

1

5

2

6

3

4

7

1. Begonia Rex, fragile, demande beaucoup de chaleur et doit être arrosé un peu chaque jour. - **2. Nidularium,** solide, se développe peu, arrosage deux fois par semaine. - **3. Cissus** grimpant, solide, demande peu de chaleur, se développe rapidement ; de l'eau deux fois par semaine. - **4. Piperonia,** solide, grandit peu, l'arroser une fois par semaine. - **5. Ficus,** très résistant, se développe raisonnablement ; de l'eau deux fois par semaine. - **6. Aralia** (variété), fragile, pousse peu, arroser deux fois par semaine. **7. Cocos,** très résistant, se développe peu, arroser

A LA MODE

1. 2

1. Le living-room d'une maison de campagne (Finlande). - **2.** Fauteuil aux accoudoirs très étudiés, en bois de teck et toile de laine vieux bleu (Danemark). - **3.** Ces couverts à la forme audacieuse sont signés Arne Jacobsen (Danemark). - **4.** L'inox, le grès, le raphia, la porcelaine, la matière plastique et le bois se marient agréablement (Finlande).

L'ART DE VIVRE EN SCANDINAVIE

En visitant l'exposition « Formes scandinaves » du Pavillon de Marsan, le grand public découvre que l'objet de série peut être beau, lorsque la création artisanale est soutenue par une fabrication industrielle assez vaste pour aboutir à un prix de vente abordable.

Très épris de folklore, mais penchés sur les nouveaux problèmes de la vie quotidienne, les artistes scandinaves ont repensé chaque objet usuel de telle façon que la tradition s'adapte au présent et que le fonctionnel ne soit pas synonyme de laideur. C'est au Danemark, vers 1920, à propos du meuble, que le mouvement en faveur d'une production artistique de diffusion courante a été remarqué. Le travail du verre, le tissage, l'orfèvrerie, l'éclairage ont rapidement bénéficié du même souci de renouvellement, étendu d'ailleurs aux quatre pays voisins : Suède, Finlande, Islande et Norvège. L'explication est simple : dans le domaine du décor quotidien et pour être efficace, le créateur doit se montrer polyvalent. Ainsi rien n'est laissé au hasard puisque l'architecte est aussi bien capable de dessiner un lampadaire, un siège, un couvert. On ne saurait dire si Arne Jacobsen est connu au Danemark pour ses hauts buildings ou pour ses tissages. La poignée de porte est signée, de même que le bijou d'or. Et l'industriel scandinave, loin de contrer l'artiste en lui opposant les éternelles difficultés techniques, a su soumettre l'exécution à la création, ce qui satisfait pleinement l'acheteur. De telles méthodes de travail encouragent et mettent en lumière le talent de nombreux artistes indépendants, d'où les mérites et la grande diversité des productions scandinaves dans l'art de la maison. La première impression ressentie devant les objets exposés est d'harmonie (formes et couleurs simples), d'audace et de netteté, de logique aussi, et de grand soin dans la finition. Admirons les tapis, le cuir, les émaux, les tissus (souvent de grosses mailles lâches, tels des filets) et les merveilleux jouets de bois. L'aluminium, l'acier inoxydable, l'émail, haussés au niveau de l'argent, sont travaillés comme tel. Les bois redeviennent naturels, que le vernis avait trop longtemps maquillés. Les lampions s'inspirent du Japon...

3.

4.

Les Français, si sensibles depuis quelques années à la beauté des matières et des formes de l'art populaire — qui de nous, en voyage, ne s'est arrêté longuement devant un potier ou un souffleur de verre au travail ? — seront heureux de savoir que l'exemple est donné et qu'il suffit de le suivre. Comme nous connaissons les peintres et les sculpteurs, nous saurons bientôt les noms des créateurs de formes usuelles qui embellissent notre vie quotidienne. L'utilisateur et le goût auront gagné quand l'industriel français pourra dire comme son confrère scandinave : « La marmite ou le fauteuil, sans signature, ne se vendent pas. »

Pour les gants, boîte étroite, en velours rose [illegible] de moire : à la Boutique Christian Dior, [illegible] avenue Montaigne. **Pour la poudre,** en écaille jaspée [illegible] Morabito, 346, rue Saint-Honoré, 12.500 frs. **Pour les cachets** et médicaments à emporter dans le sac, en argent, chez Jean Deniau, 24, rue Boissy-d'Anglas, de 7.000 à [illegible] frs. **Pour les petits bijoux,** boutons, cigarettes, en écaille montée sur [illegible] et incrustée de [illegible]ème métal, chez Dona [illegible]tta, 22, rue François-I[illegible], de 12.000 à 20.000 frs.

BOITES PRATIQUES, BOITES PRÉCIEUSES

Pour le cake et le pain de mie, en tôle peinte à la main chez De Rotherens, 85, rue de Courcelles, 2.400 frs. **Pour le nécessaire à chaussures,** en bois verni tendu de papier plastifié, chez Art Décor, 54, avenue Victor-Hugo, 11.000 frs. **Pour les jeux de société,** en cuir et couvercle Porcelaine de Paris, chez George Pesle, 18, rue de l'Arcade, 6.000 frs. **Pour le thé,** en copie de porcelaine de Chine, chez Rouard, 34, av. de l'Opéra, 8.900 frs.

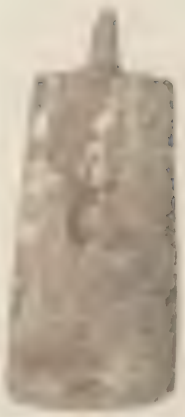
Pour les fards, en opaline décorée monture de bronze ciselé, A la Maison d'Or, 53, rue de Châteaudun, 8.500 frs. **Pour les cigarettes,** en ébène sculptée de Noll, à la Crémaillère, 5, boulevard Malesherbes, 8.000 frs environ. **Pour les bijoux,** en cuir doublé de velours Au Grand Siècle, 420, rue Saint-Honoré, 7.100 frs. (Les bijoux sont de Casty, 3, r. de Castiglione.) **Pour le bridge,** en métal argenté, chez Odiot, 7, pl. de la Madeleine, 13.900 frs garnie de cartes.

fin

Plaisir de la maison

SAVIEZ-VOUS

Quelle est l'origine du rasoir ?



NOTRE CONCOURS TOURISTIQUE 1959

« Trésors et mystères »

RÈGLEMENT

ARTICLE PREMIER. — « Plaisir de France » organise un concours dont les trois épreuves paraîtront dans les numéros de janvier, février et mars 1959. Tous les lecteurs, abonnés ou non, peuvent y prendre part, à l'exception des membres du personnel de la revue et de leurs familles. Un même concurrent peut envoyer plusieurs réponses, mais seule la meilleure sera retenue pour le classement par le jury.

ARTICLE 2. — Les réponses aux différentes épreuves devront être rédigées sur des feuilles spécialement imprimées à cet effet et qui seront encartées dans la revue.

ARTICLE 3. — Chaque question sera affectée d'un nombre de points dont le montant sera porté sur les bulletins-réponses. Le classement final se fera d'après le nombre de points obtenus par les concurrents. Une question subsidiaire départagera s'il y a lieu les ex-aequo.

ARTICLE 4. — Les trois bulletins devront être expédiés en une seule fois à « Plaisir de France » - Service Concours - 13, rue Saint-Georges, Paris IX^{e}. La date limite des envois est fixée, **quel que soit le lieu d'expédition, au 26 mars 1959.** Le cachet de la poste fera foi.

ARTICLE 5. — Le jury, dont fera partie M^{e} Morin, huissier, établira le classement final. Il sera habilité, s'il est nécessaire, à prendre toutes dispositions pour établir un classement en fonction du mérite. Les concurrents par le fait même de leur participation au concours admettent les termes de ce règlement et les décisions du jury. Sauf en cas d'erreur dans le texte d'une question, aucun renseignement ne pourra être donné aux concurrents, soit par lettre, soit par téléphone.

ARTICLE 6. — Un exemplaire de ce règlement, le texte et les solutions du concours sont déposés chez M^{e} Morin, huissier-audiencier près le Tribunal de la Seine.

N. B. — Le concours sera doté de deux cents prix qui sont énumérés au dos du bulletin-réponse.

Ainsi que nous l'avons annoncé dans notre numéro de Noël, et pour répondre au vœu que nous ont exprimé de nombreux lecteurs, nous avons décidé de leur proposer, cette année encore, notre Concours Touristique, le cinquième depuis 1955.

Nous avions un peu hésité à le reprendre, en nous demandant s'il nous serait possible de le renouveler suffisamment et si nous ne risquions pas de provoquer une certaine lassitude parmi les concurrents habituels. Mais les encouragements qui nous sont parvenus de tous les coins de la France, et même de l'étranger, ont dissipé nos scrupules.

La plus belle réussite du précédent concours aura été un mariage célébré le 8 novembre dernier. Philippe de V. et Jeanne R. se sont, en effet, rencontrés et connus en poursuivant les solutions des problèmes à résoudre. De tout cœur, nous nous réjouissons que l'itinéraire de notre concours soit devenu pour eux le chemin du bonheur...

Nous sommes heureux que la formule adoptée continue de passionner les concurrents malgré la difficulté des questions et le long travail de recherches qu'elles nécessitent. Cependant, pour apporter une note de variété, nous avons modifié, cette fois-ci, la présentation des épreuves tout en conservant le même but : distraire nos lecteurs, les documenter et les emmener à la découverte de la France, sujet heureusement inépuisable.

Sous le titre « Trésors et Mystères », c'est au cours d'une conversation entre les membres d'une famille qu'apparaîtront les différentes énigmes. Attention ! Ainsi que vous le verrez, ce ne sont pas toujours des noms de localités qu'il faudra trouver, mais quelquefois ceux d'écrivains, de monuments, de personnages, etc. Il n'est d'ailleurs pas possible de se tromper puisque les numéros — mis entre parenthèses — relatifs à chacune des 40 questions sont placés immédiatement à la suite du mot qu'il faut définir. Que les concurrents lisent soigneusement le texte, car certaines allusions ou remarques apparemment inutiles sont destinées à les aiguiller sur la bonne voie.

Pour cette première épreuve dite « premier épisode », chaque question comptera pour 1 point, ce qui fait au total 40 points. Le règlement ci-contre donne les modalités et les différentes conditions du concours.

Il ne nous reste plus qu'à souhaiter « bonne chance » à tous ceux qui participeront à ce jeu et qui, nous l'espérons, seront encore plus nombreux que les années précédentes.

Deux cents prix viendront récompenser les heureux gagnants et ajouter à la joie qu'ils auront éprouvée en triomphant des obstacles semés au cours des « trois épisodes ».

PLAISIR DE FRANCE

- Concours 1959 - JANVIER

BULLETIN REPONSE N° 1

NOM

ADRESSE

1			11		
2			12		
3			13		
4			14		
5			15		
6			16		
7			17		
8			18		
9			19		
10			20		
11			21		
12			22		
13			23		
14			24		
15			25		
16			26		
17			27		
18			28		
19			29		
20			30		

Voir liste des 200 prix au verso

LISTE DES 200 PRIX

PREMIER PRIX

UN MOBILIER

(valeur 500.000 francs)

à choisir chez un grand Décorateur-Ensemblier

DEUXIÈME PRIX

UN BIJOU

(valeur 200.000 francs)

à choisir chez un Joaillier de la place Vendôme

TROISIÈME PRIX

UN RADIO-ÉLECTROPHONE Haute Fidélité

(valeur 125.000 francs)

QUATRIÈME ET CINQUIÈME PRIX

UN APPAREIL PHOTOGRAPHIQUE

(valeur 60.000 francs)

6e au 10e prix

UNE MONTRE DE MARQUE

(valeur 35.000 francs)

11e au 20e prix

CRISTALLERIE DE LUXE

(valeur 25.000 francs)

21e au 50e prix

MAROQUINERIE DE LUXE

(valeur 10.000 francs)

51e au 100e prix

UN OUVRAGE D'ART

(valeur 5.500 francs)

à choisir dans nos collections sur le Théâtre et la Décoration

101e au 150e prix

UN FLACON DE COGNAC

d'une grande marque

151e au 200e prix

UNE CÉRAMIQUE D'ART

1er ÉPISODE

PERSONNAGES :
Professeur Exupert, de l'Académie de Médecine : son violon d'Ingres est l'archéologie,
Florence, sa femme : éprise de littérature.
Geneviève, leur fille : l'âge de Juliette et la chevelure d'Ophélie ; croit aux fées.
Bernard, leur fils : prépare l'École Centrale ; envisage l'avenir avec réalisme.

Conversation familiale, un soir, chez les Exupert.

BERNARD. - On annonce périodiquement la reprise des opérations de renflouage d'un bateau (1) coulé en Seine le 3 janvier 1790 et qui transportait — disait-on — 2 millions et demi d'or appartenant à Louis XVI, sans compter le trop fameux Collier de la Reine.
PROFESSEUR E. - C'est bien improbable : le Collier a été dépecé et vendu à Londres en pièces détachées.
BERNARD. - En hommage à Fénelon, il eût été piquant de faire appel, pour la reconnaissance de l'épave, à un autre bâtiment (2), ancien dragueur de mines américain, qui a été utilisé par un navigateur ennemi du bruit dans ses sensationnelles croisières. La région regorge d'ailleurs de trésors cachés, et, il n'y a pas bien longtemps, des louveteaux découvraient cinq cents louis d'or dans les ruines de Saint-Wandrille.
GENEVIÈVE. - N'est-ce pas pour retrouver de problématiques pièces d'or frappées par un ministre peu avant sa disgrâce qu'on a bouleversé de fond en comble un vieux château (3) ?
FLORENCE. - Ce nom évoque pour moi, avec le souvenir du ministre en question, celui d'*Artémise*.
PROFESSEUR E. - Naturellement, on n'a rien trouvé. Je reste persuadé que la véritable richesse de cette demeure est sa magnifique charpente. Un monument romain (4) passait, lui, pour recéler, dans ses soubassements, le trésor de la Cité. Un certain Carmagnole y promena sans succès sa baguette divinatoire. Pris en flagrant délit d'excavations, les Augustins prétendirent qu'ils cherchaient des antiquailles.
FLORENCE. - Les plus authentiques trésors de la France ne sont-ils pas ses monuments eux-mêmes et les innombrables œuvres d'art qu'ils renferment ?
PROFESSEUR E. - Sans doute. Un simple bourg (5) offre à l'admiration, dans une église fortifiée dont Viollet-le-Duc a accentué le caractère défensif, trente-six stalles sculptées et le reliquaire de saint Cérats.
FLORENCE. - N'avons-nous pas visité une localité (6) qui vénérait — ô combien ! — la tête de saint Theudère ?
GENEVIÈVE. - Dans l'ancienne abbaye bénédictine d'un chef-lieu de canton (7), une eau limpide autant que mystérieuse sourd du sarcophage en marbre blanc des saints Abdon et Sennen, dit la « sainte tombe ».
PROFESSEUR E. - Souvent ces richesses ont été impitoyablement anéanties. Une commune (8) garde le nom d'une vaste cité entièrement rasée par ordre de Charles-Quint. Le « Grand Dieu » qui ornait le portail de sa cathédrale a été transporté dans une ville voisine, où, posé à même le sol d'une nef, sa perspective paraît déformée.
GENEVIÈVE. - Qui dit trésor dit aussi pierres précieuses. La malédiction qui pèse sur certaines m'a toujours passionnée.
PROFESSEUR E. - C'est un fait qu'il arrive à ces joyaux d'extravagantes aventures. Une pierre précieuse (9), dérobée en 1926, fut retrouvée dans une pomme par la femme de chambre, curieuse autant que gourmande, d'un hôtel du boulevard de Strasbourg.
BERNARD. - Cachette inattendue ! Il en est de plus classiques. Dans les souterrains d'une forteresse féodale (10) se trouveraient d'importantes quantités de métaux plus ou moins précieux.
FLORENCE. - Il y a du Poulain dans ce castel !
GENEVIÈVE. - Mais j'ai entendu dire que ces galeries obscures sont gardées par d'épouvantables démons et qu'on ne peut y accéder qu'une fois l'an, au cours de la messe de minuit.
BERNARD. - A vous de risquer l'aventure, et bonne chance !
PROFESSEUR E. - Quel château n'a pas son trésor ? En tout cas, l'un d'eux a vu le sien, constitué principalement par d'admirables groupes sculptés — une *Pietà* et une *Mise au Tombeau* — émigrer en Amérique. L'histoire dit que, sous ses murs, un personnage (11) subit un supplice renouvelé de celui de Brunehaut.
FLORENCE. - Les Américains raffolent, certes, de toutes les formes d'art français. Un autre édifice (12), élevé à la fin du XVIIIe siècle et malheureusement incendié en 1944, aurait servi de modèle à la Maison-Blanche.
PROFESSEUR E. - Il est vrai que la ressemblance est des plus curieuses.
BERNARD. - Revenons à nos trésors. Le hasard aidant, on peut en voir, sinon se les approprier à coup sûr, dans une agglomération (13) qu'on a définie non sans amertume : « Rouge perd, Noir perd, Blanc gagne sur tous les tableaux. »
GENEVIÈVE. - Quelle drôle de palette ! L'une de ces couleurs me fait penser à une pittoresque localité (14) qui est par elle-même un trésor. On ne peut, en dépit de son nom, l'étiqueter « extrême gauche ». C'est au contraire la vieille France qui revit dans ses vieux logis : manoir de Vassinhac, castel de Maussac, etc.
BERNARD. - J'évoquerai plus matériellement ce vignoble célèbre auquel un colonel (15), plus tard général, en route pour l'Armée du Rhin, fit rendre les honneurs par ses troupes.
FLORENCE. - Je constate que tu profites quand même de ton cours de littérature. Cette couleur me rappelle à moi l'admirable cathédrale qu'un homme politique (16) a dépeinte d'une plume impressionniste : « Il y a, entre sa couleur de brique et les rayons jaunissants ou pourpres du soir, de merveilleuses harmonies. L'édifice semble s'incorporer la lumière qui revêt sa majesté pesante de légèreté et de douceur. »
PROFESSEUR E. - Puisque nous sommes sur le chapitre des édifices religieux, je ne connais rien de plus extraordinaire qu'une autre cathédrale qui est en même temps basilique (17). Son trésor le plus fabuleux consiste en une pierre phonolithique, sans doute radioactive, sur laquelle, dès les temps druidiques, s'allongeaient les malades afin de recouvrer la santé. Christianisée, cette dalle est aujourd'hui enchâssée dans le marchepied d'un autel, sous le porche principal de l'insigne monument.
BERNARD. - Cette « Pierre des fièvres » s'apparente étrangement à la « Pierre-Dieu » qu'un gentleman peu scrupuleux rendit à la lumière du jour, après des siècles, par un tour de passe-passe bien à lui. Je ne sais plus dans quel livre (18) j'ai lu cette histoire.
PROFESSEUR E. - Le titre me fait penser à ces *Danses macabres*, autrefois plus nombreuses en France. On connaît celle de La Chaise-Dieu, qui malheureusement s'altère. Celle d'une modeste chapelle (19) développe encore, tout le long des murs de la nef, un saisissant défilé de trente-cinq figures plus ou moins intactes. Il y en avait quarante-sept autrefois.
GENEVIÈVE. - Moins connue encore, la *Danse macabre* d'un chef-lieu de canton (20) n'en est pas moins sautillante, avec ses damoiseaux et ses dames en robes du XVe siècle sur lesquels la mort dirige ses flèches. Elle s'accompagne d'un texte qui la commente.
FLORENCE. - Puisque la conversation a l'air de dévier vers l'au-delà, savez-vous qu'on a authentifié, dans un couvent d'une ville (21), le crâne d'un écrivain dont la mort survint, au cours d'un de ses nombreux déplacements, au XVIIe siècle ?
PROFESSEUR E. - Par une association d'idées que vous pourrez juger absolument naturelle, je pense à un autre écrivain, plus remuant encore, qui rédigea son « art d'aimer » sur les murs de la tour dorée de son château (22).
FLORENCE. - Je vois. Parmi les effigies des belles dont il conservait le souvenir nostalgique se trouve le portrait de celle qu'il disait « la plus belle femme de son temps, mais moins fameuse pour sa beauté que pour l'usage qu'elle en fit ».
GENEVIÈVE. - C'était sans doute, en ce siècle, la mode d'orner sa demeure d'une galerie de tableaux assortis de sentences ou de devises. Dans une commune (23), un château comprend ainsi trois cent soixante-trois portraits des contemporains les plus célèbres des rois de France, de Philippe VI à Louis XIII.
FLORENCE. - Voilà qui nous ramène aux trésors d'art. Vous parliez tout à l'heure d'une cathédrale bâtie, pour ainsi dire, sur une dalle radioactive. Une autre église, qui semble isolée au milieu de la campagne, renferme un puits miraculeux dont un écrivain (24) a dit : « Ce puits a produit cette église comme un oignon produit une tulipe. »
PROFESSEUR E. - C'était sans doute un « puits de construction », utilisé par les maçons.
GENEVIÈVE. - Je préfère la légende, même inexacte.
PROFESSEUR E. - Connaissez-vous un vallon où, sur 7 kilomètres, s'allonge une bien curieuse bourgade (25) ?
FLORENCE. - Je n'en vois pas le rapport avec notre église-oignon.
PROFESSEUR E. - Prends une carte ! Une colonie helvétique passe pour s'être fixée dans ce vallon, y introduisant son parler et ses coutumes.
FLORENCE. - Cette fantaisie ethnographique me remet en mémoire une autre région où l'un de nos plus grands prosateurs situe sa fameuse abbaye. Ce sont des Maures rescapés de la bataille de Poitiers qui auraient peuplé ce pays, dont les autochtones ont encore, de nos jours, la peau foncée et les cheveux crépus.
GENEVIÈVE. - N'existe-t-il pas aux « marches » de cette curieuse région une localité (26) qui possède un château dont Perrault se serait souvenu pour tracer le cadre de l'un de ses contes ?
FLORENCE. - Nous abordons cette fois un domaine plus littéraire. Je vous avouerai que j'ai une certaine prédilection pour une ville, non pas tant à cause de ce farfelu qui y possédait tout en triple, mais parce que c'est là que vit un écrivain (27) dont le nom évoque un Père.
PROFESSEUR E. - Je m'étais figuré — je ne sais pourquoi — que cet auteur avait un côté régional, folklorique pour tout dire, comme ces

Se trouve dans la localité 31.

deux géants nègres appelés par leurs prénoms (28), qu'on promène cérémonieusement dans la ville où les dames auraient pu mériter un prix Nobel, s'il avait existé.

GENEVIÈVE. - Quelle curieuse comparaison !

PROFESSEUR E. - Le folklore n'est jamais à dédaigner.

BERNARD. - Ni l'art de ces naïfs, de ces « primitifs » populaires dont le douanier Rousseau est le modèle. En architecture, son homologue est un simple facteur rural (29) qui passa trente-quatre années de sa vie à amasser, un par un, des cailloux destinés à l'édification de son « palais idéal ».

PROFESSEUR E. - Changeons de région, et, des manifestations touchantes des cœurs simples, passons à un art plus élaboré. Voici les photographies de trois statues. Elles ont été prises dans trois localités différentes (30, 31, 32).

Se trouve dans la localité 32

BERNARD. - Je pourrais dire, en bon mathématicien, qu'on pourrait construire un triangle dont ces localités seraient les sommets et dont deux des côtés auraient respectivement à vol d'oiseau, environ, 80 et 74 kilomètres.

GENEVIÈVE. - Connaît-on les auteurs de ces chefs-d'œuvre ?

PROFESSEUR E. - Non, il s'agit vraisemblablement d'ateliers locaux qui ont laissé des ensembles impressionnants, mais anonymes.

BERNARD. - L'énigme me paraît quand même moins indéchiffrable que celle de la découverte, en 1946, du squelette prétendu de Louis XVII dans la chambre secrète d'un monument (33) d'une ville du Midi.

FLORENCE. - C'est en démurant une fenêtre qu'on fit, n'est-ce pas, cette émouvante trouvaille ?

PROFESSEUR E. - Oui, mais le squelette, rendu à l'air libre, tomba en poussière. Le mystère du Temple demeure entier. Je pense à ce jacobin, ancien procureur impérial, qui fut égorgé dans une capitale de province, dans le logis d'un sinistre couple (34). C'était peut-être un crime politique camouflé, la victime détenant, semble-t-il, les preuves de la survie, hors de la prison du Temple, de l'enfant royal.

BERNARD. - Il n'a pas été possible non plus de percer le mystère d'un lac qui forme la principale attraction d'une grotte (35). Des scouts spéléologues s'y sont employés. Ils n'ont retrouvé que les bougeoirs ayant appartenu à des touristes dont la barque chavira en 1919. Un célèbre chef de bande aurait entreposé dans cette caverne le produit de ses rapines.

GENEVIÈVE. - Moins impur me paraît le trésor que les « Parfaits » cachèrent avant leur reddition, dans les souterrains d'un château fort (36) juché sur un « pog » vertigineux.

PROFESSEUR E. - Ce trésor était peut-être le Saint-Graal, ou encore un manuscrit secret, attribué à saint Jean, sorte de cinquième Évangile. Son pouvoir serait tel qu'à sa lecture toute haine, toute colère disparaîtraient du cœur des hommes.

BERNARD. - Ils en auraient furieusement besoin à l'heure présente !

FLORENCE. - Ces « burgs » fantomatiques, embrumés de légendes, sont généralement truffés de cachettes. Un manoir (37) — il n'a qu'un rapport fortuit avec la forteresse précédente — renfermait un caveau qui aurait servi d'abri à un cruel baron. Une jeune femme, disparue le jour de ses noces au cours d'une partie de cache-cache, fut retrouvée quelque trente ans plus tard, momifiée, dans ce réduit d'où elle n'avait pas pu sortir et qui avait échappé, sur le moment, aux recherches.

GENEVIÈVE. - Pitoyable héroïne !

PROFESSEUR E. - Des ombres tragiques hantent certaines ruines. L'un des derniers concours de *Plaisir de France* évoquait Françoise de Chateaubriant, qui plut à François Ier, mais déplut à son mari. Celui-ci finit par la faire assassiner. Au siècle suivant, une marquise était exécutée, par intérêt, après que ses deux beaux-frères lui eurent donné à choisir entre l'épée et le poison. Son portrait, en sainte Roseline, se trouve au musée de l'hospice d'une localité (38) proche d'une grande ville.

FLORENCE. - Gloriande d'Arpajon, autre martyre de la jalousie, fut saignée aux quatre membres et transportée pour y mourir dans son château, dont les ruines impressionnantes dominent un chef-lieu de canton (39).

GENEVIÈVE. - Roseline, Gloriande, quels suaves prénoms et qui sembleraient appeler la douceur de vivre !

FLORENCE. - La seconde épouse de Louis d'Arpajon se prénommait elle-même Simiane.

PROFESSEUR E. - Inès est aussi un joli nom.

FLORENCE. - Il me rappelle un drame historique dont un écrivain contemporain a tiré une pièce. La reine qui portait ce prénom fut la victime de conseillers vindicatifs qui profitèrent de l'absence de son mari pour la faire mourir. La vengeance de ce dernier fut terrible.

PROFESSEUR E. - Du moins les époux infortunés sont-ils unis dans la mort. Leurs tombeaux se font vis-à-vis dans un monastère (40). Mais ici nous quittons le territoire national.

GENEVIÈVE. - Nous pouvons nous le permettre, tant est touchante la légende qui veut que, le jour du Jugement dernier, Inès et Pedro se dresseront sur leurs pieds et échangeront l'un vers l'autre leur premier regard.

BERNARD. - Arrêtons-nous là. Je vais rêver cette nuit de trésors, de légendes et de fantômes.

GENEVIÈVE. - Pour un futur constructeur de spoutniks et de vanguards, ce serait peu indiqué.

L'ALBUM DE MON PÈRE

Janvier 1909. — Chaque année marque un pas vers le progrès : aviation, marine profitent des découvertes de la science. Mais le sol sur lequel nous vivons reste inchangé... Il continue de trembler et de détruire. L'homme n'a rien trouvé pour s'opposer au déchaînement des éléments et à la disparition des êtres.

Une torpille radio-automatique vient d'être inventée par l'ingénieur Gabet. Cet extraordinaire engin, qui se compose d'un corps immergé contenant l'explosif et d'un flotteur, peut être dirigé au moyen des ondes de télégraphie sans fil ; des signaux automatiques agissent sur les organes électriques de la torpille pour en modifier la direction ou la vitesse et la conduire vers l'ennemi. Quelle flotte résistera à une telle arme ? (Le Monde Illustré.)

Le premier Salon de l'aéronautique s'est tenu au Grand Palais des Champs-Élysées. On aperçoit en haut de l'escalier l'aéroplane Farman, à gauche, le « Gastambide » dominant l'appareil de Wright, au premier plan, le Blériot au centre, l' « avion » d'Ader à droite, suspendus la « Demoiselle » de Santos Dumont et le dirigeable « Ville-de-Bordeaux » (L'Illustration.)

Messine vient d'être détruite par un tremblement de terre.

Constant Cornuché est mort

ENTREPRISES AYANT PARTICIPÉ A LA CONSTRUCTION DE

Participation des entreprises, figurant dans cette double page, à la construction de l'immeuble.

ALUMINEX : menuiserie métallique des façades
BOMBOIS : menuiserie générale
CROQUET : tout l'équipement électrique
FRANCOVER : toute la miroiterie façades et intérieur
GRIESSER : stores vénitiens « Solomatic »
JANOYER : parquets-mosaïques, palissandre et chêne
MARIAUD : dallages et escalier principal en marbre
PARIS-RUBBER : revêtements des sols et escaliers
POLIDOR : chauffage par convection
ROBIN : chauffage par les plafonds, système « Frenger »
Sté DES MINES DE BITUME & D'ASPHALTE DU CENTRE : étanchéité par revêtements asphalte des terrasses et d'une cuisine.

COMPAGNIE FRANÇAISE DU VERRE

MIROITIER - VERRIER - PILOTE
141, rue La Fayette, Paris-10e - TRU. : 70-06 et 78-11

ACTIVITÉS DANS TOUTE LA MÉTROPOLE ET LA COMMUNAUTÉ FRANÇAISE

Principales réalisations dans la Section Grands Travaux : MARCOULES, et à PARIS : UNESCO, CAISSE CENTRALE DE RÉASSURANCE GRANDE MAISON DE BLANC, etc.

MIROITERIE D'ART à NICE, Usine de l'Ariane

FORMULE NOUVELLE... SOLUTION MODERNE !
POUR APPARTEMENTS ET VILLAS
POUR BUREAUX ET USINES
Solomatic
STORES VÉNITIENS
VOLETS ROULANTS A LAMES ORIENTABLES
GRIESSER & Cie
SIÈGE SOCIAL - DIRECTION - USINE
10, Avenue Ste-Marguerite - NICE
BUREAU DE PARIS : 72, BOULEVARD HAUSSMANN - TEL. : EUR. 54-14

PIERRE TAILLEE - RAVALEMENT
SPECIALITE DE MARBRERIE
DALLAGES ET REVÊTEMENTS MURAUX
A. MARIAUD

PARIS-RUBBER
ENTREPRISE SPÉCIALISÉE
POUR TOUS REVÊTEMENTS
DE SOLS, ESCALIERS ET MURS
111, rue Lemercier, Paris-17e — MAR. 32-79

POLIDOR MARCEL
Ingénieur A. et M.
CHAUFFAGES TOUS SYSTÈMES
VENTILATION
35, rue Marcadet, Paris-XVIIIe
MON. 13-86

SOUS LE SIGNE DE LA QUALITÉ
PARQUETS CLASSIQUES - MOSAIQUES en PANNEAUX
RESTAURATION ET REPRODUCTION de parquets ANCIENS
PARQUETS JANOYER
31, boulevard Saint-Germain - Paris-5e
ODEon 66-40

CHAUFFAGE VENTILATION
plafonds thermo-acoustiques FRENGER
GASTON ROBIN & Cie
5, 7, rue Jacques-Cartier, PARIS-18e
MAR. 09-37, 10-41

Etanchéité
Dallages
Revêtements de sol
Voirie
Terrains de jeux

S. A. DES MINES DE BITUME
ET D'ASPHALTE DU CENTRE

191, Rue d'Alésia • Paris 14e • Vau. 28-90

SMAC

MURS ÉCRANS
Wallspan

•

MENUISERIES MÉTALLIQUES
VITRAGES SANS MASTIC
EN
ALLIAGE LÉGER

CLOISONS MÉTALLIQUES
AMOVIBLES

ALUMINEX
CHAMEBEL

ENTREPRISE GÉNÉRALE D'ÉLECTRICITÉ

•

ÉCLAIRAGE
•
CHAUFFAGE
•
FORCE MOTRICE
•
HAUTE ET BASSE
TENSION

•

L. CROQUET & Cie

2 Bd. Rue du Saint-Gothard - Paris 14e

SABI

A. BOMBOIS & Cie

SCIERIE ET ATELIERS DU BOIS

NOS INFORMATIONS

Légion d'honneur.

Nous apprenons avec plaisir la promotion au grade d'officier de la Légion d'honneur de M. André Boulle, directeur-gérant des Fermetures F. M. B. à Vendôme. Auteur de l'ouvrage *Ces Messieurs de l'Industrie*, que nous avions signalé lors de sa publication, M. Boulle est président du Comité d'Expansion économique du Loir-et-Cher. L'activité qu'il a déployée dans ses fonctions a valu à son département l'Oscar 1957 de l'Expansion Régionale.

Un anniversaire.

A l'occasion du 130e anniversaire de la Société Mercier Frères, décorateur, son président-directeur général, M. André Mercier, a donné une réception dans son vaste immeuble du faubourg Saint-Antoine. Il y a présenté aux nombreuses personnalités invitées les meubles qu'il a édités pour l'Exposition Internationale de Bruxelles, un nouveau rayon d'ensembles modernes ainsi que quelques meubles exécutés en 1828 par Claude Mercier, fondateur de la maison.

Avenue de l'Opéra.

Le joaillier Sterlé a offert un cocktail dans ses salons à la fin de novembre dernier à ses clients et amis ainsi qu'aux membres de la presse. A cette occasion, il avait exposé ses dernières créations : colliers, bracelets, clips, minaudières et, en outre, une crèche originale où les personnages sont composés de brillants.

Un nouveau magasin.

Au 163 du boulevard Haussmann, un orfèvre, M. Buchweiller, a ouvert un nouveau magasin inauguré au cours d'un élégant cocktail.

Dans un cadre sobre mais raffiné sont présentées et mises en valeur aussi bien des pièces somptueuses d'orfèvrerie classiques que de séduisantes futilités créées pour le décor moderne. Un bel escalier de marbre qui prend naissance au fond du magasin conduit aux « appartements d'exposition », où les visiteurs passent successivement dans un bureau, une salle à manger, un boudoir et une chambre. Ils peuvent ainsi choisir les objets qu'ils recherchent dans la pièce même à laquelle ils sont destinés.

Une réalisation en cristal de Saint-Louis.

La photographie ci-dessous représente la Croix de Lorraine réalisée par les Cristalleries de Saint-Louis et qui a été offerte par le général de Gaulle à Sir Winston Churchill.

Phot. Roger SEGUI

La " Souveraine " de Mido.

Mlle Luz Marina Zuluaga, Miss Univers 1959, maquillée par Max Factor, Hollywood, a reçu de Mido et de ses représentants en Colombie, MM. Glauser, la montre joaillerie « Souveraine ». Cette montre-bijou en platine, ornée de soixante-douze brillants, est pourvue des derniers perfectionnements de la technique.

Les diplômes " Prestige de la France ".

Ces diplômes créés pour récompenser les villes, les sociétés ou les personnalités qui ont contribué au rayonnement et au prestige de la France ont été remis à la fin de 1958 :

Par M. Raymond Rodel, président du Comité de Prestige et de Propagande nationale, au président-directeur de la Maison J. Calvet et Cie à Bordeaux. Cette dernière est également établie à Beaune, où elle possède de vastes caves construites dans les anciens fossés et bastions de la ville. Il existe aussi une filiale à Cognac, ainsi qu'une succursale à Buenos-Aires.

Par M. Villat, représentant M. Ramonet, ministre de l'Industrie et du Commerce, à la grande chocolaterie « La Marquise de Sévigné ». Au cours de la cérémonie, M. René Manaut, ancien ministre, président-directeur de la Société, évoqua en termes émus la grande figure de M. Auguste Rouzaud, qui sut s'improviser chocolatier à la fin du siècle dernier, et celle de sa femme, que ses familiers appelaient « la Marquise ». C'est à elle d'abord que, par un curieux hasard, Edmond Rostand avait inspiré l'enseigne devenue célèbre de « La Marquise de Sévigné ».

Dans l'Edition.

Avec l'ouvrage que vient de publier le commandant Jeanneret : *Pages de Gloire des Chasseurs*, est contée l'histoire de bataillons comptant parmi les plus prestigieux de notre armée. Depuis le 4 mai 1841, date à laquelle ils reçurent leur premier drapeau, les chasseurs ont participé à tous les grands combats : Isly, Sidi-Brahim, Magenta, Solferino, le Mexique, 1870, le Maroc, les deux guerres, l'Indochine. Présenté par le colonel Kugler, ce livre comporte 20 illustrations en couleurs d'Edmond Lajoux. (Société Nouvelle des Éditions Valmont.)

Arthème Fayard publie le premier volume d'une nouvelle collection : « Voici la France », destinée à montrer dans tous les domaines les résultats du dynamisme et de la vitalité des Français. Cet ouvrage, illustré d'une centaine de photographies, s'intitule : *le Film de l'Automobile*. Il est signé de Jean-Pierre Peugeot.

CHINTZ ET TOILE ÉDITÉ PAR SUZANNE FONTAN S.A
PAPIER PEINT ÉDITÉ PAR NOBILIS
CHEZ TOUS LES DÉCORATEURS DE CLASSE
ET 29, RUE BONAPARTE, PARIS-VI^e^ [illegible]

ANTIQUITÉS

CAILLAT

OPE. 53-32

MAPLE DECORATION

AMEUBLEMENT

5, Rue Boudreau, PARIS-9^e^

CATALOGUE sur demande

DISQUES DE JAZZ ET DE VARIÉTÉS

Le récital des Frères Jacques — justement loués par un public et une presse unanimes — a brusquement mis en lumière deux très jeunes auteurs de chansons. Ricet-Barrier et Serge Gainsbourg n'ont pas trente ans. L'un tient à la fois de l'ange et du gavroche, l'autre est Slave et imbibé d'humour noir ; tous deux ont bien du talent et rafraîchissent des thèmes éternels qui sous leur plume s'agrémentent de mille aspects nouveaux. En même temps que l'enregistrement du spectacle *Frères Jacques* à la Comédie des Champs-Élysées, Philips sort un disque 33 tours de *Ricet-Barrier* (avec Dolly 25 et le Crieur de journaux) et *Du chant à la une* de Gainsbourg, accompagné par l'excellent orchestre d'Alain Goraguer. Mais Gainsbourg n'est pas seul à chanter ses œuvres : Michèle Arnaud lui prend *la Recette de l'amour fou* (Ducretet-Thomson) et Simone Bartel *Douze balles dans la peau* (B. A. M.), Simone Bartel qui sait fort bien choisir ses auteurs puisqu'elle s'adresse tantôt à Paul Fort, tantôt à Albert Vidalie.

Yves Montand chanteur, mime, danseur, metteur en scène, jongleur ne donne au disque qui contient la totalité de son tour de chant au Théâtre de l'Étoile (Philips) qu'une partie de son talent, et c'est bien dommage. Pour qui a assisté au spectacle, il est facile de superposer au disque la présence de l'artiste ; dans le cas contraire, la voix seule dira-t-elle toute l'émotion du « Carrosse » (de Mireille) et d' « Un garçon dansait », l'humour noir du « Chat de la Voisine » et de « Sir Godfrey », le charme de la valse de Prévert ? Accompagnement parfait de l'orchestre Bob Castella (sans Henri Crolla, hélas !) Regrettons une fois encore l'abondance injustifiée des titres de Francis Lemarque au programme, de loin les moins bons, dans un ensemble étonnant. *Léo Ferré* qui chante à la Villa d'Este vient d'enregistrer (chez Odéon) dix chansons, dont huit nouvelles. Si *Brassens*, très applaudi à l'Olympia dans un tour de chant entièrement neuf (enregistré chez Philips), est indiscutablement le meilleur interprète de ses propres œuvres, il n'en est pas de même de *Guy Béart*, dont la voix sourde et la diction inégale rendent difficiles à suivre certaines phrases poétiques. L'orchestre Freddy Balta s'amuse, un peu trop même. C'est dommage ; « Vous », « Poste restante » et « les Éléphants » valent mieux que cela (Philips). Un parolier-musicien aussi attachant ne peut-il trouver une joie suffisante à composer ? Si personne ne chante Brassens, ou si peu, Patachou, Cora Vaucaire et Gréco — pour ne citer qu'elles — interprètent parfaitement Guy Béart. Ceci ne s'applique toutefois qu'au disque, car sur la scène de Bobino et des Trois Baudets, Guy Béart se montre tout différent : mordant et gai ; sa jeunesse et son entrain sont tels, et sa sincérité, que l'on est conquis. Faisons confiance au prochain enregistrement.

En attendant leur venue en France, voici trois chanteuses de langue américaine (chez R. C. A.) : *Abbe Lane*, l'ancienne partenaire de Xavier Cugat ; *Lena Horne au Waldorf Astoria* (nous l'avons vue en 1956 à Paris) et *Eartha Kitt*, inimitable dans les blues et certains negro spirituals.

On dansera, pour les fêtes, avec *Jusqu'à l'aube*, un disque de surprise-partie (de Fontana). Les très jeunes apprécieront la nouvelle collection *Jump*, disque de poche, souple, léger et lavable (!) qui ne tient pas plus de place qu'une enveloppe avion et vaut seulement deux cents francs. C'est *Diana* qui a eu les honneurs du premier 45 tours simple (édité par Eurodisc). Les fanatiques du jazz ont à choisir parmi de nombreux titres, dont trois à ne pas laisser passer : *Johny Hodges*, le saxo-alto le plus romantique qui soit (collection « Géants du Jazz », de Fontana) ; *l'Immortel Charlie Parker*, une réédition de ses meilleurs disques 78 tours enregistrés entre 1945 et 1947 avec souvent plusieurs versions d'un même thème et des solos improvisés (Savoy) ; enfin, *Rhythm and Blues*, la joie et la jeunesse avec The Blazers, une équipe au dynamisme imbattable (Fontana). Le folklore est brillamment représenté ce mois par *Chiquita Serrano et son ensemble cubain, 2e série* (B. A. M.). Le premier disque, dont nous avions signalé ici l'intérêt et la qualité, reproduisait des chansons et danses anciennes. Le second offre des rythmes et chants actuels, dans lesquels les connaisseurs retrouveront sans mal les thèmes et instruments à percussion particuliers à la musique cubaine non frelatée par le music-hall et l'influence américaine.

Parmi les inévitables disques pour enfants (quelle marque n'a pas demandé à un François Périer de lire une fable de La Fontaine ?), citons quelques titres qui font surface : les *Noëls de France* enregistrés avec beaucoup de simplicité par l'ensemble vocal J.-P. Kreder sous une luxueuse pochette imitant un vitrail (Fontana) ; *la Sainte Jeanne d'Arc*, interprétée par Simone Renant, texte de Mgr Villepelet (Decca) ; *l'Ile au Trésor* de Stevenson (collection livre-disque de Philips) : noter que certains passages sont très impressionnants. Enfin, une excellente *Bernadette de Lourdes*, réalisée par Jacques Tournier (chez R. C. A.). La collection livre-disque (Philips) s'enrichit de deux bons titres : *Robert Lamoureux raconte...* et *Piccolo Saxo* (3e volume). Dans le même esprit, les Éditions du Père Castor font équipe avec Ducretet-Thomson pour donner l'histoire de l'ours *Michka*. Et les Éditions de la Boîte à Musique demandent aux ateliers d'enfants des Arts Décoratifs et de l'Académie du Jeudi les dessins des pochettes, très gaies, de *Jacques Douai chante pour les enfants* (vol. 2) et *Alice au Pays des Merveilles ;* à noter : la musique qui illustre le conte de Lewis Carrol est due à un garçon de onze ans. Ce sont donc les enfants qui s'adressent aux enfants.

ANNE FOURNY.

NOS INFORMATIONS *(SUITE)*

Addition au numéro de Novembre.

Dans notre numéro de novembre, au cours de l'article consacré aux chambres d'enfants, nous avons omis de préciser que celle qui est présentée à la page 53, sous le numéro 19, a été décorée par Charron (Groupe 4).

" La Clé ", film du bonheur.

Pendant l'exclusivité du film *la Clé*, chaque spectateur recevait une clé Bricard qu'il devait conserver et avec laquelle il pouvait gagner un appartement de 5 millions de francs. A la fin de l'exclusivité, Radio-Luxembourg, chargé de faire connaître le sujet du concours, a proposé aux spectateurs-auditeurs une seule question : « Si vous étiez producteur de films, quel titre autre que *la Clé* auriez-vous donné à cette réalisation ? » C'est Mlle Conicella, vingt-huit ans, sténodactylographe, qui a gagné l'appartement avec le titre *la Mort à la clé*. C'est dans les salons de son musée que M. Bricard, directeur général des Serrures Bricard, et M. Heud, directeur de l'O. S. A. P., ont remis à la gagnante, au cours d'une réception, les titres de propriété et la clé de l'appartement.

Quand " Inaltera " expose.

La décoration murale est un art au même titre que la « haute couture » et, comme cette dernière, dépendant de la mode. Inaltera, fabricant de papiers peints plastifiés, l'a si bien compris qu'il avait, l'an dernier, invité les artistes contemporains ayant des idées sur la décoration murale à participer à un concours sous l'égide de la Société d'Encouragement à l'Art et à l'Industrie ; après avoir sélectionné leurs projets et retenu les dix premiers, il les fit exécuter et les inclut dans sa production de l'année 1958.

Ce sont ces dessins primés et leur exécution en de nombreux coloris que la Société Inaltera présentait, en même temps que sa collection, à l'occasion d'un brillant vernissage qui réunissait, en novembre dernier, de nombreuses personnalités dans les salons du Royal Monceau.

A la Galerie Boucaud.

Du 19 au 31 janvier aura lieu à la Galerie Boucaud, 25, rue du Bac, de 10 heures à 22 heures, sans interruption, une exposition sous le titre « Pichets d'étain de France ». Cette exposition présentera, pour la première fois en France, un curieux et très important ensemble illustrant l'histoire des mesures à vin des anciennes provinces du XVe au XIXe siècle dont la variété, l'originalité et la beauté sont encore insoupçonnées.

Stand d'invitations (se fixant également au mur)
façon maroquin, coloris classiques
Boîte à cigarettes, metal argenté, satiné mat
et ceinture brillante
Agenda "Kirby" pour homme "Senior New Style"
Agenda "Kirby" pour dame "Princess New Style"

KIRBY, BEARD

9, Rue Auber, Paris - Opé. 24-65

Ouvert sans interruption, du Lundi au Samedi inclus

LUNETTERIE D'OR ET D'ÉCAILLE
sur mesures personnelles

LUNEAU & COFFIGNON
Opticiens

81, Bd MALESHERBES - PARIS - LAB. 04-21
OUVERT DE 9H. A 18H.30 - FERMÉ LE LUNDI

Le drink
du couple
élégant

Schweppes
INDIAN TONIC

DÉLICIEUSE BOISSON PÉTILLANTE, SE SERT NATURE OU AVEC UNE TRANCHE DE CITRON. PARFAIT COMPLÉMENT DU GIN ANGLAIS.

Souvenir de l'Exposition de Bruxelles 1958

Notre numéro spécial de juillet dernier, consacré à l'Exposition Universelle et Internationale de Bruxelles, a remporté un très grand succès. Il nous est encore fréquemment demandé en raison de sa remarquable documentation et du magnifique souvenir qu'il représente de cette prestigieuse manifestation.

Aussi croyons-nous devoir informer nos lecteurs désireux de se le procurer qu'il sera bientôt épuisé. Nous pouvons encore le leur fournir au prix de 850 francs, soit à nos bureaux, soit contre remboursement.

CHEZ
OPALINE
DE NEUILLY

Meubles Charles X
OPALINES ANCIENNES
Spécialités de
LAMPES

93 bis, avenue du Roule à NEUILLY

PLAISIR DU SPECTACLE

DEUX-ANES

La nouvelle Revue de
PIERRE-JEAN VAILLARD
et
RENÉ PAUL
EST UN TRIOMPHE

MOGADOR
TINO ROSSI
triomphe dans l'incomparable opérette à grand spectacle
NAPLES AU BAISER DE FEU

A L'ATELIER
LA PUNAISE
de MAIAKOWSKI

AIMÉ MOREL
MEUBLES ANGLAIS
LUMINAIRES DE QUALITÉ
GRAND CHOIX DE CADEAUX ÉLÉGANTS
53, rue Bonaparte, Paris-6e
Odéon 41-15

Commode-secrétaire anglais XVIIIe
Arme ancienne montée en lampe

KINDAL
33, Avenue de l'Opéra
PARIS OPÉ. 89-77

QUALITÉ SUÉDOISE...
VOTRE RASOIR
FORMES SUÉDOISES MODERNES
COUVERTS INOXYDABLES FORMES NOUVELLES

J. GUIMOND
SPÉCIALISTE
TOUS ARTICLES EN ÉCAILLE VÉRITABLE
15, Rue d'Argenteuil, PARIS Ier — OPE. 15.88

Le Klint
Abat-jour plastique entièrement lavable

Concessionnaires :
LARSEN & Cie
17, rue Lauriston, Paris-16e
Klé. 43-89

Saint-Cloud
Val d'Or
A SOUSCRIRE (en 2 tranches)
APPARTEMENTS 2 à 5 PIÈCES
TOUT CONFORT - CHAMBRES DE SERVICE
GARAGE - PARC COMMUN
Primes 600 fr. - Possibilités de crédit
Autres projets en cours :
LE CHESNAY (par autoroute)
LA CELLE-SAINT-CLOUD (par autoroute)
LE PECQ (Coteau Saint-Germain)
RAMBOUILLET
LA FRANCE IMMOBILIÈRE Continentale et d'Outre-Mer
9, rue Boissy-d'Anglas, Paris-8e — ANJ. 17-55 — Métro : Concorde

Le sourire
du mois,
par Chaval.

DANS NOTRE NUMÉRO DE FÉVRIER :

UN REPORTAGE
300 milliards en fumée, par Roger Baschet.

UN GRAND FILM FRANÇAIS SUR LES VOLCANS :
« Les rendez-vous du Diable », par Marcel Lasseaux.

LES DESTINÉES ROMANESQUES
Une reine sans couronne, par Jeanine Delpech.

LUMIÈRE SUR UN CHEF-D'ŒUVRE
Le tableau favori de Delacroix.

UN TRÉSOR BOTANIQUE
1.500 espèces de plantes acclimatées au Cap-Ferrat, par Robert Frédérick.

DE LA DÉCORATION
Un appartement haut en couleur.
Le marbre français.
Notre cahier pratique : Plaisir de la maison.

CHEZ L'ANTIQUAIRE
Objets de marbre.

NOS CHRONIQUES HABITUELLES

ET LA SECONDE ÉPREUVE DE NOTRE GRAND CONCOURS TOURISTIQUE 1959.

ADMINISTRATION et BUREAUX :
13, rue Saint-Georges, PARIS (9e)
Téléphone : Trudaine 82-54

PLAISIR DE FRANCE
Revue mensuelle

Adresse télégraphique : PLAIFRANCE PARIS
Chèques postaux : PARIS 5070-63
R. C. Seine 54 B 7.843

TARIF DES ABONNEMENTS

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la somme de **100 francs** en timbres-poste.

	12 Nos dont 2 spéciaux (1 an) A	6 Nos dont 1 spécial (6 mois) A	12 Nos avec supplément théâtral (1 an) T	6 Nos avec supplément théâtral (6 mois) T	Prix du numéro ordinaire
FRANCE, MONACO, AFRIQUE DU NORD et UNION FRANÇAISE	Fr. 7.500	3.900	9.000	5.000	690
ÉTRANGER (abonnements souscrits en France)	Fr. 8.500	4.400	10.000	5.500	790 envoi franco
Envoi poste recommandée : ajouter 600 F. pour un an; France + Étranger 300 F. pour 6 mois					
Correspondants à l'étranger :					
AFRIQUE DU SUD. — Inter-African Press and Publicity (Pry) Ltd, 125, Kerk Street, Johannesburg	£ 8/10	4/10	10/0	5/5	
ALLEMAGNE. — A. et G. von May, 6, chemin des Sorbiers, Lausanne. Rhein Main Bank, Francfort-s-Main	DM. 82	44	—	—	—
ARGENTINE. — Palacio de Libro, 49, Maipu, Buenos-Aires, et Librairie Hachette, 739-745, Rivadaira, Buenos-Aires	Fr. 8.500	4.400	10.000	5.500	—
AUSTRALIE. — Universal Publications, 200, Campbell Street, Sydney N. S. W.	£ 6-16	(1 an seulement)	—	—	—
BELGIQUE. — Plaisir de France, 13, rue des Comédiens, Bruxelles. Téléphone : 17.44.86. C. C. P. 704-06	Fr. B. 975	500	1.190	600	100
BRÉSIL (envoi recommandé) - Vente et abonnements : Agencia franceza de assinaturas R. F. Besnard, 91, Avenida Almirante Barroso 4e andar Rio de Janeiro et 131, rue Marconi, Sao Paulo	Cr. 3.875	—	3.500	—	Cr. 235
CANADA. — H. Henri Charlotin, 80, rue Scott, Québec P. Q.	$ 19	10	—	—	—
CHILI. — Librairie Française, Estado, 36, Casilla 43 D, Santiago	Fr. 8.500	4.400	10.000	5.500	790
DANEMARK. — A. S. Importborger nörregade 20 a, Copenhagenk	ers. dan. 140.00	75 00	—	—	—
ESPAGNE. — Sociedad General Espanola de Libreria, 9, Evaristo San Miguel, Madrid	Ptas 1.140	600	1.340	700	—

	12 Nos dont 2 spéciaux (1 an) A	6 Nos dont 1 spécial (6 mois) A	Prix du numéro ordinaire
ÉTATS-UNIS. — Librairie de France, 610 Fifth Avenue, New York City. — Paris Book Center, 31 West, 46th Street, New York 36. — The French Book house, 796 Lexington Avenue, New York 21. — The French Book Guild, 145 West, 57th Street, New York	$ 19	10	790 envoi franco —
GRANDE-BRETAGNE, colonies anglaises et îles anglo-normandes. — Librairie française, 127, Regent Street, Londres	£ 8/10	4/10	—
GRÈCE. — Librairie Kauffmann, 28, rue Winston-Churchill, Athènes. - Déléguée aux abonnements : Mme Eli Nadas, Hesiodou, 24 Athènes	Fr. 8.500	4.400	—
HOLLANDE. — Représentation exclusive : Éditions françaises d'Amsterdam N. V. Leidsegracht 41, Amsterdam	H. Fl. 60	35	
ILES CANARIES. — Roger Lannoy, Apartado 181, Santa Cruz de Tenerife	Ptas 1.000	600	—
ITALIE. — S. A. I. S. E. 8A via Viotti, Torino. — Tóla: 44.606.520.360	Lire 13.000	7.000	1.000
LIBAN. — Librairie Antoine, rue de l'Emir Béchir, Beyrouth. - Déléguée aux abts : Mme Michel Saad, rue Verdun - Imm. Huda Haddad, Beyrouth	L. L. 85	44	—
PÉROU. — Plaisir de France S. A., Portal de Belen 158, Casilla 3066, Lima	Soles 400	230	—
PORTUGAL. — Livraria Bertrand, 73, rue Garrett, Lisbon	Esc. 550	300	—
SUISSE. — Délégué général aux abonnements et à la publicité : A. et G. de May, 6, chemin des Sorbiers, Lausanne. Téléphone : 26.96.39. C. C. P. 11-167-67	Fr. s. 75	40	6.50
TURQUIE. — Librairie Cohen, 400 Istiklal Caddesi, Istanbul. - Librairie Hachette, 469 Istiklal Caddesi Istanbul	L. T. 60	35	—
URUGUAY. — Agencia Ibana, Convención 1465, Montevideo (recom.)	Pesos 100	50	—

ABONNEMENTS-POSTE

Depuis le 1er janvier 1954, des abonnements peuvent être souscrits auprès des Bureaux de Poste des pays ci-dessous mentionnés : ALLEMAGNE OCCIDENTALE, AUTRICHE, BELGIQUE, DANEMARK, FINLANDE, HONGRIE, ITALIE, LUXEMBOURG, NORVÈGE, PAYS-BAS, PORTUGAL, SUÈDE, SUISSE. Prière de bien vouloir se renseigner aux Bureaux Postaux de ces pays.

Le Directeur-Gérant : Olivier Quéant.

[illegible]
Clichés de la photogravure de l'Illustration
Printed in France. — Dépôt légal 1er trimestre 1959.

Imprimeur no [illegible]
Éditeur no [illegible]

Peynet

— Quel bon vin vous amène ?
— Nicolas, ma chérie !....